

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XI. No 37
Montreal, 10 Fevrier 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



TOUJOURS SEULE!

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

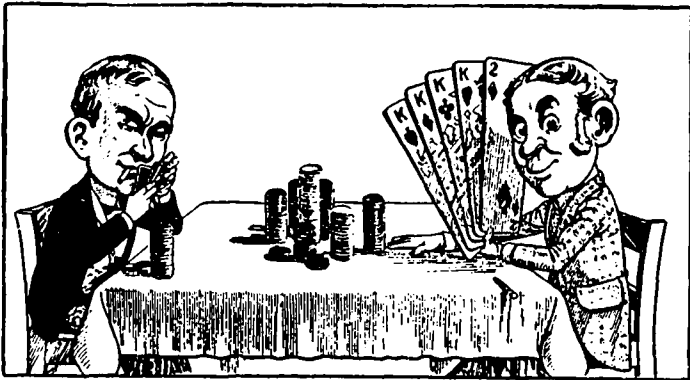
POIRIER, BESSETTE & C^{ie},

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

Éditeurs-Propriétaires.

MONTRÉAL, 10 FÉVRIER 1900

CHANGEMENT DE PHYSIONOMIE



I
Au poker, quatre rois paraissent joliment "confortables"...

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

J'ignore si à la classe de déclamation établie au Monument National, on s'occupe aussi de l'art de bien lire. Si non, la lacune devrait être comblée, car on ne saurait mieux compléter le programme déjà si bien organisé de cette classe qu'en y ajoutant cet art frère — j'oserai dire : frère aîné.

A Québec, il y a quelques années, M. l'abbé Lagacé, réussit à créer en maints endroits des cercles où, sous bonne guidance, jeunes gens apprenaient à lire bien et hommes mûrs à se corriger.

En France, le vénérable Legouvé ne cesse de pousser sa croisade dans ce sens. Il n'est pas de semaine qu'il n'augmente d'un chapitre — toujours charmant ou agressif — son copieux plaidoyer. Le dernier mérite mention.

Presque tous connaissent la fable de La Fontaine : *Le chat, la belette et le petit lapin*. Tout dernièrement, deux maîtres dans l'art, l'ont lue devant un auditoire de connaisseurs où se trouvait Legouvé. Tous deux eurent un succès éclatant et, néanmoins, chacun d'eux y avait mis des nuances différentes. Laissons parler le maître sur la double façon de rendre les deux petits discours incrustés dans la fable :

J'entendis d'abord M. Samson dans ces discours. Il dit le premier avec l'insolence nonchalante, le dédain gouailleur d'un usurpateur qui est dans la place et qui sait bien qu'on ne l'en délogera pas. Le sans-façon avec lequel il traite les ancêtres de Jean Lapin et les droits de succession avait je ne sais quel air de grand seigneur tout à fait amusant. Mais, quand il en arriva à la réponse, ce fut tout autre chose. Rien ne peut rendre la conviction, l'unction, la stupéfaction, la candeur de Jean Lapin. C'était l'accent de l'honnête homme qui ne peut comprendre qu'on soutienne une cause injuste ! Rien d'amer ! rien d'irrité ! Non ! c'était un mélange de bon sens, de douceur et d'ingénuité, mêlé d'un peu de tristesse, à l'idée de se voir disputer le toit paternel ! On eût dit quelque délicieux petit portrait d'un maître primitif, comme Holboin.

J'entendis M. Régnier après. La belette parlant sa bouche, était aussi insolente, aussi moqueuse que dans celle de Samson ; mais quand arriva le tour de Jean Lapin. Quel changement ! Un petit avocat rageur ! un petit coq créché. Il se démenait ! il gesticulait ! Ses mots saccadés, martelés, jetés d'une voix aiguë, tombaient dru comme grêle et englaient en sillant le nez pointu de la dame. Puis, au dernier vers :

Le premier occupant, est-ce une loi plus sage ?

Il le lança avec un tel accent de défi, qu'il s'arrêta essoufflé de colère. J'éclatai de rire en l'entendant. C'était d'un comique irrésistible.

Lequel avait raison ? Lequel rendait le mieux la pensée du poète ? Avaient-ils raison tous deux ? Les mêmes vers peuvent-ils se prêter également à deux interprétations différentes ? Cherchez. Relisez la fable. Essayez le passage des deux façons ! ... Trouvez-vous ? J'en doute un peu...

Les deux interprétations sont si ingénieuses toutes deux ! Eh bien, je vais vous venir en aide. Il y a un des interprètes que je préfère.

Je crois que c'est M. Régnier qui a raison.

Voyez-vous, La Fontaine a un style tout à fait personnel. Il est plein de dessous. Tous les mots comptent, avec lui. Les plus indifférents en apparence sont les plus significatifs. Il faut les répéter plus d'une fois, peut-être les dire tout haut, pour comprendre le sens profond qu'ils renferment.

* * *

J'ai tenu à citer ce fragment, pas tant pour le charme qui s'en dégage, que pour montrer comme la lecture, bien faite et bien nuancée, aide un auteur, fait ressortir sa pensée, instruit l'auditeur et, en un mot, opère le travail du mineur qui extrait le métal précieux du quartz

MISTIGRIS

PENSÉES D'UNE REINE

Les mauvaises actions du roi David se sont effacées, les psaumes sont restés.

x

Les religions ont inspiré l'art, mais les artistes ont rarement été des saints.

CARMEN SYLVA.

RIEN QUE CELA

Lui.—Ainsi vous me repoussez parce que vous pensez que je suis présomptueux ?

Elle.—Oui, George ; il n'y a rien de modeste en vous excepté votre salaire.

UNE EXPLICATION

M. Bouleau.—L'éditeur de ce journal est un mystificateur. Il imprime sous une rubrique des décès...

Mme Bouleau.—Quelle conclusion tires-tu de cela ?

M. Bouleau.—Bien, il veut probablement prouver que tous les fous ne sont pas encore morts.

LA VRAIE BONNE DAME

La dame.—Vous reprendrez ce perroquet : il jure.

Le marchand.—Mais, madame, il jure seulement en allemand.

La dame.—Mais je ne comprends pas l'allemand. Reprenez-le.

JEUNES MARIÉS

Elle.—Comme il est agréable de pouvoir dîner en dehors sans chaperon.

Lui.—Il n'y a pas de doute que c'est plus économique.

SA SEULE CHANCE

La femme.—Ce n'était pas bien à toi de bailler pendant que nous faisons cette visite.

Le mari.—Il fallait bien que j'ouvre la bouche de temps en temps.

PSYCHOLOGIE

X.—Je crois réellement que Mlle Ernestine m'aime.

XX.—Quoi te le fait croire ?

X.—Elle m'a dit que j'étais l'être le plus désagréable au monde, mais elle m'a invité à ôter mon paletot.

ELLE AVAIT LU

Elle.—Pourquoi arriver si tard ?

Lui.—En passant chez Machin, j'ai pris une douzaine d'huîtres avec Ernest et, tu comprends, ça retarde. On cause, on discute...

Elle.—Si je comprends ? J'ai lu l'annonce : "Avec chaque huitre, un verre."

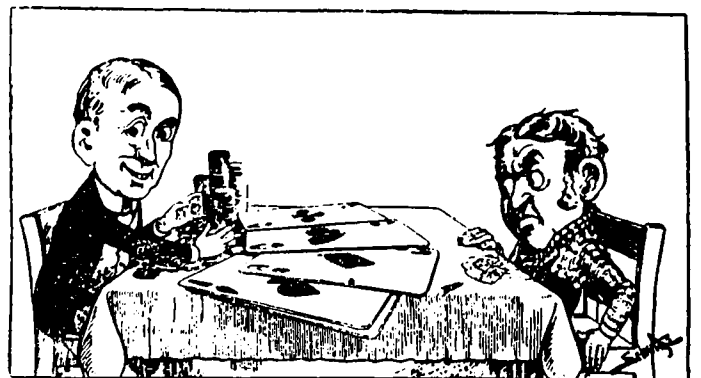
AU CLUB

Bob.—Que penses-tu de ces cigares ? Je les ai achetés moi-même à la Havane d'un indigène...

Rupert.—Ce n'est pas pour te faire de la peine, mais il a dû te prendre pour un Espagnol.

Il faut des gros lots pour les hommes et des prix pour les collégiens : il faut des timbales au sommet des mâts de cognac. — VICOMTE G. D'AVENEL.

CHANGEMENT DE PHYSIONOMIE — (Suite et fin)



II
...mais pas comme quatre as.

A L'ÉPREUVE



I
Toto.—Quelle bonne cible pour nos projectiles...



II
M. Bonaccieu.—Ces petits sont pas mal polissons, mais je ne viens jamais à la ville sans prendre mes précautions.

MOSAÏQUE

La guerre actuelle — comme toutes celles qui se sont faites depuis... qu'il s'en fait — laissera pour l'histoire des... mots, des phrases censées avoir été prononcées sur le champ de bataille. Jusqu'ici on n'en a pas beaucoup, excepté le "Je regrette d'avoir à vous annoncer...", mais comme il a été écrit par plusieurs généraux, il court le risque de ne jamais obtenir l'auréole.

Mais, si Anglais et Boers, une fois la tourmente finie, se trouvaient à court de... l'article, il n'aurait qu'à envoyer des agents à Paris. Pour plus de renseignements, je laisse la parole à un chroniqueur — en même temps que la responsabilité de sa découverte.

L'autre jour, écrit Raphaël Paquet, en compulsant le Bottin, je trouvai ceci :

"SOCIÉTÉ DES MOTS HISTORIQUES, 116, place des Abbesses. Pour tous renseignements, s'adresser à M. Karl Chincl."

Cela me trotta longtemps par l'esprit.

Or, hier, j'avais à déjeuner mon ami Roger Duléon, plus connu sous son pseudonyme de Léon Durocher.

— Connais-tu ça, lui dis-je, la Société des mots historiques ?

— Parbleu ! Ignorais-tu donc cette merveilleuse institution ?

— Oui, avouai-je ingénument.

Alors il m'expliqua que, depuis une cinquantaine d'années, cette Société fonctionnait, rendant d'inappréciables services. Chaque fois qu'un député, un homme politique ou un condamné à mort voulait prononcer quelque phrase à sensation il s'adressait à cette Société qui, moyennant un prix modique, lui fournissait ce dont il avait besoin.

C'est de cette officine que sont sortis : "Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! — Messieurs, la séance continue ! — N'avez-vous jamais ! — Que d'eau ! Que d'eau !" etc., etc.

La Société fournit même des mots historiques posthumes pour les auteurs de mémoires ; mais c'est un peu plus cher, parce qu'on paie en plus les témoins qui affirment les avoir entendus prononcer.

Roger Duléon me raconta même cette petite histoire :

Quand Victor Hugo écrivit les *Misérables*, il alla trouver M. Karl Chincl, qui lui trouva, moyennant vingt-cinq louis, le fameux mot de Cambroune.

Quelque temps après M. Thiers alla également trouver M. Karl Chincl pour son *Histoire du Consulat et de l'Empire*. Et comme M. Karl Chincl est un homme loyal, il ne voulut pas lui vendre un mot historique ayant déjà servi à Victor Hugo. Il lui céda donc, pour cinq louis seulement, cette variante un peu défraîchie : "La garde meurt et ne se rend pas !"

Actuellement M. Karl Chincl tient à la disposition des amateurs un grand nombre de succédanés de la république célèbre, à des conditions de bon marché exceptionnel. Nous pouvons citer par exemple : — "Rendez-vous les premiers, messieurs les Anglais. — Un bon soldat sait souffrir et se taire sans capituler (musique de Scribe). — Mon sabre est le plus beau jour de ma vie. J'aimerais mieux l'avaler que le rendre !" etc., etc.

On ne s'étonnera donc pas que les affaires de la Société des mots historiques prennent de jour en jour plus d'extension. M. Loubet viendrait, paraît-il, de signer un traité avec elle : nous pouvons nous attendre à des merveilles.

* * *

Comme il n'est pas de petites questions sur la terre, abordons celle-ci :

Pourquoi coupe-t-on la queue aux chiens ? C'est une vieille pratique à laquelle nombre de gens sont attachés d'une façon atavique. On aimerait à en trouver une raison valable, un motif. M. le Dr Fleming l'a recherchée dans une récente étude documentée de la revue anglaise *Nineteenth Century*. Après avoir consulté toutes sortes d'archives, il reconnaît lui-même qu'il n'a pas trouvé grand-chose à ce sujet. La section de la queue du bon chien paraît avoir été imaginée et pratiquée, dès l'origine, comme traitement primitif de la rage ; c'était la méthode pastorienne de l'époque. Les spécialistes pensaient que le nerf qui est enlevé avec le morceau coupé était un ver, et que ce ver, en agaçant le chien, le rendait enragé. L'opération en question se nomme *écorcher*. On la fait subir aussi, probablement pour un motif non motivé mais analogue, aux infortunés chats, dès le début de leur existence. Quelques mutilateurs d'animaux pratiquent, dans le même but, l'excision du frein de la langue ; ils mériteraient qu'on la leur coupât à eux mêmes.

OMNIBUS.

RIEN QUE NATUREL

Lui.—Elle porte haut la tête ?

Elle.—Oui, son cou est tellement long.

TRANSACTION

Toto (à Lili).—Si tu veux me donner un morceau de gâteau, je vais mettre le piano dans un tel état que tu ne pourras pas prendre ta leçon tantôt.

DIGNITÉ !

Une amie.—Mais, chère amie, puisque cela ne va pas mieux et que le Docteur X... a si bien soigné votre cocher Jean, pourquoi ne le faites-vous pas chercher ?

—Oh ! ma chère, que dirait-on ? Je ne peux pourtant pas avoir le même médecin que mon cocher.

!!!

Policeman.—Vous ne pouvez passer par cette porte.

Reporter.—Mais le maire m'a donné la permission.

Policeman.—Ecrivez ?

Reporter.—Non, verbale.

Policeman.—Montrez-là moi.

A L'HOPITAL.

Le professeur.—Le malade que voici a, comme vous le voyez, une jambe plus courte que l'autre ; il boite par conséquent. Que feriez-vous dans un pareil cas ?

L'élève.—Dame ! je boiterais aussi.

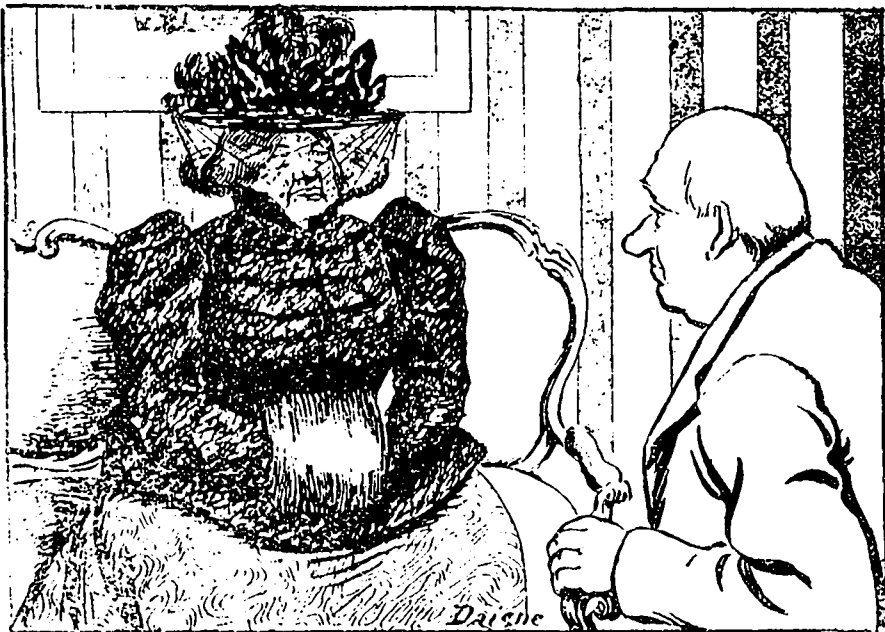
Celui-là seul, en quittant la vie, croit avoir réalisé son rêve, qui n'a jamais rêvé. — G.-M. VALTOUR.

ABNÉGATION



La mère.—Tu ne sais pas combien je serais heureuse si tu faisais le bon garçon.
Toto.—Eh ! bien, pour l'amour de toi je vais essayer, mais tu n'as pas idée comme je serai malheureux.

LA DAME VOILÉE



— Moi, monsieur, je ne voile jamais ma pensée ; d'ailleurs on ne voile que les choses dont on a intérêt à cacher la laideur.

SCHUBERT

*Schubert ! génie aimé des âmes malheureuses
Pâle crucifié dont le front est sanglant,
Tu te penches, vers nous, comme un christ consolant
Et nous montres, pensif, les routes lumineuses.*

*Jadis, la Magdalène a, de ses mains pieuses,
Essuyé, de Jésus, la sueur et le sang ;
Et nous, ceux qui l'aimons, sur ton cœur frémissant,
Jetons, à pleins mains, les palmes glorieuses !*

*Ainsi nous te suivrons, à tes pas enchaînés ;
Car ta voix donne ceci : " Amis ! vers moi, venez !
Mon œuvre est là... prenez-moi, mon sang qui coule "*

*Et je vous soutiendrai, dans votre âpre chemin,
Jusqu'à l'heure béate où vos esprits, en foule,
Viendront m'entourer en se donnant la main ! "*

BLANCHE SARI-FLÉGIER.

LE SILO ENCHANTÉ

A Oran, au début de la conquête, l'administration, faute de prison, avait dû se servir des silos de la Casbah qui servaient au bey pour détenir les captifs.

Les plombs de Venise, les cachots de la Bastille, les oubliettes de la tour de Nesle ne furent pas plus horribles que ces silos ; nous les trouvâmes dans un état hideux.

Qu'on s'imagine des trous profonds, des puits creusés en terre ; chacun d'eux recevait un criminel ou un innocent ; car la justice d'alors frappait souvent des gens qui n'avaient commis d'autre délit que celui de déplaire au sultan.

Le malheureux que l'on descendait dans ces espèces de tombeaux y était comme enterré ; il se trouvait, jusqu'à mi-jambes au milieu d'un cloaque infect : le sol couvert d'immondices délayées par une humidité constante, dégageait une odeur fétide que ne pouvaient supporter ceux qui approchaient de l'orifice du trou.

Le prisonnier devait dormir debout contre les parois du souterrain ; il

avait, en peu de jours, les pieds rongés par la lèpre et dévorés par les immondes insectes qui pullulaient dans la boue.

On jetait à ces misérables condamnés une pâture insuffisante du haut du silo ; tant pis pour eux s'ils ne saisissaient point au vol leur nourriture : ils étaient forcés de la manger souillée.

Enfin, ils ne voyaient le soleil pendant une heure, mais cette heure était un siècle de supplice. Les rayons ardents, dardés à pic, chauffaient à blanc le puits qui devenait une espèce de four : une croûte qui fondait plus tard, se formait sur le cloaque ; pour employer une comparaison, la surface de celui-ci se figeait comme celle d'un marais quand il gèle : le patient avait alors les jambes prises dans cette croûte consolidée.

Ces silos subsistent encore, on ne s'en sert plus... heureusement.

Pourtant il fallut bien tout d'abord en user ; mais on s'ingénia à les assainir et à les rendre supportables : on les dessécha. On ouvrit les orifices ; on sema du chlore partout ; on les nettoya chaque jour en descendant au prisonnier un panier où il jetait les débris qui l'auraient encombré ; bref, en attendant qu'une prison fût bâtie, on fit pour le mieux.

Du temps du bey, c'était un vieux Turc qui gardait ces silos ; on donna à cet homme, dont les services pouvaient être utiles, un emploi dans la police ; il se montra reconnaissant de ce qu'on lui fournissait un moyen de gagner sa vie et il se dévoua à nous.

De temps à autre, il venait aux silos pour servir d'interprète entre nos portiers-consigne et les prisonniers.

Il avait recommandé que l'on ne mit personne dans un certain puits, parce que selon lui, ce puits était enchanté. Il racontait que tous les hommes qu'on y avait enfermés s'étaient évadés.

Le sergent qui faisait fonction de géolier était Breton, il crut sans peine aux histoires de djenouns que lui débita le Turc.

Les djenouns, pour les musulmans, sont les gnomes de nos paysans : ils jouent le même rôle.

Pourtant un jour, les autres silos étant pleins, un ordre arriva de mettre un prisonnier dans celui qui passait pour être hanté par des fantômes auxquels les condamnés devaient leur délivrance. Il fallut obéir, le commandant de place d'alors ne badinait pas.

Le prisonnier fut descendu dans le puits on remarqua qu'il souriait avec satisfaction, tant la croyance était enracinée chez les Arabes que ce silo était réellement enchanté et ne gardait pas ceux qu'on lui confiait.

Le sergent prit toutes les précautions d'usage ; il recommanda la vigilance aux sentinelles ; puis il attendit au lendemain, non sans faire des rondes nocturnes pour s'assurer que les fonctionnaires veillaient attentivement.

Le lendemain matin il vint visiter le silo ; plus de prisonnier.

Il fit son rapport.

Le commandant de place attribua à un défaut de surveillance cette évasion mystérieuse ; il distribua libéralement des punitions aux soldats du poste et au géolier ; puis il demeura convaincu que l'on ferait bonne garde et donna ordre de placer un autre Arabe dans le puits.

C'était un assassin.

Le vieux Turc s'en lamenta, prétendant que ce scélérat allait recouvrer sa liberté ; mais le commandant décida qu'une sentinelle ne quitterait ni jour ni nuit l'entrée du silo.

Il était convaincu qu'avec une pareille précaution, l'Arabe ne ferait pas comme ses prédécesseurs. Celui-ci n'avait pas caché sa joie en changeant de prison : il espérait.

Huit jours se passèrent sans qu'il se passât rien de remarquable.

Le commandant triomphait.

Mais l'ancien géolier du bey soutenait que le mois ne s'écoulerait point sans que l'évasion eût lieu.

Il ne se trompait pas.

Pendant la neuvième nuit l'assassin disparut.

Grand émoi dans la Casbah. Le géolier avec le sergent breton sont

UNE AVENTURE D'AMOUR AU POLE NORD



I
L'émoussé. — Je sais que ton père est contre moi, mais nous pouvons causer un instant ici, sans qu'il le sache...



II
... Quel bonheur que de pouvoir dire à l'objet de ses amours tout ce qu'un cœur ressent !



III
Le rival. — Ensemble ! Oh ! si le père pouvait les voir, je serais vengé. Comment pouvoir aller l'avertir et revenir à temps avec lui ? Si je profitais de ce chaudron.

UNE AVENTURE D'AMOUR AU POLE NORD — (Suite)



IV
... Si ceci ne gèle pas avant que je l'utilise, je réussis !

V
... Comme je l'avais pensé... Ils sont trop absorbés pour s'apercevoir de quoi que ce soit...

VI
... Bon, l'eau s'est gelée et je vais être vengé. Tiens ! voici le père avec ses gens.

enchantés de voir leurs croyances confirmées ; le commandant de place est exaspéré : il veut tenter une nouvelle expérience.

Persuadé que la sentinelle s'était endormie ou avait été gagnée, il choisit des hommes sûrs ; il leur confia la surveillance du silo et il leur ordonna de veiller deux par deux, à tour de rôle, sur un nouveau prisonnier qui parut radieux d'être jeté dans ce puits béni, d'où l'on sortait toujours.

Huit, dix, quinze, vingt jours se passent. Le commandant venait chaque matin, et s'en allait en se frottant les mains et en gouaillant les gens de la Casbah qui s'étaient laissé bernier, disait-il, par des fables absurdes.

Mais le vingt-huitième jour (on a conservé la date exacte), le prisonnier était parti sans laisser de traces...

Impossible de soupçonner les vieux soldats qui le surveillaient : c'étaient l'honneur, la fidélité, la vigilance, incarnés.

Le silo était décidément enchanté.

Le commandant voulut en avoir le cœur net. Il combina un nouveau plan et il prit de nouvelles mesures.

Il trouva dans la garnison une dizaine d'hommes déterminés, propres à remplir certain emploi qu'il leur destinait.

Cette fois, le commandant était bien sûr d'en finir avec les prétendus farfadets du silo.

Chaque soir la sentinelle était descendue auprès du prisonnier auquel on mettait les menottes, de telle sorte que le surveillant ne pouvait être surpris par lui. Si jamais évasion fut impossible, c'était bien celle-là.

Le commandant dormait sur ses deux oreilles ; il eût parié sa solde d'un an contre le sou de poche d'un fusilier, que le silo garderait son captif.

Des semaines s'écoulèrent...

On allait renoncer à prolonger les expériences et remercier les volontaires quand, une nuit, l'on entendit des cris d'appels désespérés au fond du silo.

On accourut.

Une lutte énergique était engagée entre la sentinelle, le prisonnier et un autre adversaire inconnu ; lutte mêlée de clameurs d'effroi de la part de l'Arabe, de jurons furieux du côté du Français et de sifflements rauques, stridents, qu'on ne pouvait exactement définir.

On descendit d'abord un falot au bout d'une ficelle pour éclairer la scène ; mais avant que l'on eût pu rien en distinguer, il fut brisé.

On courut en chercher un autre.

Mais, quand on revint, le combat était terminé, car on n'entendait plus rien au fond du puits.

Le portier-consigne y descendit avec précaution, et y aperçut un spectacle effrayant.

L'Arabe et le voltigeur qui faisait faction, étaient étendus, au fond du silo ; sur eux étaient enroulés les deux tronçons d'un énorme serpent.

Le portier-consigne se fit monter ; il ne put soutenir l'horreur de cette scène : il s'évanouit à la sortie du silo, en criant : Le boa ! le boa !

Les soldats du poste se doutèrent de la vérité et descendirent à leur

tour ; ils reconnurent que le serpent était mort, que leur canotade était à demi-assommé, que l'Arabe, affolé de peur, avait perdu connaissance.

On remonta le monstre et ses victimes : le constrictor mesurait quinze mètres de longueur.

Le commandant, lui-même, se fit descendre dans le silo, et il commença une inspection minutieuse pour découvrir comment ce boa pénétrait dans le silo.

Rien d'abord ne lui fournit d'indices, parce qu'il regardait à hauteur d'hommes ; mais on lui fit parvenir une échelle, et, à trois mètres du sol, il découvrit, à l'aide de la lumière d'un falot, une ouverture à peine plus grosse que la cuisse d'un homme.

Elle correspondait à une galerie souterraine ; c'est par là que le serpent s'introduisait dans le silo et en ressortait.

On put comprendre dès lors tout ce qui jusqu'alors était resté mystérieux dans la disparition des autres condamnés. Le boa les surprenait dans leur sommeil, les étouffait avant qu'ils eussent crié, puis les enlaçant dans ses anneaux, il les broyait, les allongeait, les pétrissait comme font ces reptiles gigantesques, les avalait et se retirait.

COMPARAISON MOTIVÉE

— La valeur réelle de Taupin et l'estimation qu'il fait lui-même de son importance me fait penser aux cadeaux de nouvel an que la plupart des jeunes gens font à leurs amies.

— Je ne vois pas...

— Bien, ces objets coûtent généralement \$1.99 et le prix qui est marqué dessus est \$25.00.

LE BUT TOUT INDIQUÉ

Le médecin célèbre.— Vous êtes convalescent, maintenant, et vous n'avez plus besoin que d'exercice. Vous pourriez marcher dix, vingt et même trente milles par jour, seulement il faudrait que vos promenades eussent un but.

Le patient.— Parfaitement, docteur, je vais voyager dans le but d'essayer d'emprunter de l'argent pour payer vos honoraires.

SI...

— Monsieur XXX célébrait hier son centième anniversaire de naissance. N'est-ce pas remarquable ?

— Je ne vois rien de remarquable en cela. Chacun de nous pourrait en faire autant si seulement nous pouvions vivre aussi longtemps.

DÉFINITION

— Ce que j'appelle un joli temps, c'est un petit froid sec avec la rente qui monte d'un point.

La postérité donne des rangs et juge les œuvres ; les contemporains seuls peuvent montrer l'homme dans l'auteur. — F. BRUNETIERE.

UNE AVENTURE D'AMOUR AU POLE NORD — (Suite et fin)



VII
Le père.— Cette fois j'é les ai. Apportez vos piquets et vos pelles...

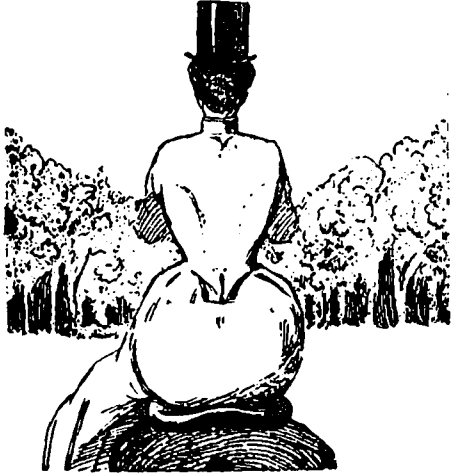
VIII
... Maintenant, à la maison !

XI
... Eh ! bien, mes enfants, je n'ai pas le courage de vous refuser de vous unir. Quand des amoureux passent par une pareille épreuve, il serait vraiment cruel de ne pas leur en tenir compte. Soyez heureux.

CHRONIQUE

(Pour le SAMEDI)

Loin de prendre fin, loin même de se ralentir, la discussion sur le commencement du siècle bat de plus belle. Les partisans de 1900 comme première année du 20^e siècle ont fait une recrue :

ÉTRANGE DÉCOMPOSITION D'UNE
AMAZONE

I

“ 10 fait partie de la dizaine. “ Une centaine se compose de “ cent unités. Le nombre 100 “ fait partie de la centaine. Or, “ il n’y a pas eu d’an 0 dans l’ère “ chrétienne. L’an premier de “ cette ère, c’est l’an 1.”

“ Et Flammarion ajoute encore : “ Il n’y a pas eu d’an 0. Donc, “ l’an premier est bien l’an 1, et “ l’an dixième est bien l’an 10, et “ la centième année du premier “ siècle est bien l’an 100.”

“ Voilà toute l’argumentation de Flammarion, et j’avoue que son “ donc ” me paraît un poème. Car l’erreur, à mon avis, consiste précisément à nier qu’il y ait eu un an 0. Assurément, on ne l’a pas appelé l’an 0. On l’appelle “ la première année ” ; mais comment donc indique-t-on toutes les mesures de durée et d’espace soit sur l’horloge pour les heures, soit sur la sphère terrestre pour les méridiens, soit sur les routes pour les kilomètres, sinon en allant de 0 à 1 pour la première unité ? La “ première heure ” du jour n’est-elle pas l’heure qui va de minuit à 1 heure ? La douzième heure n’est-elle pas celle qui commence avec le chiffre XI, et, s’il était permis d’aller jusqu’à un total de dix-neuf cents heures, la dix-neuf cent unième ne commencerait-elle pas avec le chiffre 1900 ? Le méridien 1 n’est-il pas à soixante minutes du premier méridien 0 ? A quel moment sur une route a-t-on fait dix kilomètres ? N’est-ce pas quand on voit la borne portant le chiffre 10, et à quel moment en aura-t-on fait dix-neuf cents, sinon quand on arriverait devant la borne portant le chiffre 1900 ? La “ première année ” est donc celle qui s’est écoulée du point de départ, à savoir la naissance du Christ. Denys le Petit compta six mois, onze mois, et c’est seulement à la fin des douze mois qu’il put compter une année et poser le chiffre 1.

“ La deuxième année s’écoula du 1^{er} janvier I au 1^{er} janvier II, de même que la dix-neuf cent unième année commence avec le 1^{er} janvier 1900 pour finir le 31 décembre 1900 ; mais on voit bien que les dix-neuf cents ans ont été écoulés effectivement à la date du 1^{er} janvier 1900. Mais, dira-t-on, “ pour les Conventionnels, il n’y a pas eu d’an 0, et la première année (1792-1793) s’appela l’an I.”

“ C’est le cas d’appliquer ce que dit encore Flammarion, que tout est affaire de convention.”

* * *

En réponse à cette subtile contradicteur, Flammarion dit en son langage toujours précis et lumineux :

“ Elle m’engage à reprendre, comme M. Dunan, l’exemple de ce qui s’est passé sous nos yeux, pour ainsi dire, il y a cent ans, en France même.

“ L’an premier de la République française, composé des douze premiers mois, s’est appelé l’an I.

“ L’an dixième s’est appelé l’an X.

“ La centième année de cette nouvelle ère se serait donc appelée l’an CENT, si l’ère républicaine durait encore.

“ Il en a été de même dans tous les calendriers.

ce n’est ni plus ni moins que l’empereur d’Allemagne. Cette adhésion, toute impériale qu’elle soit, n’a ému ni les sociétés savantes et encore moins Camillo Flammarion. Il y a plus : ce dernier ne s’est occupé que des contradictions parties des milieux les plus démocrates. Ne pouvant répondre à chacun, il a choisi celle qui présentait, dit-il, une argumentation très serrée. Elle venait d’un M. Maurice Dunan qui a écrit comme suit :

“ L’article se réduit à une simple affirmation, à savoir qu’il n’y a pas eu d’an 0.

“ Une dizaine, dit Flammarion, se compose de “ dix unités. Le nombre



II



III

UNE VÉRITABLE
EXPÉRIENCE

Le garçon. — Ce poulet sauté est ce que nous avons de meilleur au jourd’hui.

Le consommateur. — Qu’en savez-vous... Vous laissez-t-on manger tout le menu ?

AU RESTAURANT

— Et après ses pieds, qu’est-ce que madame prendra ?



IV

“ Nous étions il y a quelques jours dans la 1899^e année de l’ère chrétienne ; nous sommes dans la 1900^e. Le vingtième siècle ne commencera que lorsque la 1900^e année sera entièrement écoulée.

“ On voit, en définitive, que les dessidents reprochent, tout simplement, appelé l’an premier l’an I, au lieu de l’avoir appelé l’an 0. Mais c’est ainsi que le calendrier a été établi. Denys le Petit n’a pas posé le chiffre I après la première année, mais pendant, la première année s’est appelée l’an I.

“ C’est donc le 31 décembre 1800, à minuit précis, que le siècle se décrochera et tombera à son tour dans l’abîme du passé pour faire place au siècle nouveau.”

KODVK.

LES BARBIERS CHINOIS

Plus que partout, le barbier, en Chine, a des fonctions multiples : guérisseur, coiffeur, manucure, baigneur, masseur, rebouteur, gazetier et pédicure. Malgré toutes les qualités qui semblent requises pour bien s’acquitter de tant de choses, il est mis au ban de la société, en compagnie des comédiens, des porteurs de palanquins, chiromanciens et des médecins même les plus doctes. Pour eux tous, quelque mérite qu’ils aient pu acquérir, même en dehors de la profession qui les fait considérer comme indignes, la carrière du mandarina civil ou militaire reste fermée à leurs aspirations.

Le barbier chinois porte toute sa boutique avec lui ; il porte sur ses épaules, et accrochés aux deux bouts d’un bâton, son bassin de cuivre, son coquemar et du feu, son siège à tiroirs avec le linge et sa trousse. Il annonce son passage en frappant un petit plat de métal, et là où l’on veut, dans la rue, au milieu d’une place ou d’une cour, sur la porte des maisons, il opère le lient qui l’arrête.

L’eau bouillante, dont il est toujours nanti, remplace la savonnette pour assouplir les surfaces sur lesquelles doit passer son rasoir en fer, court et large. D’une main légère, il le fait courir sur le haut de la tête, en médageant la tresse, sur les paupières supérieure, sur le nez, enfin partout où il le faut pour obtenir une glabrité luisante sans laquelle un Chinois se croirait dépourvu de toute séduction. Cela fait, le barbier vous coiffe et retourne vos paupières pour en enlever les mucosités à l’aide d’un vilain petit instrument d’ivoire. Cette coutume a les conséquences les plus graves ; elle occasionne des conjonctivites et l’inflammation de la cornée.

La surface interne des paupières se couvre bientôt d’une abondante granulation et finit par se renverser après être devenue dure comme un mince parchemin. Vient ensuite le tour des oreilles, dont il poinçonne patiemment tous les pores. Pour tout cela il demande environ quatre sous, et vous fait les ongles par-dessus le marché.

Les sybarites ne se contentent pas des opérations que nous venons de décrire. Ils livrent les muscles de leurs bras et de leurs jambes au doigt nerveux et pétrissant du barbier.

Celui-ci tire sur les articulations, fait craquer la jointure des doigts, exécute ensuite sur le torse nu de la pratique un message dont le tambourinement va du pianissimo ou fortissimo, et lorsque le client commence à haleter, il le renverse brusquement en travers sur ses genoux, lui fait craquer les reins et l’envoie gémir sous des couvertures.

Tel est ce qui m’advint. Je ne fus, en Chine, sybarite qu’un jour, et, ma curiosité étant satisfaite, j’ai juré, mais trop tard, qu’on ne m’y reprendrait plus. G. DEV.

IL LA CONNAIT

Elle. — Charles ?

Lui. — Quoi ?

Elle. — Il y a huit ans bientôt que nous sommes mariés.

Lui (susponeux). — Oui, à peu près.

Elle (caressante). — Eh ! bien... je t’aime plus qu’au premier jour...

Lui (brusquement). — Allons ! pas de phrases... Qu’est-ce, cette fois ? Un chapeau ou un manteau ?

PAS DE REGRET



Le barbier. — Ils ne pourront plus friser tes cheveux.
Toto. — Tant mieux ! Jo préfère être chauve que de porter des frisons.

COURRIER FEMININ

Les lectrices du SAMEDI ont sans doute accueilli avec plaisir l'inauguration du département de coiffure illustrée — avec guide — dans le dernier numéro. Elles ont eu là une autre preuve que la direction ne néglige pas notre sexe dans les constantes améliorations qu'elle apporte au journal.

Sans commettre d'indiscrétion, je crois pouvoir annoncer que la direction est actuellement en pourparlers avec une grande maison américaine en vue de varier encore la page de modes.

Nos lectrices ont remarqué que le SAMEDI choisit de préférence des modes "adoptables" ici. Ainsi, on élimine des modèles qui sont spécialement envoyés de Paris tout ce qui peut flatter l'œil sans servir à nous aider dans notre habillement. Les formes de manteaux et de chapeaux en vogue à Paris et données par le SAMEDI nous vont parfaitement, surtout avec l'hiver si généralement doux que nous avons.

Pour les toilettes de dessous, le SAMEDI reçoit d'une maison de New-York, qui connaît nos besoins, toutes les nouveautés à la fois "stylish" et pratiques.

Je tenais à faire ces remarques pour montrer qu'au SAMEDI les ciseaux ne courent pas au hasard à travers les journaux de modes venus de partout

—Aimez-vous les rousses ?

—Oui, quand elles sont jolies.

—Jolies, elles le sont quelquefois, et, dès lors, elles sont incomparables.

—Comment ça ? Pour quelles raisons ?

—Pour deux raisons : 1^o les rousses ont toujours la peau très blanche ;

2^o les rousses ont toujours la peau très douce.

—Oui, mais ces cheveux couleur carotte ?

—1^o C'est une nuance rare ; 2^o elle est très prisée des Orientaux ;

3^o les rousses ont toujours une végétation capillaire plus solide que celle des brunes et des blondes.

—Bon ! Voilà que vous allez vanter cette chevelure !

—Sans doute. Un savant médecin anglais, le docteur Themson, établit comment les cheveux rouges sont moins sujets à la chute que les autres.

—Allons donc !

—Le médecin anglais en donne la raison que voici : les cheveux roux sont très gros ; 30,000 suffisent à couvrir convenablement une tête, tandis qu'il en faut 105,000 en moyenne, c'est-à-dire plus du triple, pour ombrager le crâne d'un brun.

—Ce qu'il en dit, c'est parce qu'il y a beaucoup de chignons de pourpro dans son pays.

—Il y a aussi beaucoup de toisons blondes.

—Eh bien, quant aux blonds et aux blondes, avec 30,000 cheveux, ils sembleraient presque chauves ; aussi en ont-ils couramment de 140,000 à 160,000. Cinq cheveux blonds occupent donc, en moyenne, la même surface qu'un seul cheveux roux.

—En ce cas, servez-moi des blondes, mais très dorées.

XXX.

SI...

Elle. — Tu n'auras jamais d'autres amours ?

Lui. — Non, Jérusalem ! si je puis me tirer sain et sauf de celui-ci.

NOUVEAU GENRE

—Quelle sorte de réveil-matin as-tu ?

—Les coudes de ma femme.

PROPOS DU COIN

—Le tramway de la rue St-Denis passe-t-il souvent à ce coin-ci ?

—Toutes les dix minutes.

—Combien de temps aurai-je à attendre ?

—A peu près vingt minutes.

UNE INGÉNUË

Le père. — Et as-tu pensé un instant que mon commis était en position de demander ta main ?

La fille. — Mais, certainement, papa. Il était à genoux.

INVRAISEMBLABLE

Madame A. — On jouait, hier soir, au théâtre, une œuvre très originale. Figurez-vous que l'héroïne aime réellement son mari.

Madame B. — C'est original, en effet, mais c'est aussi et surtout invraisemblable.

C'ÉTAIT UN RÊVE

—Qu'est-ce que Taupin a dit quand tu lui as rendu les dix piastres qu'il t'avait prêtées ?

—Il a fermé les yeux en murmurant : Ne m'éveillez pas encore, jo vous en prie.

LE PARCE QUE

—Pourquoi Gatien est-il de taille si courte ? Les cigarettes ?

—Non. Il a été nourri au lait condensé dès son bas âge.

AU TÉLÉPHONE

—Allo... Allo... C'est vous, comtesse ? Oh ! voulez-vous avoir l'obligeance d'attendre une seconde à l'appareil, le temps de passer un habit... Je ne puis vraiment pas vous répondre dans ma tenue actuelle... Ça ne serait pas comme il faut !...

GATIENNERIE

—Étonnants ces journalistes ! Dans leurs résumés de l'année, ils citent les célébrités qui meurent et jamais celles qui naissent.

IL NE S'ÉTAIT TROMPÉ QU'A DEMIE



M. Lenoard (le lendemain matin). — Je le savais bien en rentrant qu'il y avait du mic-mac ici et que tout dansait autour de moi. Mais je n'aurais jamais cru à pareille affaire...

PAS D'ENFANTS ICI!



Ouste ! les petits... Pas d'affaire ici. Cette conversation n'est pas faite pour vos oreilles. Que connaissez-vous en fait de garçons, d'amour et de romanesque ? Allez rejoindre vos mamans.

QUE CHACUN EN FASSE AUTANT

*Qu'on me blâme ou qu'on me fronde,
Mon sort est digne d'un roi :
Il n'est de bonheur au monde
Que pour les gens tels que moi :
Oui, ma vie est accomplie,
Pour être toujours content,
Je la passe à ne rien faire :
Que chacun en fasse autant.*

*Je chante, je ris, je danse,
Je bois, je mange, ou je dors,
Mon lit, ma table et ma pensée,
Sont mes uniques trésors :
Je croirai fuir ma vie
Sans avoir un sou comptant,
Pour ne pas craindre l'enfer,
Que chacun en fasse autant.*

*Je ne fais pas antichambre
Chez les critiques du jour,
Chez les sots parfums d'ambre,
Ni chez les grands de la Cour :
Pour rendre le fat moins leste,
Le censeur moins important,
Le parvenu plus modeste,
Que chacun en fasse autant.*

*Trente créanciers barbares
M'assiègent matin et soir :
Sur quatre oncles très arares
Je fonde tout mon espoir :
Voyant ma douleur profonde,
L'autre jour, le mieux portant
S'embarqua pour l'autre monde :
Que chacun en fasse autant !*

*Les procès et les batailles
Sont la porte des états :
Amis, ce n'est qu'une futilité
Qu'il faut livrer des combats,
Je ne bats qu'à coups de verre,
Je ne plaide qu'en chantant :
Pour le bonheur de la terre,
Que chacun en fasse autant.*

*Dans plus d'une compagnie
J'entends plus d'une chanson
Sans esprit et sans folie,
Et sans rime, et sans raison :
Quoique ennuyé de l'antienne,
J'applaudis en l'écoutant :
Quand on chantera la mienne,
Que chacun en fasse autant !*

L'ENROLEMENT EN ANGLETERRE

Le SAMEDI a déjà publié deux articles sur ce sujet. Mais le suivant offre tant de détails nouveaux et, surtout, si intéressants à cause du fait qu'on envoie nos contingents au feu et que la plupart des recrues anglaises sont envoyées en garnison en pays pacifique—que nous le reproduisons avec empressement :

L'Angleterre envoie dans l'Afrique du Sud divisions sur divisions. Le Royaume-Uni sera bientôt presque complètement dégarni de troupes. Il faut donc grossir les effectifs des divers corps et le recrutement bat son plein.

C'est devant la grille de la *National Gallery*, en face de l'église Saint-Martin, tout près de la colonne de Nelson, qu'opèrent les sergents recruteurs, sveltes géants moulés dans leurs courtes vestes et leurs longs pantalons à bande d'or. A la grille même sont pendues des images colorées qui représentent les différents uniformes, tous magnifiques, que les recrues auront l'honneur de porter le lendemain de leur engagement. Autour de ces tableaux, se pressent des jeunes gens appartenant à toutes les professions qui nourrissent mal leur homme.

Les mieux mis sont les petits *clerks* de banque, de modestes employés de magasin. A côté de cette aristocratie, voici de simples ouvriers de portières, des malheureux vivant de vagues besognes, même quelques louches figures comme on en voit dans toutes les capitales. Des figures martiales aussi, celles de jeunes patriotes qui voudraient partir tout de suite pour aller se battre au Transvaal. Les sergents leur promettent qu'on les y enverra bientôt, dès qu'ils sauront manier le *rifle*. En réalité, ces recrues nouvelles ne sont pas destinées à l'Afrique du Sud, mais à la vie de garnison dans les villes d'Irlande et dans les camps. On ne les embarquera pour le Cap ou Durban que dans six mois ou un an, si la guerre dure encore.

Théoriquement, le sergent recruteur devrait donner à la recrue un

shilling tout neuf, symbole de l'achat. Mais cette pratique est tombée en désuétude. Dans la cavalerie, l'engagement est de neuf ans avec cinq ans dans la réserve. Dans l'infanterie et l'artillerie, il est de sept ans avec le même temps de réserve. Il y a aussi, pour l'infanterie, un engagement court de trois ans, avec neuf ans de réserve. Tant en solde qu'en indemnité de caution et d'épicerie, le soldat anglais touche 16 *pence* (32 sous) par jour. Il a droit à trois repas quotidiens et à quatre pots de bière par semaine. Le sous-officier reçoit une paye de près de 3 francs par jour et a le droit de se marier.

Quand la feuille d'engagement est signée, la recrue a encore deux jours pour se raviser. Mais il lui en coûte un délit de 25 francs, somme que touche le sergent par engagement.

Pour envoyer des renforts au Transvaal, c'est à la réserve et aux volontaires des milices que le War Office a recours.

La Cité de Londres a pour son compte offert au gouvernement britannique de constituer un corps de mille sujets d'élite, bons tireurs, choisis parmi les miliciens qui ne doivent pas le service hors du royaume mais qui demandent à contracter un engagement spécial pour la campagne. La corporation de la Cité a voté pour les premiers frais une somme de 625,000 francs et s'est engagée à entretenir ce régiment jusqu'à la fin de la guerre. Le ministère a accepté et les cinq cents premiers volontaires s'embarqueront le 13 janvier. L'*Honourable Artillery Company* avait proposé ses canons et 240 de ses membres, mais à condition qu'on leur fournit des chevaux. On déclina l'offre et on demanda seulement un contingent de 40 hommes qui seraient versés dans le corps de la Cité. Le jour où le colonel Lord Denbigh demanda que ces 40 hommes fussent désignés, les membres de l'*Honourable Artillery Company* déclarèrent qu'ils voulaient tous partir. Il est probable qu'il sera donné satisfaction par la suite à ceux dont on n'a pu encore satisfaire le désir.

LA CROISADE CONTRE LE 13

—Il y a des milliers de gens qui sont superstitieux par rapport au chiffre treize.

—Parfaitement, je suis l'un d'eux et je ne vois pas pourquoi cette désagréable chose ne serait pas abolie.

C'EST L'ACCESSOIRE QUI COÛTE

Le patient.—Quoi ? Deux piastres pour extraire une dent !

Le dentiste.—Deux piastres si vous prenez le gaz.

Le patient.—Je pensais que vous étiez un dentiste, je ne savais pas que vous étiez une compagnie de gaz.

PAS CHER

Mme Gatien.—C'est affreux tout ce qu'il y a dans un cigare : des acides acétique, formique, butyrique et prussique ; de la créosote, du phénol, de l'ammoniaque, de l'hydrogène sulphurique, sans parler de la nicotine.

M. Gatien (grand fumeur).—Et dire qu'on a tout cela pour cinq cents.

PAS CORRECT

Elle.—Parce qu'une femme épouse un homme, ce n'est pas une raison pour qu'elle prenne aussi son nom.

Lui.—Parfaitement. Il devrait être permis qu'un homme garde au moins une chose en sa propre possession.

COMMENT JACK RANIME LES CHOSES



Mlle Era (écrivain).—“Cher Jack, comme je voudrais te voir accourir ici... C'est d'un plat...”

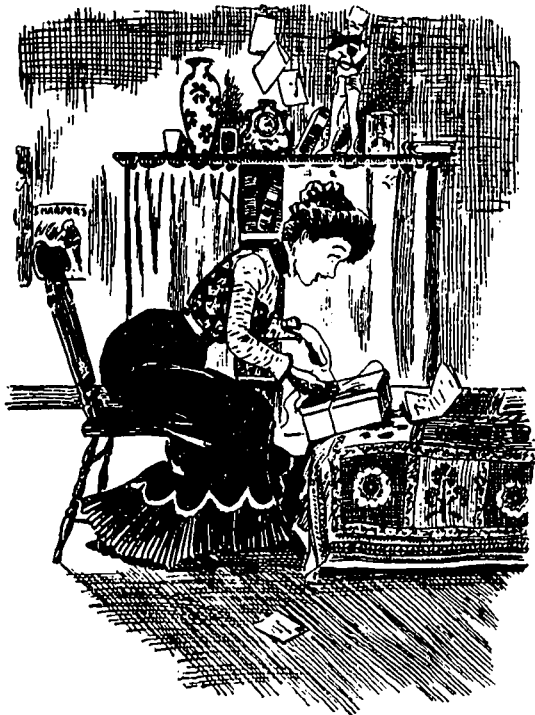
LES PALMIERS

De tous les types végétaux, — dit Karl Muller dans ses *Merveilles du Monde végétal* — c'est celui du palmier auquel les peuples ont décerné le prix. Il est mince, élancé, parfois à peine haut d'un mètre, mais atteignant souvent jusqu'à trente et quarante mètres.

Le palmier le plus élémentaire a parfois l'aspect d'une graminée arborescente : sa tige, analogue à celle du roseau, se termine par un double ou triple verticille de feuilles groupées sur un espace de quelques centimètres et formant parasol. Mais dans un plus grand nombre de sujets, la tige colonnaire s'élance majestueuse, pour porter aux longs pétioles, les unes s'étalant, les autres se dressant en large panache vers le ciel. Parfois, cette tige est armée d'épines terribles, qui semblent mises là pour défendre l'accès des gerbes de fruits, qui s'épanouissent et mûrissent au sommet de l'arbre. Enfin dans le type cocotier, le palmier atteint sa plus imposante majesté. Ce magnifique aspect résulte de la forme et de l'arrangement particulier des feuilles, qui semblent autant de gigantesques éventails que les vents agitent avec une grâce et une ampleur remarquables. C'est alors que le palmier réalise la plus idéale création du végétal à la fois immonce et élégant.

“ On croirait, dit encore le célèbre naturaliste, que le soleil perpendiculaire attire vers lui les troncs et leur donne une sorte de vertigineuse altitude pendant que la riche humidité du sol, distillée par une atmosphère ardente, prête au corps de la plante une surabondance de sève, qui la fait couvrir d'un plus luxuriant feuillage et d'une floraison plus merveilleuse. La patrie favorite du palmier, celle où il est dans toute la gloire de son splendide épanouissement est d'ailleurs circonscrite par le dixième

COMMENT JACK RANIME LES CHOSES — (Suite)



II

Mlle Eva (lisant). — “ Chère Eva, je ne puis pour le moment voler vers toi, mais je t'envoie quelque chose qui...”

degré au nord et au sud de l'Equateur. C'est là que “ le pied dans l'eau, la tête dans le feu ” selon l'antique proverbe de ces régions, trône véritablement l'opulente famille des palmiers ; car en effet, tandis que dans les limites de cette zone, elle est représentée par plus de trois cents espèces de toutes les tailles et de tous les aspects, elle n'en disperse plus, même dans les contrées voisines des tropiques, qu'une cinquantaine d'espèces.”

Parmi ces espèces, quelques-unes seulement vivent en société ; pendant qu'un certain nombre de celles-ci forment des massifs broussailleux, les plus élevées tendent généralement à s'isoler. Très souvent d'ailleurs, c'est à l'industrie de l'homme, guidé par son intérêt, que sont dues les agglomérations de palmiers de la même essence et que le paysage leur doit une physionomie particulière. Ainsi en arrivera-t-il pour le cocotier, le dattier, le palmier catechu, l'areca olacea (palmier olifère). Un ensemble de palmiers est alors évidemment l'une des plus magnifiques et des plus précieuses manifestations du règne végétal.

On voit, dit Herman Melvil, parlant des massifs de cocotiers de Taïti, on voit à détourdissantes hauteurs, se voûter de vaporeuses arcades vertes, au travers desquelles quelques rayons de soleil peuvent à peine se frayer un passage. Partout, le matin, sous ses voûtes ombreuses règne un silence solennel. Mais vers midi s'élève, doucement, la brise rafraîchissante de la mer ; et alors, avec un bruit léger, les hautes fondaisons remuent doucement. Bientôt les souffles du large s'accroissent, et les tiges ondulent, et les épaisses feuilletées s'agitent plus sensiblement. Vers le soir, toute la masse ondule dans une vaste palpitation qui semble continuer le berceement de la mer tranquille. Entre temps, il n'est pas rare que le voyageur soit surpris, effrayé même par la chute des fruits mûrs. Ils se détachent

COMMENT JACK RANIME LES CHOSES — (Suite et fin)



III

...ranimera les choses en attendant.”

et fendent l'air avec un sifflement aigu, ils viennent rebondir sur le sol qui retentit sous leurs coups. Quand ils vivent isolés et livrés à ce qu'on pourrait appeler leurs instincts, les palmiers donnent un tout autre aspect, à une région.

Toutefois, dit Humboldt, leur aspect est moins bizarre quand ces arbres apparaissent disséminés dans la forêt vierge et forment au-dessus d'elle une nouvelle forêt, que quand ils habitent les savannes et se rangent en lisière de l'impenétrable végétation. Là, ils figurent comme d'imposants avertisseurs semblant annoncer le caractère grandiose de la forêt silencieuse, à laquelle ils servent comme de frontispice.

On voit peu de palmiers en Europe, la plupart des genres de cette famille appartenant aux régions tropicales. A vrai dire, tous ces palmiers ne sont pas des géants. On en compte plus de cent espèces autant variées par leur forme, leur grandeur, que par la nature de leurs fruits. Certains n'ont presque point de tige, et dans d'autres elle est à peine de la grosseur d'un roseau.

Quoi qu'il en soit, tout concourt à faire des palmiers les arbres les plus précieux pour les ressources qu'ils offrent à l'homme par leurs fruits, leur feuillage et leur bois. Sans eux, bien des lieux se trouveraient complètement abandonnés, qui, par eux deviennent de très heureux séjours.

En général, remarque un voyageur, le palmier trouve sa vraie splendeur, quand il ne fait valoir exclusivement que son individualité, quand il s'élève pour lui tout seul : quand, ainsi que dit Heine :

Loin dans l'Orient
Il pleure amèrement, seul et silencieux,
Sur de brûlants rochers, le rapprochant des cieux

Rien n'est beau comme le palmier, lorsque sur de hautes cimes ou d'abruptes déchirures dominant la mer, il s'élève svelte et fier, semblant observer tranquillement la sauvage mêlée des vagues, qui déferlent avec fureur sur les rochers, comme si elles voulaient les mordre, les ébranler. Souvent même, étant donné les ouragans terribles que l'Océan déchaîne sur eux, on ne comprend pas que ces arbres immenses puissent résister aux rafales qui les secouent et les tordent. On dirait autant de héros nés pour les luttes suprêmes, journellement vainqueurs et calmes dans leur facile victoire.

G. BERNIER.

L'OPINION D'HENRI

Henri (feuilletonnant un album). — Mais, papa, assurément ceci n'est pas un portrait de vous ?

Le père. — Oui, c'est un portrait de moi quand j'étais tout jeune.

Henri. — Bien, papa, cela ne vous ressemble pas autant que vous vous ressembliez maintenant.

CHEZ LE RECORDER

Le juge. — Vous voulez que j'envoie votre mari en prison, quand vous lui avez jeté à la tête cinq fers à repasser et que lui ne vous en a lancé qu'un ?

La femme. — Oui, parfaitement, Votre Honneur. Mais le sien, il m'a attrapée.

UN COMMENCEMENT DE THÈSE

Le professeur. — Qui vous porte à croire que les microbes possèdent une certaine dose d'intelligence ?

L'étudiant. — C'est une conclusion que j'ai tiré moi-même.

Le professeur. — Sur quoi ?

L'étudiant. — Sur le fait qu'ils existent dans le baiser.

UN TRUC AVORTÉ



I

Elle. — J'ai le pressentiment que M. Philidor va enfin se décider à me demander pour épouse. Mais il est si distrait qu'il me faut... m'aider un peu. Je vais commencer par placer ici un papier à mouche. Elles viendront s'y coller d'elles-mêmes et il ne pourra pas passer son temps à les attraper.



II

La bonne. — Un instant; mademoiselle descend de suite.

LA RÉVOLTE DES JOUJOUX

Bien loin de leur maître folâtre,
L'autre jour, tout autour de Fâtre,
Des joujoux complétaient tous bas,
La révolte éboulé décidée,
Chacun exposa son idée :
On souffrait trop de ces chats !
" En tapant avec sa mainotte,
Il m'a janssé plus d'une note ",
Gémît un petit piano.
La ballé dit, la robe brisée :
" Un matin, je fus accusé
D'avoir soustrait un domino. "

" Hélas ! soupira la charette,
Jamais, jamais je ne m'arrête,
Et pourtant je n'ai plus d'essieu ! "
Un ballon dit : " L'enfant frivole
Tira sur un fil quand je vole,
Et je ne puis gagner les vides. "
" Je veux fuir ! " dit la casseroles,
Qui vaud aussitôt la parole
Au saut de fer tout petit :
" Je fais de beaux plats de sable ;
Mais ma gloire est trop périssable,
Car bien vite il les apâtit. "

" Moi, dit un lapin mécanique,
N'ai je pas mangé, c'est inique !
La confiture à belles dents ! "
Un wagonnet fit : " Je devaillie,
Et cependant bébé me raille
Et se rit de mes accidents... "
La cerceau dit : " Dans ce tapage,
Moi, je dois lui servir de papa !
Je peccé partout ses pas ! "
Et, dans un petit coin tapie
Murmurait aussi la toupie,
Qui cependant ne tournait pas !

L'arche de Noé dit plaintive :
" Sur la terre je suis captive ;
J'ai perdu tous mes animaux. "
" Oui, c'est bien triste ! Et pourtant qu'est-ce
Près de moi ! fit la grosse cuisse :
Je souffre et subis mille maux ! "
" Mais bébé riat : " Il faut se taire ! "
Dit-il d'un ton autoritaire
Pour apaiser tous ces objets,
Tout se tut sous son oeil sévère,
Comme auprès d'un roi qu'on révere
Se couchant les humbles sujets !

ANDRÉ RENARD.

Comment on Dompte les Fauves

Nous sommes chez Bidel.

Les fauves, dont les émanations peu flatteuses pour l'odorat remplissent l'atmosphère, vont et viennent dans leurs cages, en frôlant leur grille contre les grilles et se répondent d'un bout de la ménagerie à l'autre par de rauques rugissements.

Des élèves de l'illustre dompteur ouvrent la représentation.

En tenue d'écuyers, veste hongroise, culotte de peau, bottes à glands, ils pénètrent dans une cage centrale où l'on introduit les bêtes féroces au moyen de portes à coulisse.

L'un d'eux s'avance vers un tigre dont les yeux verts étincellent ; il lui prend le nez et la mâchoire inférieure dans ses mains, ouvre la gueule de l'animal grondant et y enfonce la tête.

Un autre, armé d'une matraque, ordonne à deux lions, qui lui montrent leurs longs crocs blancs, de venir se coucher à ses pieds, et comme ils

n'obéissent pas assez vite, il les frappe sans redouter leurs menaces et les force à s'allonger devant lui.

Mais voici le " professeur " Bidel qui paraît lui-même.

Dédaignant d'endosser une livrée de cirque, il se présente en habit noir. Il a la coquetterie d'affronter le danger sous le costume et avec la tranquille aisance d'un homme du monde dans un salon.

Un écriteau nous donne avis qu'il va faire travailler " la terrible lionne Milady ".

Il lui tend un obstacle à sauter. Elle refuse en s'arc-boutant dans un coin de la cage ; le dompteur fait claquer un fouet qu'il tient à la main ; elle se précipite vers lui, couche ses oreilles en lui soufflant sa rage dans la figure et lève sa patte formidable. Sans rompre d'un pas et lui lançant un regard énergique : " Ah ! non, par exemple ! pas de griffes, mademoiselle ! lui dit-il posément ; ne vous risquez pas à ce jeu-là ! " Il la cingle et, subitement docile, elle se soumet à tout ce qu'il exige.

Il allume des fusées au-dessus d'elle et, sous une pluie de feu, elle continue à exécuter les ordres qu'il lui donne. Puis, par une issue qu'on ouvre, elle s'enfuit craintive et c'est seulement quand la porte s'est refermée sur elle que, reprenant courage, elle s'élançe avec furie contre les barreaux qui la séparent de son maître.

De frénétiques applaudissements saluent la sortie de Bidel, et la lionne tourne vers les spectateurs des yeux étincelants de haine.

Quelques renseignements sur les fauves que les dompteurs exhibent ainsi dans les foires.

Il y a en Europe des marchés spéciaux où l'on peut prendre livraison d'un lion, d'un tigre, d'une panthère, tout comme vous achetez un mouchoir de poche ou une paire de gants dans un magasin de nouveautés.

Je vous signalerai les établissements zoologiques d'Anvers, de Rotterdam, d'Aix-la-Chapelle, de Leipzig. A Hombourg, un ancien dompteur, Hagenbeck, vend, bon an mal an, cent lions, autant de tigres et une trentaine d'éléphants. En Angleterre, Cross, Sambrack, Hamlin se livrent au commerce de fauves. En France, on ne peut citer que Masserini, dont les bêtes occupent des fosses creusées dans la falaise à quelque distance de Marseille.

Un lion se paye, au minimum, sept cents à huit cents francs ; un tigre peut valoir de mille à quatre mille francs ; une panthère, de cinq cents à quinze cents francs ; un léopard, de cinq cents à huit cents ; les ours blancs sont chers, on n'en a guère à moins de quinze cents francs, tandis qu'on se procure de très beaux ours bruns dans les trois cents francs.

Beaucoup de ces bêtes sont nées de parents captifs ; les autres sont raménées de pays lointains par des capitaines au long cours qui en fournissent les marchands.

Comment ces animaux sont-ils domptés ?

M. Bidel, à qui nous posons cette question, nous répond : " Par la crainte, uniquement par la crainte. Inutile d'essayer par la douceur avec ces monstres. La première fois que vous êtes en leur présence, il faut avoir l'audace d'entrer résolument dans leur cage. Ils sont surpris ; vous leur faites peur par des claquements de fouet et c'est d'abord par frayeur, puis par habitude qu'ils vous obéissent.

" L'essentiel est de ne jamais leur montrer de faiblesse, de ne jamais se troubler, de ne jamais reculer : s'ils sentent que vous hésitez à réprimer leurs incartades, ils vous sautent dessus et c'en est fait de vous.

" D'ailleurs, pour qu'on puisse les dompter sans trop de risques et leur faire contracter le pli de l'obéissance, il faut qu'ils n'aient guère plus de trois ans quand ils sont importés. Croyez bien qu'ils sont déjà gros à cet âge. J'en ai pourtant fait travailler qui avaient six ans lors de leur importation.

" Les dompteurs qui veulent éviter tout danger n'achètent que des

UN TRUC AVORTÉ — (Suite)



III

Lui. — Je ne m'assoierai pas. En restant dans cette position un peu sans cérémonie, mais gracieuse, je ferai une meilleure impression...



IV

... Fichtre ! Où ai-je mis mes mains ?... Du papier à mouches !...



V

... Et il n'y a pas à dire, je ne puis pas les dégager...

UN TRUC AVORTÉ — (Suite)



VI

... Je ne me suis jamais trouvé dans un pareil pétrin. Que faire?...



VII

... Si j'essayais ce moyen... Pourvu qu'elle n'arrive pas pendant que j'opère...



VIII

... Hélas ! non seulement ça ne marche pas, mais la queue de mon habit est prise à son tour !

félins nés en cage et allaités par des chiennes aux petits desquelles on les a mêlés. Ces fauves fabriqués, ces produits de l'élevage sont aussi dociles que leurs frères de lait. On peut se coucher dessus, les chevaucher : un enfant leur tirerait les moustaches !"

M. Bidel ne cache pas son mépris pour ceux de ses confrères qui abusent ainsi de la naïveté du public.

L'accident qui lui arriva en 1885, à la fête de Neuilly, est une preuve qu'il n'entend pas les imiter.

Il faisait travailler son lion *Sultan*. Soudain, une crampe lui fait plier la jambe. Il tombe. La bête lui abat une patte sur le cou en y enfonçant ses griffes. Avec l'énergie du désespoir, il cherche à se protéger contre ses crocs en la maintenant par la gorge. Dans le public, des femmes s'avouissent ; des messieurs sortent des revolvers et veulent les décharger sur le fauve. "Ne tirez pas ! leur crie le dompteur tout sanglant, vous l'exciteriez encore." Enfin des gardiens, avec un fer rouge, réussissent à repousser l'animal.

M. Bidel nous a montré avec un certain orgueil la profonde cicatrice que sa blessure lui a laissée sous l'oreille.

Pour dresser les bêtes féroces, c'est-à-dire pour leur demander plus que de bondir pardessus des obstacles, on ne suit pas la même méthode que pour les dompter.

On commence par les endormir au moyen d'un narcotique ; on leur passe des entraves, une muselière, un collier et, quand elles sont mises dans l'impossibilité absolue de nuire, on exige d'elles des mouvements plus ou moins variés. Quand elles ont peu à peu contracté les manies qu'on leur a inculquées, elles s'y livrent par habitude, au premier signe, et l'on peut dès lors leur ôter leurs chaînes.

Un des plus remarquables résultats du dressage a été obtenu par Hagenbock, qui a présenté à la population de Chicago un tigre dressé à faire rouler une boule en s'y maintenant en équilibre.

Terminons en citant, à côté de Bidel, les noms des autres dompteurs qui ont acquis le plus de célébrité dans ce siècle : Carter, Martin, Van Amburg, Charles, qui fut dévoré par un de ses pensionnaires, Batty, Pezon.

La foule aime ces hommes qui exposent leur vie pour son plaisir : elle leur sait gré de lui procurer les émotions fortes dont elle semble avoir besoin et que lui refuse la plate existence de tous les jours.

Admiration salutaire, puisqu'elle entretient chez ceux qui l'éprouvent des sentiments de hardiesse et de courage.

UN ARRANGEMENT

Un monsieur plutôt serré discute avec acharnement le prix d'une montre.

— Mais, monsieur, dit le marchand, je vous la garantis pour trois ans !..

Alors le monsieur subitement inspiré :

— Comme c'est pour un ca leau, donnez-m'en une qui marche huit jours et diminuez de quelques piastres.

CHEZ GATIEN

Lui.— Pourquoi n'êtes-vous pas venu quand j'ai sonné?...

John.— Je n'ai pas entendu la sonnette, Monsieur!...

Lui.— Eh bien ! quand vous n'entendez pas, il faut venir me le dire... Je sonnerai plus fort.

LE SEUL REMÈDE

— Mon Dieu, ce que j'éprouve, ce sont des insomnies cruelles dès que j'arrive à mon bureau. Et ce qui est curieux, aussitôt que je suis assis devant mon absinthe au café, je m'endors...

— Changez vos heures de bureau.

A MA BELLE-MÈRE

Pour un quatrain, en votre honneur, je m'évertue, C'est un devoir sacré, je n'y saurais faillir.

Vous êtes, sans conteste, une... une... tortue!

La rime est une esclave et ne fait qu'obéir.

PAS NÉCESSAIRE

Le touriste.— Quel est le nom de cette montagne ?

Le pâtre.— Je ne suis pas, monsieur. Nous l'appelons la Montagne.

Le touriste.— Aucun nom pour cette grande éminence ?

Le pâtre.— Cela n'a pas besoin de nom, monsieur : C'est la seule montagne que nous ayons ici.

FLAIR REMARQUABLE

Le chasseur (qui en rencontre un autre occupé à prendre son lunch en plein air).— Vous me croirez si voulez, mon chien a un flair extraordinaire. Tenez, en ce moment, il m'avertit qu'il sent un lièvre.

L'autre.— Pas étonnant, il en a un sous le nez... en pâté.

UNE SEULE

Le petit Henri. Je pourrais marcher sur un câble tout aussi bien que les gens du cirque. Il n'y a qu'une seule chose qui m'en empêcherait.

Le petit Charles.— Laquelle ?

Le petit Henri.— Je tomberais.

IL LE SAVAIT

— Juste ciel, monsieur Gatien ! Vous voici revenu après tant d'années ! Ne savez-vous pas que, vous croyant mort, votre femme s'est remariée ?

— Oui, je le savais avant de revenir. Je pense que je pourrai vivre en paix, maintenant.

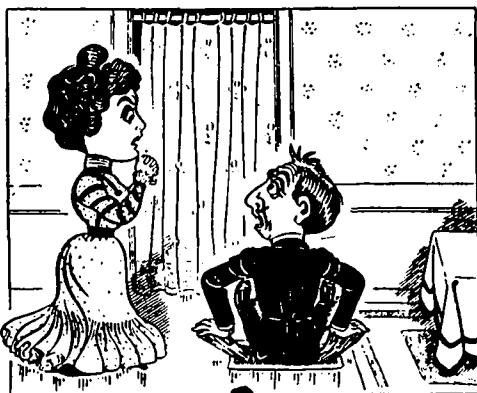
A quoi bon une Ecole de Journalisme ? N'avons-nous pas les halles et les salles d'armes ? — UN FILS DE GIBOYER.

UN TRUC AVORTÉ — (Suite et fin)



IX

Elle. — Mais, monsieur Philidor, avez-vous eu une crise de nerfs ? Vais-je appeler un médecin ?



X

Lui (entré en possession de ses mains). Parler de médecins !... Félicitez-vous donc plutôt des pièges que vous tendez...



XI

... Vous pouvez attraper des mouches, mais, moi, jamais !

LA PRIÈRE ET LA RÉPONSE



I

Mlle d'Auten (interrompant une lecture sentimentale).— Ah ! Cupidon, cher petit dieu Cupidon... Viens donc à moi, viens donc enfin, car...



II

...!!!!!!

VOIES FERRÉES MODESTES

Nous avons autrefois lu un article sur un chemin de fer absolument minuscule qu'un amateur anglais avait construit pour l'amusement de ses enfants, et sans doute aussi pour le sien propre. En réalité, c'était là un jouet ; mais par contre il est intéressant de signaler des voies ferrées presque aussi minuscules, qui sont bel et bien livrées à la circulation du public, et d'un public de grandes personnes, qui transportent également des marchandises, qui sont en un mot exploitées comme de vrais chemins de fer, et qui pourtant ne constituent que des entreprises d'une importance curieusement modeste. Chacune d'entre elles appartient à une Compagnie, et alors qu'une Compagnie de chemin de fer est considérée généralement, et à bon droit, comme quelque chose de plus ou moins imposant, celles dont nous voulons dire quelques mots ne sont remarquables que par leurs proportions minuscules.

En Grande-Bretagne, où de nombreuses et importantes Compagnies ont sillonné le sol d'un réseau serré de voies de fer, qui possèdent dans leur ensemble une véritable armée de locomotives, de wagons à voyageurs et encore bien plus de wagons à marchandises, il n'y en a pourtant pas moins de dix qui font leur service avec une seule et unique locomotive, qui doit suffire à tout ! Nous en pouvons ensuite citer quatorze qui sont un peu mieux montées, et qui comptent jusqu'à deux machines, et enfin huit autres réussissent à arriver au total imposant de trois !

Parmi ces entreprises modestes qui n'ont qu'une locomotive pour remorquer tous leurs trains, voici, par exemple, le chemin de fer de Lambourne Valley, qui a du reste une assez belle longueur de 20,000 verges, et qu'on n'a pas mis moins de seize années à construire ; non pas sans doute à cause de l'importance exceptionnelle des travaux, mais simplement parce qu'on ne pouvait réunir le capital nécessaire à une aussi vaste entreprise. Le fait est que les transports sont assurés par deux voitures à voyageurs, et que les wagons à marchandises n'appartiennent même pas à la Compagnie, qui les loue à une grande compagnie sa voisine. Le chemin de fer d'Easingwold, dont l'exploitation date déjà de longtemps, et qui est fort respectable à ce titre, compte lui aussi une seule machine, et deux voitures à voyageurs ; il est vrai qu'il est long en tout de 3,000 verges.

Une des plus intéressantes de ces lignes infimes est ce qu'on appelle le Ravenglase & Eskdale Railway, qui se trouve dans le Cumberland, et qui a 11,000 verges de longueur. La machine y marche quelquefois jusqu'à une allure de 10,000 verges à l'heure ! Le personnel qui assure le service se compose en tout de cinq personnes : vous avez bien lu ! Il y a d'abord un mécanicien et un chauffeur, enfin deux poseurs de voie, qui entretiennent la ligne en bon état, et un employé à tout faire, qui à chaque station descend du train, non seulement pour ouvrir les portières et recueillir les billets des voyageurs arrivés à destination, mais encore pour délivrer les billets à ceux qui veulent monter ; il s'occupe encore des bagages, et donne le signal du départ en faisant fonction de chef de gare. Ce Maître Jacques des chemins de fer remplit ses offices différents à la satisfaction générale.

Nous finirons par le chemin de fer dit *Hundred of Manhood & Selsey*, qui n'a même pas de signaux, bien que le matériel comporte deux locomotives, dont une pour les trains de voyageurs, et que cette abondance de machines rende possibles les collisions. A un endroit, la ligne franchit le canal Chichester, et comme on n'avait pas grande confiance dans le pont qui assurait ce passage, on a longtemps fait stationner un bateau sous ledit pont : si cet ouvrage s'était effondré, du moins le train ne serait pas tombé dans l'eau.

Après cela il faut tirer l'échelle : mais ces voies ferrées, en dépit des conditions dans lesquelles elles sont établies, n'en sont pourtant pas moins à même de rendre des services à la circulation.

ENTRE FÉNIÉNS

O'Brien.—Tu es toujours en faveur d'envahir le Canada ?

Casey.—Oui, mais il y a un quelque chose qui m'embête...

O'Brien.—Quoi donc ?

Casey.—Comment pourrions-nous introduire nos armes dans le Canada sans payer le droit de douanes ?

MIEUX RENSEIGNÉE

Le tramp.—Bonjour, madame. Permettez-moi de vous dire que j'ignore d'où viendra mon prochain repas.

La dame.—Mais moi je sais fort bien d'où il ne viendra pas.

CHEZ LE CHAPELIER

—Je voudrais avoir un chapeau.

—Quelle sorte ?

—Peu m'importe. Quelque chose qui aille bien à ma tête.

—Chapeau mou... De ce côté-ci, monsieur.

LÀ EST LE HIC

—Est-il possible d'aimer deux personnes à la fois ?

—Pas si elles le savent.

IL Y AVAIT PRÉCÉDENT

—Une petite mère (à son bébé).—Oh ! mon petit Louis, quelle idée te prend donc de manger une pomme avec l'estomac à jeun ?

Le petit garçon.—Mais maman, je ne suis pas du tout à jeun ; j'en ai déjà mangé quatre.

VERS MINUIT

—Je suis sûr qu'il y a un voleur dans la maison. Lève-toi.

—Certainement non. Penses-tu que je m'en vais faire un meurtrier d'un homme qui n'est qu'un simple voleur ?

IL ÉTAIT SATISFAIT

Le client.—Vous vous rappelez que vous m'avez vendu ce paletot, hier, en me disant que vous me remettez l'argent au cas où il n'y aurait pas satisfaction.

Le marchand.—Mais, mon cher monsieur, il y a parfaite satisfaction. Je n'ai jamais de ma vie reçu de meilleur argent que le vôtre.

FAUSSE ALARME

Brigitte laisse tomber sur le plancher le poulet rôti.

—Voilà notre déjeuner perdu ! s'écrie la maîtresse.

—Pas du tout, répond Brigitte, j'ai le pied dessus.

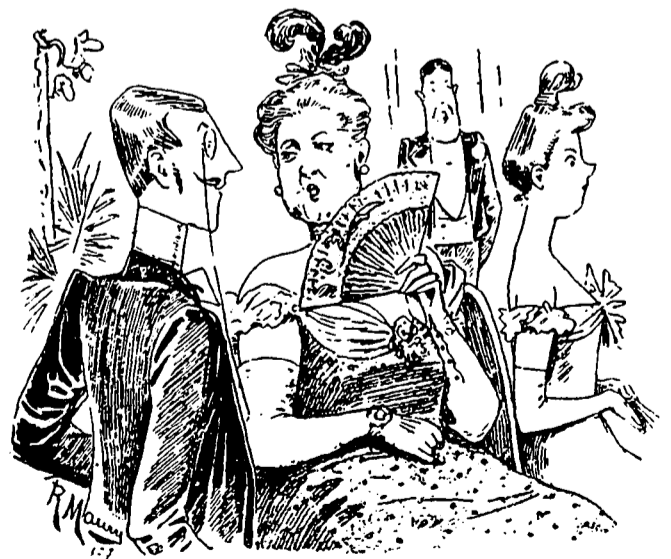
QUAND MÊME

—J'ai entendu dire que vous épousiez l'aînée des demoiselles Taupin ? Laissez-moi vous féliciter de votre bon goût.

—Oh ! tout est fini, je ne l'épouse plus.

—Alors, laissez-moi vous féliciter de votre bon sens.

ILLUSION D'OPTIQUE



—Comment trouves-tu cette jeune fille ?

—Oh ! ma tante, elle est grotesque, avec son nez en trompette.

—Elle a un million de dot.

—Ah ! mais... en la regardant mieux, avec son nez à la Roxelane, elle n'est pas mal du tout.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 10 FÉVRIER 1900 (1)

L'Enfant du Mystère

XXI

TENTATION

(Suite)

Comme elle refermait les yeux en évoquant l'image du jeune Parisien, la femme de chambre, croyant à une nouvelle faiblesse, lui approcha le flacon du nez

— C'est inutile, dit Savinia. Retisez-vous.

Avant de sortir, la soubrette crut devoir annoncer à Mademoiselle qu'il était midi et demi et que le déjeuner était servi.

Savinia se leva et se mit à sa fenêtre, d'où elle dominait la campagne, au-dessus de la cour d'entrée, à laquelle on arrivait du dehors par une allée de trois cents mètres, bordée de tilleuls des deux côtés.

La porte de la grille, en fer forgé, était fermée.

Savinia la regarda longtemps, cette grille qui faisait l'admiration des connaisseurs.

Elle n'y voyait, elle, que les barreaux de sa cage.

Et la même pensée lui revenait :

— Si Jacques le savait ! . . .

Elle ne raisonnait pas sa conviction.

Seule, persécutée, privée du seul bien : la liberté ! dont soient assurés les pauvres gens, elle considérait Jacques comme le chevalier sauveur des contes du temps jadis.

Et sans même se demander comment elle pourrait lui faire parvenir une lettre, elle écrivit cet appel désespéré :

" Monsieur, vous m'avez offert votre dévouement ; j'accepte.

" Un riche Brésilien, Piédro Ramez, me tient éequestrée dans sa villa. On m'a fait entrer là comme demoiselle de compagnie d'une femme qui s'appellerait Mme de Lastoul.

" C'était un piège.

" La complice de Piédro Ramez a disparu depuis hier et, ce matin, le misérable nain que vous avez déjà châtié à la villa des Orangers, m'a averti que je resterai quinze jours enfermée dans cette prison.

" Si vous ne pouvez venir me délivrer vous-même, hâtez-vous d'avertir la justice.

" Je ne puis vous préciser l'adresse de la villa. Elle est située à environ trois lieues de Nice, à l'ouest de cette ville, en pleine campagne. On y arrive par un long chemin bordé de tilleuls.

" Derrière l'habitation se trouve un parc très étendu et clos de tous côtés par un mur élevé.

" Je suis sous la surveillance de domestiques dévoués à leur maître au point de se rendre ses complices. Il m'est impossible de m'évader.

" Je ne puis que me fier à votre parole d'honnête homme ; c'est une honnête fille qui vous implore de toute son âme.

" SAVINIA,

" Ancienne caissière à la villa des Orangers."

Elle mit ce billet sous enveloppe et inscrivit :

Monsieur Jacques Brémond, rue de Chevreuse, 28, Paris

Elle serra le pli dans son corsage et retourna à la fenêtre.

Au bout d'une heure, elle vit passer au loin une charrette de paysan.

— Au secours ! cria-t-elle de toutes ses forces, à moi !

La lourde voiture poursuivit sa route et disparut.

Sous la fenêtre, une voix grossière lança ces mots :

— Mademoiselle a tort de crier au secours ! Mademoiselle ne court aucun danger ! Les cris de Mademoiselle ne seraient pas entendus du dehors. A part M. Antonio Armanzor, il ne viendra personne ici avant quinze jours.

Savinia referma sa fenêtre et se laissa tomber, anéantie, sur un fauteuil.

Elle avait faim et elle ne pouvait se décider à se faire servir par la valetaille au service de Piédro Ramez.

Le temps s'était remis au beau.

C'était la fin du jour, le dernier adieux de l'astre éblouissant.

Savinia fermait les yeux pour ne plus rien voir de sa prison.

Elle cherchait un moyen.

Savinia se releva soudain ; elle croyait avoir trouvé !

Elle prit une seconde enveloppe un peu plus grande que la première, y introduisit, avec une pièce de cent sous, la lettre adressée à Jacques Brémond, cacheta et écrivit dessus : *La personne qui me trouvera est priée de mettre à la poste le billet et inclus et de garder les cinq francs pour sa peine.*

Elle serra de nouveau le pli dans son corsage et redescendit au parc.

Comme le matin, elle ne rencontra personne ; mais, tout en suivant les chemins de ronde, elle percevait le bruit des pas de ses surveillants dans le taillis.

L'ombre s'épaississait peu à peu sous les arbres.

Un vent froid se levait.

Savinia ne pouvait se décider à jeter sa lettre par-dessus le mur.

Elle avait peur d'être vue, de faire tomber sa lettre entre les mains de l'ennemi et de déchaîner sur Jacques quelque ténébreuse vengeance.

Chaque fois qu'elle mettait les mains sur le billet, elle entendait résonner les menaces du gnôme : *Ton sang ! . . . J'aurai ton sang ! . . .*

Découragée, brisée par la peur, à bout de forces, elle se décida à rentrer.

Mais, comme elle se retournait, l'un des deux larbins attachés à sa surveillance sortit d'une allée latérale.

— Mademoiselle, dit-il, trouvera une collation toute servie au kiosque situé vers le milieu de cette allée.

Il salua et disparut comme par une trappe

Après une courte hésitation, Savinia se dirigea instinctivement vers le kiosque, où l'attendait une collation.

Cette retraite faite de branches entrelacées était close par une montre de vitraux anciens d'un grand prix.

Des lanternes vénitienes répondaient à l'intérieur une douce clarté.

Savinia embrassa d'un coup d'œil inquiet toutes ces choses étranges, surnaturelles.

Elle prêtait l'oreille, tressaillant au moindre bruit.

Elle avait faim et elle ne pouvait se décider à avancer la main vers les friandises qui s'offraient à elle.

Elle se versa une coupe d'eau fraîche et la vida d'un seul trait.

Puis elle s'assit, les yeux fixés sur la porte.

Ses résolutions s'affermirent.

Il fallait agir, coûte que coûte.

Elle resterait là jusqu'à la nuit. Et, profitant de l'ombre, elle retournerait en courant jusqu'au chemin de ronde et jetterait sa lettre par-dessus la mur.

Soudain, un piétinement léger, presque imperceptible, réveilla toutes ses craintes.

Elle retient son souffle.

Le piétinement se rapprocha avec des temps d'arrêt.

Et voilà que, rassurée, elle sourit en apercevant, à l'entrée, un affreux petit chien de race indéterminable.

Le roquet, au poil jaune et ras, à la queue en trompette, aux oreilles droites, trop haut sur pattes, dardo sur elle des yeux gourmands

Savinia lui jette un gâteau.

L'animal n'a que trois pas à faire pour profiter de l'aubaine ; il hésite.

Evidemment, il n'est pas chez lui ; il se tient sur ses gardes. Lui aussi a des dangers à courir dans la propriété de Piédro Ramez.

D'où peut-il venir, ce vagabond ? . . .

Il se décide enfin à happer le gâteau, qu'il dévore en un clin d'œil. Savinia, très intriguée, l'examine attentivement.

La maigreur du roquet prouve qu'il ne mange pas tous les jours à son appétit. Ses flancs creux et abattus sont souillés de terre collée aux poils. Il en est de même du museau.

Ce chien doit sortir de quelque terrier . . . Il chassait pour son compte dans le parc, au risque de se faire causer par les gardes . . .

— Mais . . . par où est-il entré ?

Quelques gâteaux habilement lancés l'obligent à se rapprocher.

Du reste, il prend confiance. La vue d'un morceau de sucre que Savinia lui tend au bout de ses doigts roses excite en lui une joie qui lui fait oublier toute prudence.

Il allonge le museau, saisit le sucre et se recule aussitôt.

Puis il revient en se passant la langue sur son museau terreux, s'assied et fait le beau sans qu'on le lui ait demandé.

Cette façon tout charmante de solliciter amuse Savinia.

Elle se penche, offre le sucre d'une main et, de l'autre main, caresse l'animal qui se laisse faire.

Les voilà déjà amis, la prisonnière et le vagabond !

Mais un coup de sifflet a retenti dans la campagne, de l'autre côté du chemin de ronde, et cet appel : " l'inaud ! " lancé d'une voix rude, trouble le silence du soir.

l'inaud tourne la tête et baisse le nez. Le devoir le réclame et la gourmandise le retient.

Aussi bien, les pauvres hères de son espèce n'ont-ils pas souvent l'occasion de souper chez un millionnaire !

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.

Finaud vient se frotter avec tendresse et reconnaissance contre sa bienfaitrice.

Cette démonstration amicale lui vaut une brioche exquise dont il fait deux bouchées.

Savinia se disait :

—La pauvre bête a bien su entrer dans le parc, elle saura bien en sortir. Tout à l'heure elle rejoindra son maître. Je ne saurais trouver messager plus sûr et plus discret.

Elle l'invita à grimper sur ses genoux.

Admirable confiance de l'instinct : le roquet obéit sans la moindre arrière-pensée.

Il n'avait cure des coups de sifflet et des rappels coléreux de son maître. Il acceptait d'avance la correction méritée. Un coup de pied de plus ou de moins, ce n'est pas une affaire ! Pour l'instant, il remplissait son ventre.

Savinia avait mis à sa disposition un plateau chargé de sandwiches. De la viande après du sucre est un dessert fort prisé des chiens en général et des cabots en particulier.

Et pendant qu'il se bourrait. Savinia parvint sans aucune difficulté à lui ficeler sous la collier l'enveloppe qui contenait la lettre destinée à Jacques Brémond.

Là-bas, le maître continuait à siffler.

Un âne poussif se mêla de la partie ; lui aussi appelait Finaud, son petit camarade, son frère d'infortune.

Savinia pensa que, derrière le mur, il y avait une roulotte et, dans la roulotte, les bohémiens à qui Mme de Lastoulavait fait donner ses vêtements de deuil.

—Ces pauvres gens, se disait-elle, auront à cœur de gager leur pièce de cent sous. Après-demain, Jacques aura ma lettre !

Après-demain !... Que Paris est loin de Nice !...

Et puis... Jacques accourait-il par le premier train ?... N'hésiterait-il pas avant de se mettre en route ?...

S'intéressait-il encore à la caissière de la villa des Orangers ?...

Mais pourquoi douter de lui, après ses promesses solennelles de dévouement !...

Cette conclusion, que rien de sérieux ne justifiait, ramena un peu de calme dans l'esprit de Savinia.

Au loin, la même voix accompagnée par un braiment prolongé, cria :

—Ici, Finaud ! Brigand de Finaud ! Tu vas voir tout à l'heure ! Ici, ou nous partons sans toi !

Il faut croire que les cabots comprennent le français : Finaud ne se fit pas répéter deux fois la menace.

Il fila sans prendre le temps de dire adieu.

Mais presque aussitôt, un coup de feu retentit.

Savinia, épouvantée, faillit tomber à la renverse.

On courait dans le parc.

Finaud avait-il été blessé ?... Allait-il tomber avec son message entre les mains de l'ennemi ?

Savinia écouta longtemps, le cœur serré par l'angoisse.

Elle n'osait sortir du kiosque. Cependant, le mieux était de se rapprocher du mur de ronde.

De là, elle entendrait partir les bohémiens, elle connaîtrait peut-être le sort de Finaud !

Comme elle hésitait, un des larbins apparut dans l'encadrement de la porte restée ouverte.

—Mademoiselle, dit-il, devrait rentrer. Il fait froid. Mademoiselle pourrait attraper du mal.

Elle lui posa cette question d'un ton sec :

—Que signifie ce coup de feu ?

—Nous avons tiré sur ce chien errant qui chassait dans le parc.

—Et... vous avez tué cette pauvre bête ?...

Sa voix tremblait.

—Non, mademoiselle. Il a été plus malin que nous.

—Je vous défends de lui faire du mal.

—Bien, mademoiselle.

—Laissez-moi, je rentrerai dans un instant. Je vous défends de me suivre !

Le lardin disparut.

Savinia attendit une minute, puis elle parcourut d'un pas précipité l'allée conduisant au mur de ronde.

Elle arriva à temps pour entendre le grincement de la roulotte qui se mettait en route.

—Hue, père Baudet, dit l'homme en faisant claquer son fouet.

Derrière le véhicule, Finaud, à l'abri de toute correction, aboyait furieusement.

Et Savinia perçut avec bonheur ce bout de conversation entre l'homme et la femme :

—En voilà une drôle d'histoire !

—Pour sûr, alors, fit une voix dolente.

—Tout de même, la commission est bien payée. Hue ! père Baudet !

Braves gens ! ils accomplissaient leur mandat sans s'inquiéter du reste, sans en chercher davantage.

Savinia éprouvait une légitime satisfaction.

Le hasard s'était mis à son service et elle avait su en profiter, ce qui n'est pas donné à tout le monde !

Maintenant, elle attendait le sauveur !

Elle reprit tranquillement le chemin du palais de Piétro Ramez.

La faim lui talonnait l'estomac.

Savinia se dit avec raison que, puisqu'on l'emprisonnait, il était juste qu'on pourvût à sa subsistance.

Elle entra à la salle à manger, y trouva son couvert et sonna à la geôle.

Le valet de chambre accourut.

—Servez-moi, ordonna-t-elle, et promptement.

Il déploya dans ses fonctions tout le zèle possible. Savinia refusa dédaigneusement les trois quarts des plats fins préparés à son intention.

Aussitôt rassasiée, elle remonta dans sa chambre et s'y enferma à double tour.

Elle était résolue à n'en plus bouger jusqu'à la délivrance et à s'y faire servir le strict nécessaire.

Huit jours se passèrent ainsi.

Huit jours de mise au secret, c'est un siècle pour une fille de dix-sept ans !

Elle avait interdit à la domestique de lui adresser la parole.

Jacques avait-il reçu sa lettre ? Telle était la question qui lui revenait sans cesse à l'esprit.

Elle faisait mille suppositions plus désespérantes les unes que les autres : ou bien elle redoutait l'indifférence du jeune homme ; ou bien elle redoutait qu'il ne fût tombé dans un piège tendu par le secrétaire de Piétro Ramez.

Pour tuer le temps, elle lisait.

Le neuvième jour, par un de ses après-midi ensoleillés où, l'hiver, sur la côte d'azur, on se croirait déjà revenu à la belle saison, Savinia se décida à descendre au parc.

Elle entendit, comme la première fois, les pas de ses surveillants dans le tallis.

Elle ne s'en préoccupa point. Elle prenait confiance en la parole de Piétro Ramez.

Encore une semaine et elle serait libre !

Et puisque Jacques l'avait oubliée, elle ne devrait de reconnaissance à personne !

Après tant d'heures écoulées dans la solitude, comment Savinia, oubliant pour un instant sa situation de recluse, n'aurait-elle pas été gagnée par la joie de la nature en fête.

Elle marchait d'un pas pressé, respirant à pleins poumons l'air vivifiant. Elle ne pensait plus à l'ingrat qui avait si mal tenu ses promesses. Elle songeait à sa liberté prochaine et se reprenait à espérer.

Ses joues pâlies par l'ombre de sa prison avaient pris un ton mat qui faisait ressortir l'éclat de son franc regard.

Elle marchait au hasard, s'arrêtant pour admirer les points de vue ménagés dans le domaine de Piétro Ramez. Elle arriva ainsi sur les bords d'un lac où s'ébattaient des cygnes au plumage éblouissant de blancheur.

Assise sous un saule dont les branches retombaient jusque dans l'eau, elle suivit longtemps les évolutions gracieuses de ces aquatiques. Elle les appela et ils accoururent ; mais comme elle n'avait rien à leur donner, ils s'éloignèrent majestueusement, de l'air de grands seigneurs qui n'aiment pas à être dérangés.

Elle enviait le sort de ces êtres à qui le Créateur a donné la beauté sans la pensée et qui sont les véritables heureux de ce monde.

Mais soudain des pas font craquer derrière elle le sable de l'allée. Elle se retourne et un cri d'effroi s'échappe de sa gorgo.

C'est lui, c'est le maître, le Brésilien Piétro Ramez, riche à cent millions.

Il salue de loin et s'avance lentement, le sourire aux lèvres. Une grande douceur, faite de mollesse et de bienveillance naturelle, est peinte sur son visage.

Savinia s'était levée sans répondre au salut.

Il s'arrêta à trois pas d'elle et s'inclina de nouveau.

—Excusez-moi, Savinia, dit-il, de venir troubler vos rêveries par ma présence qui, peut-être, vous est importune. Je...

—Da quel droit, interrompit-elle, m'appellez-vous par mon petit nom ? Je ne vous connais pas et ne veux pas vous connaître.

—Vous êtes dure, mademoiselle, pour un homme qui vous aime sincèrement.

—Vous m'aimez, prétendez-vous ?... Eh bien ! prouvez-le-moi en me rendant la liberté. Je vous promets de ne pas porter plainte et d'oublier l'indigne traitement que vous m'avez fait subir.

Le Brésilien l'enveloppa d'un regard d'admiration.

C'était la première fois qu'il se sentait ému devant une femme.

Il la trouvait exceptionnellement adorable et par sa beauté et par son mépris des richesses.

—Que ferez-vous de cette liberté, mademoiselle ? demanda-t-il,

—Peu vous importe !

—Vous me ferez et pour toujours . . .

—Certes !

—Ah ! je m'y suis bien mal pris. J'aurais dû cacher ma fortune au lieu de vous l'offrir en appât. Si je m'étais donné auprès de vous comme un pauvre hère en quête d'une situation sociale, j'aurais peut-être trouvé le chemin de votre cœur. Oui, vous avez le droit de me mépriser, puisque j'ai méconnu votre grandeur d'âme. Oubliez mes procédés indignes et ne voyez en moi qu'un ami qui regrette profondément de vous avoir blessée dans vos sentiments.

Et, s'agenouillant devant la jeune fille pauvre, le millionnaire s'écria :

—Pardonnez-moi et plaignez-moi !

Il était beau dans cette attitude de soumission repentante.

Les larmes qui perlaient à ses grands yeux noirs, où éclatait le feu de l'amour, ajoutaient une éloquence naturelle à ses paroles.

—Relevez-vous, monsieur, dit Savinia, en dissimulant son émotion. Vos gens vous voient et s'amuse à vos dépens.

Il se redressa, le rouge au front.

Il n'avait point pensé qu'en effet ses domestiques pouvaient l'observer de loin.

Il répéta à mi-voix :

—Pardonnez-moi et plaignez-moi !

—Si le pardon est fait d'oubli, je vous l'accorde. Quant à vous plaindre, ce serait par trop de bonté de ma part. D'ailleurs, les occasions de vous consoler ne vous manqueront pas dans le monde où vous vivez. Mais cet entretien n'a que trop duré. Allez dire à vos gens que je puis sortir d'ici.

—Encore une semaine, dit-il, une seule, et vous serez libre. Vous ne manquerez de rien ici ; la maison vous appartient. Vous êtes assurée, en sortant de chez moi, d'avoir en main les ressources nécessaires pour ne tomber à la merci de personne. C'est donc pour votre bien que je vous aurai pris quelques jours de liberté.

Eile comprit qu'il faisait allusion aux vingt mille francs laissés à son intention dans le portefeuille.

—Je me mépriserais, monsieur, s'écria-t-elle, en acceptant le prix de cette liberté, si élevé soit-il. Gardez votre argent et laissez-moi ma liberté.

Ah ! comme ce fier langage le consolait des bassesses auxquelles son immense fortune l'avait condamné.

Mais une idée le torturait, une idée qu'Antonio lui avait glissée dans le cœur, par vengeance de laquais : cette jeune fille en aimait un autre !

—Vous l'aurez, votre liberté, dit-il ; puissiez-vous en faire bon usage. Je tremble à la pensée des pièges qui seront tendus à votre inexpérience. Un jour, peut-être, vous regretterez le dévouement que je vous offre.

C'était encore de Jacques qu'on lui parlait, de Jacques, l'ingrat auquel elle ne pensait déjà presque plus !

Pourquoi n'était-il pas accouru à son appel ? . . .

—Donc, ajouta Piédro Ramez, dans huit jours, vous serez libre . . . libre de me fuir ; mais rappelez-vous la promesse solennelle que je fais ici : si jamais vous avez besoin de mon appui, vous y pourrez compter et en tout désintéressement de ma part.

S'emparant soudain d'une main de la jeune fille, il y appuya ses lèvres brûlantes, puis il s'éloigna d'un pas rapide.

Savinia, troublée jusqu'au fond de l'âme, resta une grande heure au bord du lac, sans plus rien voir de cette belle nature qui, avant l'arrivée de Piédro Ramez, avait fait renaître en elle l'espérance.

Pensait-elle à Jacques Brémond ou au Brésilien ? A tous les deux assurément.

Et puis, faut-il le dire, la démarche de ce roi de la fortune, son langage insinuant et convaincu, la façon toute gracieuse dont il s'était agenouillé devant elle, la douceur de son regard, tant de preuves d'un amour respectueux n'avaient pas été sans impressionner le cœur de Savinia.

Le soleil commençait à baisser.

Savinia, saisie par le froid, rentra, toute songeuse.

Par acquit de conscience, elle demanda au valet de chambre si le maître avait donné des ordres pour sa mise en liberté.

Elle ne s'étonna nullement de recevoir une réponse négative.

Ce soir-là, elle ne se fit pas servir dans la retraite où elle avait passé toute une si longue semaine.

Ayant trouvé, comme d'habitude, son couvert mis à la salle à manger, elle fit honneur au repas.

Le lendemain et les jours suivants, elle régna en véritable souveraine dans le palais de Piédro Ramez.

Elle vivait dans une sorte de rêve.

Elle en arrivait à se demander si elle était réellement éveillée.

Elle voyait s'approcher sans joie et sans appréhension le moment de sa délivrance.

L'image de Jacques ne passait plus que rarement devant ses yeux.

Chose étrange, elle le revoyait tel qu'il lui était apparu à son

entrée dans la villa des Orangers, avant qu'il eut daigné la remarquer.

Elle avait oublié les regards admiratifs, les sourires charmeurs qui lui donnaient toutes les apparences de l'homme épris et capable de tenir ses promesses de dévouement.

L'avant-veille du jour fixé pour sa délivrance, Savinia rentra au salon où avait eu lieu la première et unique soirée musicale donnée par Mme de Lastoul.

Il était neuf heures du soir.

Quelle idée poussait la prisonnière ?

Sans qu'elle l'eût demandé, tout s'illumina comme pour une fête, dans ce temple du luxe.

Elle s'avança lentement jusqu'à la table où le nain avait déposé sous un presse-papier le pli destiné à son maître.

Elle prit d'une main tremblante l'enveloppe fermée et en lut la suscription : *M. Piédro Ramez, poste restante, bureau central, Nice.*

Ainsi donc, elle n'avait qu'à sonner et à remettre cette chose au domestique, et demain elle serait la souveraine effective du domaine, elle aurait sa part de l'immense fortune.

Elle reposa l'enveloppe sous le presse-papier et s'assit dans un fauteuil.

La solitude de cette vaste pièce où se dressait des statues de marbre, ou tout un monde de célébrités historiques revivait dans la trame des tapisseries qui ornaient la muraille, causait à Savinia une impression de crainte indéfinissable.

Soudain, des sons harmonieux se font entendre.

Un orchestre de tzigane est installé dans le boudoir.

Il débute par une czardas, symphonie où se peint l'âme ardente de la Bohême.

Tout d'abord, la clarinette rend des sons plaintifs entrecoupés de silences durant lesquels tympanum fait rage.

Cette musique, empreint d'une infinie tristesse, émeut Savinia.

Mais bientôt les airs de danse succèdent aux plaintes de la nature.

Les rythmes, de plus en plus stridents, se précipitent.

Un violon endiablé préside à ces ondées d'harmonies ; tantôt l'archet fait vibrer les cordes avec furie, tantôt il les effleure à peine.

Tous les instrumentistes rivalisent de d'émotion, de justesse et d'entrain.

Et c'était pour elle, pour elle seule ! qu'on donnait ce concert.

Mais la czardas est finie.

Savinia, toute songeuse, est encore sous l'impression de cette virtuosité.

Elle pense que les gens riches sont heureux de pouvoir satisfaire ainsi leurs fantaisies.

—Après-demain, se dit-elle, je serai en quête de travail et on me repoussera de partout.

Mais voici que, dans un coin du salon, une voix de femme s'élève et chante, accompagnée par un orchestre invisible, le *Costa diva* de la *Norma*.

Savinia se soulève sur son fauteuil et regarde. Elle reconnaît que cette voix sort d'un phonographe.

Ainsi donc grâce à la fortune, servie par la science, on peut, sans se déranger, entendre chez soi les grandes cantatrices du monde entier, car cette voix qui interprète d'une façon magistrale le chef-d'œuvre de Bellini, c'est la voix d'Adelina Patti.

Ce chant terminé, les tziganes reprennent leur concert interrompu.

Nul, mieux qu'eux, ne sait rythmer une valse entraînante, faire valoir les détails d'un motif.

L'orchestre alterna jusqu'à onze heures avec le phonographe, étrange invention qui renferme la vie dans un rouleau et la remet en activité à l'appel du premier venu.

Savinia remonta dans sa chambre.

Était-ce bien la dernière nuit qu'elle passerait dans le palais de Piédro Ramez.

XXII

LE SAUVEUR

De retour à Paris, Jacques n'avait pas tardé à oublier la jolie caissière de la villa des Orangers.

Il y pensait de temps à autre, comme on pense à un joli tableau qu'on a admiré en voyage, dans quelque musée de chefs-d'œuvre.

Ce qui le préoccupait surtout, c'était sa perte de dix mille francs à la roulette de Monte-Carlo.

Premier échec qui lui tenait au cœur : il s'était cru le favori de la Fortune et il ne voyait que trop combien il faut se défier de l'inconstante.

Aussi, en opérant sa rentrée au cercle des Amateurs-Réunis, n'emporta-t-il, par prudence, que cinq cents francs.

Il était résolu à limiter sa perte et à se contenter d'un gain modéré.

Dans sa confiance en lui-même, il s'imaginait avoir le don de prévoir la déveine persistante des banquiers de baccara.

Il s'était fait le serment de ne plus jouer "qu'à coup sûr".

A coup sûr?... parole d'halluciné!

A coup sûr?... mots terribles que le joueur et le conquérant ne devraient jamais prononcer!

Il arriva au cercle à l'heure du dîner.

Par acquit de conscience et afin de ne pas manquer l'occasion, il passa de suite dans la salle de jeu.

Quelques enragés pointaient encore contre un banquier que la déveine rivait à sa place.

Ce malheureux était assis là, depuis deux heures de l'après-midi. La sueur froide au front, les bras fatigués de saisir les cartes, il risquait son dernier billet de mille contre des décavés qui, à coups de pièces de cent sous, se refusaient peu à peu sur son agonie.

C'était, pour Jacques et conformément à sa résolution, le moment de jouer *le cadavre*.

Dans l'argot du joueur, cette locution signifie : miser contre un banquier dont la déveine est tellement accentuée qu'on le sent perdu d'avance.

—Cent francs sur le tableau de droite ! annonça Jacques.

—Tenu ! fit le banquier.

Le "cadavre" ressuscita. Trois fois de suite, la banque gagna le tableau sur lequel Jacques pointait cent francs.

Chose curieuse et qu'on ne manque jamais de remarquer en pareil cas : dès que Jacques cessait de jouer, la banque perdait, à la grande satisfaction des petits pontes acharnés sur ses dernières cartouches.

De rage, il risqua d'un coup le reste de ses cinq cents francs.

—Neuf ! annonça le banquier.

Jacques se mordit les lèvres jusqu'au sang.

Non pas qu'il fût réellement sensible à ce nouvel échec ; mais il y voyait la preuve de la malchance continue avec laquelle il allait avoir à se mesurer.

Quelques instants après, le banquier se levait, complètement décafé.

Et le combat cessa faute de combattants.

Jacques se rendit à la salle à manger.

Il y fut suivi par un jeune homme au visage basané, qu'il n'avait point remarqué.

Cet individu s'assit à table, à côté de lui, disant avec un fort accent espagnol :

—Vraiment, monsieur, vous n'avez pas de chance.

Jacques le toisa d'un regard dur.

La mise élégante de l'étranger, le diamant qu'il portait à l'annulaire de la main gauche, l'air de distinction répandue sur toute sa personne et je ne sais quoi qui annonce la fortune, en imposèrent au joueur malheureux.

—Oh ! fit-il en affectant un profond dédain de sa perte, c'est bien insignifiant. Cependant, je m'en tiendrai là pour ce soir. Et vous, monsieur, avez-vous été plus heureux que moi ?

—Je n'ai pas joué, répondit l'étranger. C'est la première fois que je viens ici. La curiosité seule m'amène, car je ne suis pas joueur. Ma fortune me suffit. Je regretterais de l'avoir diminuée par ma faute et je ne désire nullement l'augmenter.

A la fin du repas, les deux jeunes gens causaient comme des amis de longue date.

—Votre curiosité, mon cher monsieur, dit Jacques, sera bien déçue : la clientèle des cercles n'a rien d'intéressant. Elle se compose, pour les deux tiers, d'aventuriers à la recherche, qui d'une pièce de cent sous, qui d'un louis, qui d'un billet de banque.

Il ne comptait pas ceux qui, comme lui, venaient de l'extérieur dans l'espoir insensé d'y faire fortune.

—Très curieux, ces aventuriers, dit l'étranger. Ne pourriez-vous me présenter à eux.

—Impossible ! je les fuis comme la peste.

—Quel est ce malheureux qui n'a plus que la peau et les os ?

L'étranger désignait un convive affaissé sur sa chaise, au bout de la table, et dont la maigreur, la pâleur et le regard éteint indiquaient une phthisie arrivée à sa dernière période.

—Celui-là, répondit Jacques, mérite une mention particulière, il s'appelle Jules Kerlounat. Il est venu à Paris pour l'Exposition universelle de 1878, où il installa un kiosque dans lequel il démontrait, au moyen de projections lumineuses, les avantages du ver à soie du chêne, en latin : *Bombyx quercus*.

—Un rastaquouère l'a racolé au restaurant et présenté au Cercle des Amateurs-Réunis. L'infortuné y a tout perdu. La phthisie le tient et il est incapable d'aucun travail. Les joueurs heureux se font un devoir de l'assister.

—On l'a surnommé *Bombyx*. Il mange si peu, le pauvre Bombyx, que le gérant du cercle n'aurait pas la cruauté de lui couper les vivres.

—Dès qu'il a réuni cent sous, il les joue, les perd et va s'affaler dans un fauteuil où il exagère sa toux caverneuse pour apitoyer les cœurs sensibles.

—On assure qu'il a femme et enfants, en province, et qu'il ne les a jamais revus depuis son arrivée à Paris.

—Les nuits, il les passe au cercle, en sort le dernier, et est parfois réduit à emprunter dix sous au garçon de vestiaire, pour ne pas rentrer les mains complètement vides dans son taudis.

—Pauvre diable ! fit l'Espagnol ; je vais lui procurer une dernière soirée de bonheur.

—Comment cela ? demanda Jacques.

—Vous allez voir.

La table se vidait peu à peu. Chaque fois qu'on ouvrait la porte donnant sur le salon de jeu, on entendait le cliquetis de l'or et les appels monotones du croupier : *Faites vos jeux, les jeux sont faits, rien ne va plus*.

Bientôt il ne resta plus dans la salle à manger que Jacques l'étranger et Bombyx.

Ce dernier, appuyé sur son coude, regardait droit devant lui, sans rien voir.

—Je voudrais parler à ce malheureux, dit l'étranger.

Jacques sonna un garçon et le chargea de prévenir Bombyx.

Ce dernier se leva péniblement.

S'appuyant au mur, la poitrine oppressée par cet effort, il se traîna jusqu'aux jeunes gens et se laissa presque choir sur une chaise.

Il voulut parler, mais une quinte de toux l'en empêcha.

L'accès passé, Bombyx retrouva un sourire sur ses lèvres décolorées.

Il sentait une aubaine ; l'espoir d'être secouru lui rendait un peu de force.

—Veuillez m'excuser, lui dit l'étranger, si j'avais su que vous étiez si souffrant, je serais venu à vous.

—Que désirez-vous de moi ? demanda entre deux râles le phthisique.

—Vous sentez-vous en état de jouer ?

La question produisit un effet électrique sur Bombyx.

Il se redressa soudain.

Une flamme brilla dans ses yeux. Sa respiration était déjà moins haletante.

Deux plaques rouges à ses pommettes faisaient ressortir la blancheur de son front sillonné de rides transversales.

—En état de jouer ? moi ? toujours ! répondit-il.

—Voulez-vous prendre la banque pour moi ? Vous serez intéressé de moitié dans les bénéfices et, si vous perdez, vous ne me devrez rien !

Bombyx fronça les sourcils, son regard méfiant dévisageait l'étranger qui lui faisait une offre aussi tentante, aussi inattendue.

—Est-ce, demanda-t-il, pour vous moquer de moi que vous m'avez appelé ?

—Je n'aurais point cette cruauté, dit l'étranger. C'est la première fois que je viens dans un tripot. J'ignore la marche du baccara. Vous serez mon professeur et, sans être superstitieux, j'ai le pressentiment que vous me gagnerez de l'argent, ce soir.

Le ton à la fois aimable et sérieux de l'étranger rassura Bombyx.

—Vous êtes bien bon d'avoir pensé à moi, dit-il ; mais je dois vous dire que la partie sera très forte. Les *matelas* ne manqueront pas.

—Qu'appellez-vous *matelas* ?

—Les portefeuilles bourrés de billets de banque. On attend ce soir deux financiers qui n'apportent jamais moins de cinquante mille francs chacun.

—Mais les remportent-ils toujours ?

—Toujours ! affirma Bombyx. L'argent attire l'argent. Oh ! la force du capital, il n'y a que ça !

—Vous l'aurez cette force !

L'étranger avait dit cette chose énorme avec une telle simplicité qu'il n'y avait plus à douter.

Jacques commençait à ouvrir de grands yeux.

Quel était cet inconnu, qui l'avait suivi du salon de jeu à la salle à manger, lui avait adressé le premier la parole, et l'éblouissait en ce moment par une générosité fantastique ?

Bombyx ne sentait plus son mal. Il respirait presque à l'aise. Ce qu'aucun remède, si efficace soit-il, ne saurait obtenir, la passion satisfait la réalise.

—Prendre la banque ! s'écria-t-il ; mais on ne me la laissera pas à moins de cinq mille francs.

—Vous taillerez banque ouverte, s'il le faut et toute la nuit.

Banque ouverte ! Cela veut dire que le banquier ne limite pas sa mise de fond, qu'il tient tous les coups, lui seul contre tous !

Banque ouverte ! Un Américain milliardaire a joué ce jeu pendant tout un hiver au cercle de la Presse et on est sorti avec du bénéfice. Tout un hiver, il risqua une moyenne de cent mille francs sur chaque donne et, ironie du sort ! aucun joueur ne put se tailler

un morceau dans cette baleine. Toujours, les gros dévoreront les petits.

Banque ouverte ! Mais c'est une locution qui n'est guère connue que du vrai joueur. Où donc l'avait apprise ce prétendu novice du tapis vert ?

Jacques était de plus en plus intrigué.

Il en oublia ses cinq cents francs perdu en quatre coups.

Il se félicita d'être venu, d'avoir rencontré ce nabab qui semblait lui témoigner de la sympathie et dont il espérait déjà tirer plume en aile.

Son esprit de lucre et d'intrigue se réveillait.

Il tenait peut-être l'occasion !

Saisissant amicalement les mains de l'Espagnol, lui souriant avec une grâce infinie :

— Vous êtes un grand homme, dit-il, vous avez des trouvailles géniales ! Faire tailler à banque ouverte ce déveinard, et de moitié, c'est une riche idée de bon nabab. Alors, comme ça, vous êtes un nabab.

— A votre service, mon bon ami, répondit l'étranger. Ma bourse est à votre disposition.

— Sans me connaître.

— Il n'y a pas besoin de regarder à deux fois un honnête homme pour le juger.

Et tirant de sa poche le plus épais *matelas* qu'on ait jamais vu et qu'on ne reverra jamais au cercle des Amateurs-Réunis :

— Voulez-vous mille, deux mille, trois mille ?... Ne vous gênez pas, mon cher ami.

L'offre était faite de si bon cœur que Jacques, à qui le désir de jouer était revenu, accepta mille francs.

— Je vais vous donner ma carte, dit-il.

— Pourquoi donc ? on se reverra demain, à la même heure.

A la vue de cette fortune serrée dans le cuir de Russie, les yeux de Bombyx s'étaient allumés d'une flamme d'espoir.

Des mots inarticulés s'échappaient de sa bouche.

On sentait qu'un tumulte de pensées s'élevait dans l'esprit de ce malheureux.

— Je vois, dit-il à l'étranger, que M. Brémont vous a recommandé à moi et je l'en remercie. Il serait grand temps que je sorte de l'impasse où m'a folie m'a emprisonné. Vous ne sauriez croire ce que je souffre !... Là-bas, ils manquent de tout et...

Il s'interrompit subitement. Il avait honte d'étaler sa misère, de dévoiler le secret de sa vie manquée.

L'étranger lui lança un regard de compassion.

— Assez causé, dit-il en se levant ; agissons. Montrez-moi le chemin, monsieur Kerlonnat.

C'était la première fois depuis bien longtemps que Bombyx s'entendait appeler par son véritable nom.

Une telle délicatesse de procédés lui fit venir les larmes aux yeux. Il accepta le bras que lui offrait son associé et, suivi de Jacques, prit le chemin de l'enfer.

A leur entrée, le croupier mettait la banque aux enchères.

— Cinquante louis ! cria l'un des deux financiers.

Et la voix indifférente du croupier annonça :

— On met cinquante louis en banque.

Bombyx se tourna vers l'étranger.

Il n'était pas encore convaincu il attendait un ordre.

— Mais allez donc ! lui dit le nabab ; vous n'êtes pas ici pour regarder, mais pour agir. C'est l'heure de la revanche. *All right !* comme disent les Anglais. Traduction : tout va bien !

Et, pour lui retirer toute espèce de doute sur ses intentions généreuses, il lui mit entre les mains son portefeuille.

— Vous avez dans ce *matelas*, assura-t-il, cent mille francs à perdre. Vous tenez la force du capital.

Pendant ce court dialogue, la banque avait monté à trois mille francs et était sur le point d'être adjugée au dernier enchérisseur.

Bombyx, qui serrait contre sa poitrine haletante le précieux *matelas* trouva la force de crier :

— Je mets quatre mille francs en banque !

Tous les yeux se fixèrent sur le pauvre diable.

Un silence profond se fit, suivit bientôt d'un éclat de rire général. On croyait Bombyx en proie à un accès de folie des grandeurs.

— C'est une mauvaise plaisanterie, monsieur Kerlonnat, dit d'une voix sévère le commissaire des jeux.

Mais Bombyx répéta avec violence et en jetant sur la table le portefeuille du nabab :

— Je mets quatre mille francs en banque.

Le *matelas* s'était ouvert et le tas des billets bleus apparut, pour la stupefaction de la galerie.

Devant cette preuve de solvabilité, des applaudissements éclatèrent.

— Cinq mille ! annonça le premier financier.

C'est, aux termes du règlement qui régit le cercle des Amateurs-Réunis, le taux le plus élevé auquel on peut prendre la banque aux enchères.

— Banque ouverte ! s'écria Bombyx.

Il avait ainsi le dernier mot. Il était maître de la situation !

On s'écarta pour le laisser s'asseoir sur une chaise réservée au banquier.

L'appel des joueurs assis commença et, quand la table fut, au complet, trois jeux neuf de cinquante-deux cartes furent versés à Bombyx, qui les décacheta lentement.

Cet homme était effrayant à voir. Le peu de sang qui lui restait empourprait son visage. Ses yeux avaient des reflets de braises rouges.

Ses mains étaient agitées d'un mouvement convulsif.

L'étranger se plaça debout derrière lui.

— Courage ! lui dit-il à voix basse. Vous réussirez, j'en suis convaincu.

— Si Dieu est juste ! murmura Bombyx.

Il mêla les cartes et les rendit au croupier qui, selon la règle, les fit passer devant chaque joueur.

Personne ne voulut y toucher.

Il ne restait plus qu'à faire couper.

Bombyx exigea qu'on allât chercher le garçon du vestiaires.

Celui-ci accourut, très étonné.

— Vous avez été bon pour moi, lui dit le phthisique, et je tiens à le reconnaître devant tous avant que le mal ne m'ait emporté. Rendez-moi un dernier service ; coupez-moi cette banque.

Le domestique eut un sourire de brave homme.

Il prit délicatement la carte de coupe et l'introduisit d'un mouvement sec, décidé, au milieu des trois jeux réunis.

— Bonne chance, monsieur Kerlonnat, dit-il.

Et il retourna à l'entichambre.

Le croupier avait commencé ses litanies.

— Faites vos jeux... les jeux sont faits?... Rion ne va plus.

C'était un coup de dix mille francs par tableau.

Bombyx éclaira, en sortant vingt billets de mille du portefeuille.

Il ne lui restait plus qu'à distribuer deux cartes à chaque tableau et autant à lui-même.

Mais, avant de procéder à cette formalité, il emprisonna un instant son visage dans ses mains de squelette et on l'entendit murmurer au milieu du silence solennel :

— Mon Dieu ! daignez me favoriser... non pour moi car je n'ai plus besoin de rien, mais pour ma femme, pour mes enfants... mes pauvres enfants !

Les sceptiques se sentirent remués jusqu'au plus profond de leur âme par cette folle prière.

Il servit les cartes et consulta son jeu.

Il avait neuf, le plus beau point du baccara.

Il découvrit ses deux cartes, ce qui en terme de jeu, signifie : *abattre*.

— Neuf à la banque ! annonça le croupier.

Les tableaux avaient perdu.

Un double coup de râteau amena les vingt mille francs de bénéfice devant le banquier.

Bombyx couvrait des yeux ces jetons de nacre, cet or, ces billets de banque au milieu desquels erraient quelques pièces de cent sous fort regrettées par leurs derniers propriétaires.

Donc, il y avait là dix mille francs qui lui appartenaient et dont il pouvait prendre possession.

Mais il aurait fallu lever la banque.

Bombyx adressa un regard suppliant à son commanditaire.

Ce regard disait : " Restons-en là, contentons-nous de ce magnifique résultat. Que sait ce que nous réserve la suite de la banque !... Et je suis si pauvre, si dénué de tout !... Et là-bas, au pays, ma femme se tue à l'ouvrage pour achever l'éducation des enfants ! "

— Faites vos jeux... Les jeux sont faits !... Rien ne va plus

Cette fois l'enjeu ne se montait pas à moins de trente-cinq mille francs.

Bombyx se tourna de nouveau vers le nabab :

Et celui-ci, impitoyable :

— Allez donc ! c'est gagné sûr !

Quelle prétention !

Qui pourrait jamais lire le dessous des cartes !

Bombyx poussa un énorme soupir.

Ses pauvres mains décharnées avaient peine à faire le service.

Il tremblait de tous ses membres en consultant son point.

Encore neuf ! Triomphe sur toute la ligne !

Il l'annonça d'une voix étranglée et le râteau accomplit son œuvre.

Les conversations particulières s'étaient arrêtées.

Des gars à face rebondie enviaient le sort de ce phthisique à qui la Fortune daignait sourire sur le bord de sa tombe.

Que faisait Jacques Brémont ? de nouvelles folies ! Poussé par une force irrésistible, il avait perdu en deux coups son billet de mille francs.

Furieux contre lui-même et contre son prêteur, il regardait avidement la masse du banquier.

Bombyx, ébloui, en proie à une émotion qu'il s'efforçait vainement de cacher, adressa cette prière au nabab :

— Nous avons cinquante mille francs de bénéfice. Ne trouvez-vous pas que c'est assez ?

Sur l'ordre formel de continuer, il se résigna ; mais un profond désespoir se lisait sur sa physionomie.

La délivrance était devant lui. Il n'avait qu'à étendre la main pour s'emparer de butin, et on l'obligeait à le livrer aux caprices du hasard.

Il pouvait — c'était son droit — lever quand même la banque.

Un scrupule de vieux joueur l'en empêcha.

Il ne se reconnaissait pas le pouvoir d'aller contre la volonté de l'homme généreux qui croyait à sa veine.

Du reste, les pontes, arrêtés dans leur élan par ces deux abattages successifs, se refroidissaient.

L'enjeu du troisième coup atteignit à peine six mille francs par tableau.

Bombyx se rassura.

Il allait, comme on dit, *jouer sur le velours*.

Il souhaitait presque de perdre, dans l'espoir que le nabab, voyant sa veine coupée, donnerait le signal de la retraite.

Le malheureux était à bout de forces. Il se balançait sur sa haute chaise comme un homme ivre.

Pour distribuer les cartes, il dut s'appuyer la tête sur le coude.

Cet effort accompli, il s'affaissa soudain, sans avoir pu vérifier son point.

Il n'était pas évanoui, mais il n'en valait guère mieux.

Ses deux voisins de table le redressèrent et le soutinrent.

C'était l'occasion ou jamais de prendre l'avis du commissaire des jeux. En bonne conscience, on aurait dû annuler le coup ; mais chacun des deux tableaux avait le point de *sept* et tenait à ce que le banquier annonçât le sien.

— Messieurs, dit le haut fonctionnaire du cercle des Amateurs-Réunis, j'estime qu'il faut attendre que le banquier soit remis de sa faiblesse. Lui seul a le droit de regarder son point.

Les deux cartes de Bombyx étaient rangées devant lui ; mais on n'en voyait que le dos, d'une blancheur virginale.

Quel point se cachait là-dessous ?

Le banquier murmura : « A boire ! » On lui fit servir un cordial.

L'incident n'avait pas duré moins dix minutes, qui parurent au siècle aux pontes des deux tableaux.

On s'inquiétait bien de savoir si l'infortuné Bombyx n'allait pas expirer devant sa fortune ! on avait hâte d'être fixé sur le résultat de ce troisième coup, dont toutes les probabilités étaient en faveur de la ponte.

— Excusez-moi, dit enfin Bombyx, je suis à vous.

Il releva ses cartes, vit son point, et s'écria en abattant :

— Encore neuf !

Sa veine persistance le rendait honteux. C'était trop de chance à la fois !

Il allait lever la banque, d'autorité, sans prendre l'avis de son commanditaire, lorsque ce dernier lui jeta ces mots :

— Continuez ! je le veux ! !

Bombyx, dominé par la volonté puissante de cet homme, donna le coup suivant et les autres.

Et sa veine prodigieuse, si prodigieuse que tout autre que lui eût été soupçonné de tricherie, se maintint d'un bout à l'autre de la table.

Les deux financiers y laissèrent chacun leur matelas.

Banque-rasoir ! dans toute l'acception de ce terme si expressif.

Bombyx avait devant lui cent cinquante mille francs de bénéfice.

Et nulle puissance au monde ne pouvait les lui reprendre.

Le hasard avait accompli son œuvre.

Les cartes, épuisées, inertes, inoffensives, gisaient pêle-mêle dans le panier où la palette les rejette brutalement après chaque donne.

Le garçon d'appel apporta au banquier une énorme sibille dans laquelle s'engloutit le monceau d'or, de jetons et de billets bleus.

— La banque est aux enchères, annonça le croupier.

Mais personne ne répondit à cette invite.

Bombyx, soutenu par son commanditaire, se dirigea vers un petit salon réservé aux joueurs de whist.

Il tenait la sibille à deux mains, la serrait contre son cœur.

Il la déposa sur une table et, tombant dans un fauteuil :

— Dieu a eu pitié de moi, murmura-t-il. Chère femme... chers enfants... sauvés !... Je puis mourir maintenant... .

Il ne voyait plus personne autour de lui,

Il suivait sa pensée.

Jacques les avait accompagnés. Un mauvais sourire de jalousie crispait ses lèvres.

Il trouva néanmoins des mots aimables, des inflexions caressantes pour complimenter l'étranger.

Ce fut lui qui se chargea de surveiller le change des jetons.

Le nabab avait repris possession de son portefeuille.

Il exécuta loyalement sa promesse.

Remettant à Bombyx soixante-quinze mille francs :

— Voici votre part, monsieur Kerlonnat. J'espère bien vous retrouver à Nice, la semaine prochaine. Il vous faut le bon soleil de la côte d'azur.

— Nice ! Cet homme si puissamment généreux venait de Nice !

Un soupçon traversa l'esprit de Jacques.

Il revit en imagination le masque grotesque du bouffon de Piédro Ramez ; il entendit ses sinistres menaces : *Ton sang !... J'aurai ton sang !*

Bientôt le petit salon se remplit de joueurs attirés par curiosité.

Des décaqués se souvenaient d'avoir, après un retour de veine, glissé quelque monnaie dans la main du phthisique. A son tour, maintenant ! Il aurait du cœur, il ne refuserait pas de reconnaître, au centuple, le service rendu.

Mais tous reculèrent à la vue de ce spectre, dont le visage s'était couvert d'une pâleur mortelle.

Affaisé sur son fauteuil, les bras inertes, les yeux vitreux, Bombyx ne respirait plus que par saccades.

— Messieurs, dit l'étranger, veuillez vous retirer, l'air manque à ce malheureux. Qu'on aille chercher un médecin !

Des esculapes, il n'en manque pas dans les cercles-tripots, où tant de décaqués luttent désespérément contre l'absence de fonds et de clientèle.

Tout justement, le docteur C... , qui tient l'officine d'un pharmacien de faubourg une clinique innommable, faisait sa correspondance au salon de lecture.

Il s'empressa d'apporter ses lumières de praticien à la côte.

C'était une de ces brutes qui se croient obligées de dire leur fait aux agonisants.

— Rien à faire ! déclara-t-il. Dans une heure, cet homme sera mort.

Et, froidement, le docteur C... retourna à son courrier.

Il ne restait plus dans le salon de whist que le mourant, le nabab, Jacques et le commissaire des jeux.

Toute une bande de soupeurs en état d'ébriété venait d'entrer bruyamment dans la grande salle. Le croupier recommença l'antienne :

— La banque est aux enchères.

Un instant après, la partie reprenait son cours, comme si rien d'anormal ne s'était passé au Cercle des Amateurs-Réunis.

Jacques ouvrit une fenêtre, pour renouveler l'air vicié par la fumée de tabac.

On espérait que Bombyx n'avait pas entendu l'arrêt fatal.

Il n'en était rien.

Le malheureux se redressa en se cramponnant aux bras du fauteuil.

— Fermez la fenêtre, dit-il, je suis glacé.

Tournant vers l'étranger son regard éteint :

— Achevez votre œuvre de bonté, monsieur. Je voudrais faire mon testament, mais la force me manque pour tenir une plume. Envoyez chercher le notaire.

— J'y vais, monsieur Kerlonnat, dit le commissaire des jeux.

A l'étage au-dessus se trouvait fort à propos une étude de notaire.

Minuit sonnait. Selon toute probabilité, le tabellion devait être chez lui.

Le commissaire des jeux courut sonner à la porte de l'étude, qui s'ouvrit de suite.

Dans l'antichambre, éclairée par une haute torchère, un domestique veillait.

— M. Larquoise est-il là ? demanda le visiteur.

— Non, monsieur, il est au bal masqué chez M. le comte de Myrtil, avec sa dame et sa fille.

— Diable ! Où habite le comte de Myrtil ?

— A deux pas, monsieur, au no 8.

Le commissaire sortit précipitamment, dégringola l'escalier et courut à la maison indiquée.

Il accomplissait ce devoir avec d'autant plus de zèle qu'il espérait que l'infortuné Kerlonnat le coucherait pour "quelque chose" sur son testament.

La fête battait son plein chez le comte de Myrtil lorsque le commissaire des jeux du Cercle des Amateurs-Réunis fit demander M^{re} Larquoise.

Le notaire, costumé en magicien, sortait d'un quadrille où il avait fait preuve d'une souplesse inconnue à ses confrères du commencement du siècle.

Il se rendit à l'antichambre en s'épongeant le front.

Le commissaire expliqua l'affaire en deux mots.

Rendons cette justice à M^{re} Larquoise qu'il ne se fit pas trop tirer l'oreille.

Il enfila son pardessus doublé de fourrure, se coiffa d'un claqué et suivit le messager de Kerlonnat.

— Avez-vous un second notaire ? demanda-t-il en chemin.

— Non monsieur.

— En ce cas, il faudra quatre témoins au lieu de deux.

—Dix si vous voulez.

—Quatre, pas un de plus ni de moins. Ainsi l'exige l'article 971. Alors, c'est dans un tripot ?...

—Un Cercle, monsieur....

—Oui, un tripot !

—Le Cercle des Amateurs-Réunis

—Un tripot ! Bref, êtes-vous sûr d'avoir sous la main quatre témoins suffisamment honorables pour que leurs signatures soient légales ?

—Oh ! monsieur....

—Je parle dans l'intérêt des héritiers du testateur. Or, l'article 980 dispose que les témoins appelés pour être présents aux testaments faits par acte public doivent jouir de leurs droits civils, ce qui exclut ceux qui ont encouru la dégradation civique, comme peine accessoire ou principale, et ceux qui ont subi certaines condamnations correctionnelles.

—Compris, monsieur : je trierai sur le volet de ma clientèle les quatre témoins.

Ils étaient arrivés devant la porte du cercle.

—Je vais me mettre en tenue, dit M^{re} Larmoiseau, et je redescends à l'instant.

Mais Jacques apparut soudain sur le seuil

Apercevant le commissaire :

—Bombyx se meurt, dit-il. Avez-vous le notaire ?

—C'est moi, monsieur, dit M^{re} Larmoiseau. Au fait, il n'y a pas à hésiter. Allons-y !

On le conduisit auprès de l'agonisant.

Et, comme il étouffait dans sa fourrure, il retira son pardessus et se montra en costume de magicien.

—Excusez-moi, messieurs, dit-il ; je sors d'un bal masqué et, pour être plus tôt à mon devoir, je n'ai pas pris le temps de changer de vêtements. Je n'en suis pas moins notaire.

Le commissaire prit cinq grandes minutes pour trier sur le volet du cercle quatre témoins qui, n'étant ni sourds, ni aveugles, ni idiots, ni privés de leurs droits civils, se trouvaient dans les conditions exigées par la loi. Jacques, à qui on avait demandé sa signature, dut avouer qu'il n'était pas majeur.

—Ces quatre messieurs sont tous Français ? dit le notaire.

L'un d'eux déclara qu'il était Valaque ; un autre Portugais.

Il fallut les remplacer, ce qui prit encore cinq minutes.

M^{re} Larmoiseau s'était fait apporter du papier timbré.

Il s'installa à la table voisine du fauteuil où gisait le mourant et, trempant sa plume dans l'encre :

—Je vous écoute, monsieur Kerlonnat, et j'écris sous votre dictée ; car la loi m'interdit de poser aucune question.

Kerlonnat rassembla ses forces et, les yeux à demi-fermés :

—“ Je lègue à M^{lle} Victorine Ripert, mère de mes deux enfants, soixante-dix mille francs que j'ai sur moi et que mon notaire voudra bien conserver pour être remis à qui de droit ;

“ Je lègue en outre cinq mille francs à Charles, le garçon de vestiaire du cercle des Amateurs-Réunis, à la charge par lui de payer mes petites dettes dont le montant s'élève à cinq cent vingt-cinq francs, vingt-cinq centimes, ainsi que l'établit une note détaillée qu'on trouvera dans mon carnet.

“ Je désire être enterré à Rennes, dans le caveau de ma famille.”

Il avait, par un suprême effort, débité son testament d'une seule traite.

Il parvint encore à retirer de sa poche la liasse des soixante-quinze billets de mille que la Fortune lui avait apportés *in extremis*.

—Prenez, monsieur le notaire. C'est pour ma femme et mes enfants !

Le magicien accepta le dépôt dont il fit un reçu en règle. Puis, conformément à la loi, il lut à Kerlonnat son testament.

—Maintenant, lui dit-il, il faut que vous signiez. D'après la loi, votre testament ne serait parfait qu'à cette condition.

Les yeux du mourant se dilatèrent. Les ténèbres s'épaississaient devant lui.

Un râle s'échappa de sa gorge desséchée.

Il voulait et ne pouvait.

On lui mit la plume en main et on lui approcha le papier timbré. Jacques le soutenait sous les bras.

Enfin, dans une dernière lueur, il parvint à tracer son nom au bas de la page.

Puis il retomba lourdement en arrière.

Kerlonnat, dit Bombyx, avait cessé de vivre.

M^{re} Larmoiseau fit signer les quatre témoins.

Cette dernière formalité accomplie, il remonta chez lui, serra dans son coffre-fort le testament et les soixante-quinze mille francs, et retourna au bal, où aussitôt entrée, il se fit inscrire pour la première valse sur le carnet de la baronne de Mésange.

Au cercle des Amateurs-Réunis, le décès de Kerlonnat n'arrêta pas la partie en cours ; mais à l'expiration de la taille, le gérant confisqua les cartes, malgré les réclamations unanimes de l'honorable société, et congédia tout le monde.

Le mystérieux étranger était resté au salon de whist avec Jacques et le commissaire des jeux.

Après une courte délibération, on décida que le mieux à faire était de transporter le cadavre à son domicile et d'envoyer une dépêche à la légataire.

L'étranger remit deux billets de mille francs au commissaire des jeux, pour les frais du dernier voyage de Kerlonnat dit Bombyx.

—Sur cette somme, dit-il, vous expédiez à la veuve un mandat de cinq cents francs. Faites largement les choses. Vous me rendez vos comptes après-demain et je vous indemniserai.

Charles, le garçon du vestiaire, s'offrit pour aider à l'accomplissement de ces devoirs suprêmes.

—Bien sûr, disait-il avec bonhomie, j'ai obligé souvent le pauvre cher homme, suivant mes petits moyens. Le matin, quand par tous les temps, il sortait du cercle sans un sou, je lui glissais quelque monnaie dans la main pour qu'il pût prendre son chocolat à la crèmerie du coin. Je lui payais son omnibus ; sans quoi, comment aurait-il pu revenir jusqu'ici à l'heure du dîner ? D'abord, il m'a toujours bien remboursé quand il était en fonds ; à preuve qu'il me redevait, en tout et pour tout, douze francs cinquante ; y a-t-il des braves gens, tout de même !

Jacques sortit du cercle en même temps que l'étranger, qu'un coupé de luxe attendait à la porte.

—Avec tout ça, lui dit-il, je vous dois mille francs. Viendrez-vous ce soir au cercle ?

—Certainement, et nous taillerons de moitié ; mais c'est vous qui tiendrez les cartes.

—De moitié ! répliqua Jacques ; je ne suis pas assez riche pour mener ce train d'enfer !

—Bah ! je vous porterai bonheur comme à... comment l'appellez-vous déjà ? à Bombyx.

Poussant un éclat de rire très déplacé en pareille circonstance :

—Ma soirée, conclut-il, me rapporte soixante-treize mille francs ; je ne l'aurais pas donnée pour cent mille. Très amusant, le cercle... Comment l'appellez-vous déjà ?... le cercle des Amateurs-Réunis !

Il donna au jeune homme une solide poignée de main à l'anglaise et monta dans son coupé.

La voiture s'éloigna à toute vitesse.

Jacques, qui sentait le besoin de prendre l'air, rentra à pied rue de Chevreuse.

Des pensées confuses l'agitaient.

—Je saurai bien quel est cet homme, se dit-il ; s'il connaît Piéto Ramez et le bouffon Antonio !

Antonio ! Pensant à cet avorton, Jacques entendit de nouveau l'atroce menace : *Ton sang !... j'aurais ton sang !...*

Arrivé en face de chez lui, il aperçut de la lumière à la fenêtre de Marcel.

—Parbleu ! se dit-il, je vais conter cette histoire à mon poète. Ça lui fera un chapitre pour son prochain roman.

Il éprouvait le besoin de s'épancher dans le sein de ce bon camarade d'enfance, dont il jalousait, sans l'envier, la saine tranquillité d'esprit et les ambitions de simple gloire littéraire.

Il trouva Marcel en train de lire un drame de Calderon.

—Tu viens encore de jouer ! lui dit le poète.

—Même que j'ai perdu cinq cents francs que j'avais et mille francs que je n'avais pas et qu'il me faudra rendre ce soir.

—Et ça t'amuse ?...

—Pas du tout ! J'aime les émotions du gain, mais je hais celles de la perte.

—Tu ruineras ta santé à veiller toutes les nuits comme tu fais, et à piocher tout le jour.

—Je me reposerai quand j'aurai mon diplôme. A quoi sert un diplôme, sinon à s'en faire un lit de lauriers ?

Puis, changeant brusquement de conversation, il raconta son histoire de Nice, ses amours de rencontre, sa dispute avec le nain et, enfin, ses aventures de la nuit.

La mort de Kerlonnat dit Bombyx intéressa vivement Marcel, qui se promit d'en prendre note pour sa collection de documents humains.

—Que penses-tu de cet étranger à l'accent espagnol ? lui demanda Jacques.

—Qu'il est un singulier bienfaiteur et qu'il aurait beaucoup mieux agi en donnant à Bombyx le moyen de retourner auprès des siens, plutôt que d'avancer sa mort par des émotions semblables.

—Toujours sensiblard ! répliqua Jacques. Bombyx était condamné ; il a eu la chance inouïe de se remplumer avant de claquer ; sa veuve sera un bon parti pour celui qui la consolera.

Un tel cynisme révoltait Marcel ; mais il le cachait, pour mieux observer ce phénomène d'inconscience.

—Bref, s'écria Jacques, j'en suis à me demander si le nabab n'est pas venu de Nice à Paris pour me jouer quelque tour atroce !

Marcel estima que la supposition ne reposait sur aucune base sérieuse.

—Est-ce que tu aurais peur ? demanda-t-il.

—Peur ? moi ! J'étranglerais ce type aussi facilement que j'ai allongé dans le ruisseau le secrétaire de Piétro Ramez, si jamais... Mais je t'embête avec mes histoires. Bonsoir, je vais me coucher.

—Pas avant d'avoir répondu à ma question. Je suis curieux de savoir si tu as aimé ta Savinia seulement cinq minutes.

—Je l'adore ! Surtout quand j'y pense !

—Toi ! Tu serais capable d'être amoureux ?...

—J'en suis fou !

—Ce qui ne t'a pas empêché de t'en éloigner.

—Parfaitement ! s'écria Jacques, et c'est ce qui prouve ma force. Sur ce dernier mot, Jacques prit congé du poète.

Le lendemain, il prétextait une indisposition pour ne pas aller l'après-midi à l'Institut agronomique.

Il courut au cercle avant l'heure ou commença la grosse partie.

Son premier soin fut d'interroger l'employé préposé au registre d'inscription dans l'antichambre.

—Comment se nomme l'étranger qui a fait tailler Bombyx hier soir ?

—Je ne sais pas, répondit l'employé.

—Qui l'a présenté ici ?

—Je ne sais pas.

—Comment ! Vous ne savez pas ? Montez-moi le registre.

—Cet étranger a été amené par le gérant. Il ne c'est pas fait inscrire.

—Ah !

Jacques alla relancer le gérant qui terminait une partie de dominos avec un capitaine retraité.

Il le questionna carrément.

—Jeune homme, répondit le gérant, permettez-moi de vous faire remarquer que vous êtes indiscret.

—Cependant, répliqua Jacques, cet étranger n'a pas été inscrit et...

—Et c'est au contraire aux règlements qui nous sont imposés par le préfet de police ; voilà ce que vous voulez me dire. Et bien, monsieur Brémont, ne l'invoquez jamais, le règlement, sinon je serai obligé de vous l'appliquer dans toute sa rigueur.

—A moi ! A quel titre ?...

Jacques s'était redressé, furieux.

Le gérant répondit avec fermeté :

—Vous n'êtes pas majeur, monsieur Brémont. Vous l'avez avoué cette nuit quand on vous a demandé de témoigner pour Bombyx. Je veux bien fermer les yeux sur cette irrégularité ; mais, à l'avenir, mêlez-vous de ce qui vous regarde.

Le capitaine retraité approuvait par des mouvements saccadés de sa vieille tête grisonnante.

Jacques rongea son frein.

Sa physionomie avait prise une expression si méchante, que le capitaine, à qui il avait lancé un mauvais regard, lui en fit l'observation en ces termes :

—Roulez donc pas des yeux comme ça, jeune homme !... Des Kabyles, j'en ai vu de près, mon garçon !... Feriez bien mieux d'payer l'apéritif !...

Jacques leur tourna le dos et alla feuilleter les gazettes au salon de lecture, mais rien ne l'intéressait.

De sa place, il guettait la porte par où devant entrer le personnage sur lequel toutes ses pensées se concentraient.

L'étranger n'arriva qu'à six heures.

—Je vous attendais, lui dit Jacques.

—Bah ! Et pour moi ?...

—Pour vous rendre, avant de tenter la fortune, les mille francs que vous avez eu la gracieuseté...

—Rien ne pressait, interrompit l'étranger, et je regrette de vous avoir privé du plaisir de faire votre partie.

Il glissa dans son "matelas" le billet de banque que lui tendait Jacques et lui dit, avec un accent de conviction irrésistible :

—Nous gagnerons ce soir, je vous en réponds. Prenez la banque, je me mettrai de moitié avec vous. L'argent de... comment l'appellez-vous ? de Bombyx, vous portera bonheur.

Et le saisissant sous le bras, il l'entraîna au salon de jeu.

Jacques, qui se croyait si fort, si au-dessus de toutes les suggestions, devenait un jouet dans la main de cet homme.

Il prit la banque de moitié avec lui.

Mais, contrairement à leur à leur prévision, l'argent de Bombyx ne leur porta pas bonheur.

Quant, à sept heures, le maître d'hôtel annonça que le dîner était servi, Jacques avait perdu pour sa part la somme ronde de vingt mille francs, dont il devait quinze mille à son associé.

Pendant le repas, il dut supporter stoïquement les sourires satisfaits de l'énigmatique étranger.

—Ne vous faites pas de bile, mon jeune ami, lui dit ce dernier ; nous nous rattrapperons tout à l'heure.

—Monsieur affirma Jacques en appuyant sur chaque mot, tout à l'heure j'irai chercher les quinze mille francs que je vous dois, je vous les apporterai inamoviblement et je m'en retournerai chez moi... et on ne me reverra pas ici avant longtemps.

—Serment de joueur !

—Non, monsieur : serment d'homme qui a besoin de se recueillir. Vous êtes fort obligeant ; mais je n'ai pas envie de me mettre sur la paille pour vous être agréable.

Ce disant, il dardait sur son homme des regards chargés de rage contenue.

L'étranger souriait toujours.

—Je vous assure, répéta-t-il, que nous prendrons tout à l'heure une revanche éclatante.

Mais, cette fois il eut le dessous.

Jacques, redevenu maître de lui, fit comme il l'avait dit.

Il alla puiser dans sa réserve les quinze mille francs dus, les apporta fidèlement à son créancier, lui souhaita le bon soir et regagna son domicile.

—A Nice, se disait-il, on en voulait à ma vie ; à Paris, c'est à ma bourse qu'on s'attaque. Et par quels moyens !... Oh ! il y a du Piétro Ramez dans tout cela.

Il se jura cent fois de ne plus jouer ; ses trente mille francs en réserve le mettaient à l'abri du besoin ; qu'avait-il à faire de mieux que de préparer tranquillement son examen d'ingénieur agronome, d'obtenir le brevet et de chercher ensuite une bonne direction de culture, non en France, pays de gagne-petit, mais aux colonies ou dans quelque contrée encore vierge.

Les fortes résolutions consolent, même d'une perte sérieuse d'argent.

Jacques chassa de son esprit ce mauvais souvenir et se remit avec ardeur au travail.

Le soir, après avoir dîné au restaurant, il rentrait directement chez lui et se plongeait dans l'étude de ses manuels.

Il comptait sur sa merveilleuse mémoire pour passer l'examen avec le maximum des points.

L'histoire naturelle et particulièrement la botanique n'avaient plus de secrets pour lui ; de même la chimie agricole.

Ses maîtres lui prédisaient un bel avenir.

Ils le croyaient destiné à figurer un jour sur le Livre d'or des savants qui honorent la patrie française.

Jacques Brémont souriait à ces éloges, d'un sourire d'homme fort.

La science n'était pour lui qu'un moyen.

Il n'ambitionnait pas la direction honorifique du professeur. La vie, sans la fortune, lui semblait odieuse.

A la pensée que la force des choses l'obligerait peut-être à végéter, il se révoltait d'avance.

Mais, confiant en lui-même et décidé à tourner tous les obstacles, à les briser au besoin, il passait vite du découragement à l'espoir.

Pour l'instant, ce qui l'humiliait, c'était de ne pouvoir effacer de son esprit l'image de la jolie caissière de la villa des Orangers.

Il la revoyait à tout moment.

Il ne s'endormait jamais sans l'avoir contemplée.

Il en rêvait tout éveillé et, la nuit, ses songes le ramenaient à Nice, auprès d'elle.

—Est-ce donc cela, l'amour ? se disait ; comment me délivrer de cette obsession !...

Il déplorait la mort subite du comte Dourakine, qui, selon lui, avait manqué à tous ses devoirs en n'assurant pas une dot sérieuse à Savinia.

Songeant à la combinaison avortée du rastaquouère Pelligrani, il se prenait à soupirer :

—Nous aurions été si heureux !

Un beau matin, comme il descendait de chez lui pour se rendre à l'Institut agronomique, ce concierge lui remit une lettre que le facteur venait d'apporter.

Il tressaillit à la vue de l'enveloppe.

Une lettre de femme !

L'écriture s'allongeait avec décision en fine anglaise à boucles déliées.

Et le timbre était daté de Nice !

Jacques remonta chez lui.

Le cœur lui battait avec violence.

Ses mains tremblaient en déchirant l'enveloppe.

De suite il courut à la signature : Savinia !...

Il lut d'un seul trait l'appel désolé de la prisonnière.

Et, oubliant soudain ses calculs d'égoïste qui se croit au-dessus de toutes les faiblesses, il porta le billet à ses lèvres.

Tel fut son premier mouvement.

Il n'en eut jamais de meilleur.

Le souvenir en devait rester gravé dans son esprit et lui revenir au grand jour de l'irréparable !

Sur le livre trop tôt fermé
Où nous écrivons notre histoire,
Les jours où nous aurons aimé
Laisserons seuls une mémoire.

Jacques allait-il courir de suite au secours de la victime de Piétro Ramez ?

Il l'aurait fait, sans le second mouvement, celui qu'on regrette toujours.

Et sans une hésitation, il se rendit à l'Institut agronomique.

Affirmer qu'il fut plus attentif que jamais à la leçon du maître serait une téméraire exagération. De cette journée d'étude, il ne lui resta pas grand chose dans la cervelle.

Amour et science sont objets contradictoires : l'un n'a pas besoin de l'autre : point nécessaire d'être bachelier pour savoir aimer.

Persuadé qu'il ne trouverait rien d'intéressant, ce soir-là, dans ses manuels, Jacques fut repris d'une folle envie de tuer le temps au baccara.

Il s'en fut dîner au cercle et y passa la soirée ; coût : cinq cents francs !

Il rentra navré et furieux

— Décidément, se dit-il, cette fille me porte la guigae, elle a le mauvais œil !

Au cercle, il avait appris que le mystérieux étranger y était revenus trois soirs de suite sans toucher une carte ni s'associer avec personne.

Jacques Brémont n'était pas au bout de ses surprises.

Le lendemain matin, sa concierge, qui le guettait au passage, le pria, avec un grand air mystérieux, d'entrer dans la loge.

— Monsieur Brémont, lui dit-elle, j'ai une confiance à vous faire. Hier, pendant que vous étiez au cours, un individu est venu me demander si vous étiez toujours à Paris. — "Mais oui," lui ai-je répondu. Il m'a glissé cent sous dans la main en me disant : "N'a-t-il pas fait un voyage cette semaine ?" J'ai voulu savoir pourquoi il me posait cette question ; il m'a redonné cent sous ; je ne crois pas avoir été indiscret en lui affirmant que vous n'aviez pas quitté Paris depuis votre retour. Il s'est contenté de la réponse et s'est retiré en me recommandant le secret. Mais des secrets, je n'en ai pas pour mes locataires !

— Comment est-il, cet individu ?

— Très brun, âgé de trente-cinq ans environ, les traits tirés. Il est assez bien mis ; mais il marque mal. Il a un accent étranger. Ah ! il porte la moustache en pointes très longues.

A ce signalement, Jacques reconnut Pelligrani.

Il remercia la concierge et, lui remettant à son tour une pièce de cinq francs.

— Si cet homme revenait pendant que je suis là, arrangez-vous pour m'avertir.

— C'est ça, je vous enverrai mon petit garçon.

Il n'y avait plus à en douter : la bande Piédro Ramez se préoccupait des agissements de l'amoureux de Savinia, prévoyait son intervention pour le sauvetage de la belle.

Jacques en conclut à tort que ces gens le savaient averti.

L'affaire se compliquait à ses yeux.

Le fils de Rassaïou était un audacieux sans bravoure.

L'idée d'exposer sa vie pour sauver une jeune fille qui lui portait la déveine le laissait froid.

Avertir la justice eût été le plus simple. Il se garda de le faire, par crainte d'être mêlé, comme témoin, à un procès scandaleux.

Il avait sa réputation, son avenir à ménager.

Douze jours se passèrent sans qu'il changeât rien à ses habitudes. Chaque soir, il se rendait au cercle des Amateurs-Réunis et y perdait régulièrement cinq cents francs.

Cette nouvelle brèche faite à sa réserve l'exaspéra.

Il prit le cercle en dégoût et résolut de retourner à Monte-Carlo, pour tenter la veine au trente-et-quarante.

Il ne demandait à la Fortune que le quart des faveurs qu'elle avait accordées à Pelligrani et dont cet insatiable s'était montré indigne.

— Si je rattrape vingt-cinq mille francs, se promettait-il, je m'en tiendrai là et je ne jouerai plus jamais.

Toujours les mêmes serments !

Il se mit en route avec l'espoir que sa malchance persistante devait toucher à sa fin.

Durant le long trajet, il eut tout le temps de réfléchir.

Force lui fut de reconnaître que la passion du jeu lui faisait commettre de grosses imprudences : en abandonnant ses études, il compromettrait le succès de son examen ; en risquant un argent qui lui était si précieux, à lui, l'abandonné, le sans-famille, il pouvait s'attirer les pires misères.

Comment lutter dans la vie sans le nerf de la guerre !

A mesure qu'il s'approchait de Nice, l'image de Savinia lui apparaissait plus précise que jamais.

Il avait emporté sa lettre, qu'il ne se lassait pas de relire.

Son cœur, qu'il endurcissait à froid, par conviction d'ambitieux, s'amolissait malgré lui.

Il ne se reconnaissait plus.

— C'est donc cela, l'amour ? se répétait-il ; qui me délivrera de cette obsession ?...

Il n'était plus qu'à deux stations de Nice lorsqu'il se fit ce raisonnement.

— Ceci tuera cela : l'amour, seul, est capable de tuer l'amour. J'aimerais cette fille... je l'épouserai. Cela vaudra mieux que d'aller perdre encore dix mille francs à Monte-Carlo.

Arrivé à Nice son premier soin fut de se renseigner sur la situation de la villa que possédait Piédro Ramez aux environs.

Pour ne donner l'éveil à personne, il s'adressa, au sortir de la gare, à un de ces cochers de remise qui connaissent depuis A jusqu'à Z le personnel des riches dans les villes d'eau.

— La villa du Brésilien ? fit cet homme : mais, mon bourgeois, il en a cinq.

Sur la description que lui fit Jacques, d'après la lettre de Savinia, le cocher s'écria :

— Connu ! c'est à trois heures d'ici. Je puis vous y conduire ; quant à vous ramener, c'est une autre affaire.

— Y a-t-il un bourg aux environs ?

— Parfaitement : à une demi-lieue.

— J'y trouverai un hôtel convenable ?

— Des hôtels ? c'est jamais ce qui manque par ici !

Jacques sauta dans le fiacre.

— Allez ! commanda-t-il, Vous m'arrêterez à deux minutes de la villa.

— Compris, mon bourgeois.

— Vous aurez un bon pourboire.

— J'y comptais, mon bourgeois !

Jacques était parti sans projet bien arrêté.

Il profiterait de la nuit pour faire une première reconnaissance autour de la villa ; il n'agirait qu'au matin après s'être assuré le concours des autorités locales.

Avant tout, il importait de devancer l'ennemi, de ne pas lui laisser le temps de se mettre en garde.

Mais, soudain, Jacques se prit à rire de lui-même et de sa naïveté.

— J'ai trop tardé, pensait-il ; la belle aura trouvé son maître. Elle me fera mettre à la porte par ses laquais.

Telle était la confiance qu'il avait dans la vertu de Savinia Chartier !

XXIII

SAUVÉE ET PERDUE

Savinia n'avait plus que quelques heures à elle pour prendre une décision.

Elle passa l'après-midi au salon, en proie à de tumultueuses pensées.

Prenait-elle conseil de son cœur, il lui répondait :

"Garde ta liberté, ton indépendance ; ne l'aliène au profit de personne, à n'importe quel prix.

"Va-t'en d'ici ! Suis tout droit la bonne route.

"Tu y rencontreras un jour quelque jeune homme pauvre mais vaillant qui t'estimera à ta valeur ; vous vous aimerez ; unis dans la vie, vous vous soutiendrez jusqu'au terme du voyage sans traîner un cortège de regrets."

Savinia restait les yeux fixés sur l'enveloppe qu'Antonio avait mise à sa disposition.

Envoyer en talisman à son adresse, c'était appeler le seigneur et lui reconnaître tous les droits sur son avenir.

Mais il n'avait aucune apparence de tyran, ce seigneur. Il rendait tout le monde heureux autour de lui.

On le disait bon et charitable ; il n'était bruit à Nice que de ses libéralités.

Vers sept heures du soir, au sommet de passer à la salle, à manger, Savinia sonna sa femme de chambre.

Lui montrant d'un geste fébrile, l'enveloppe sur laquelle était écrit : *M. Piédro Ramez poste restante, bureau central, Nice* :

— Prenez ça, lui dit-elle, et faites-le porter à la poste.

— A l'instant même, mademoiselle.

En s'emparant du talisman, la soubrette alla le porter au valet de chambre.

Comme il montait en selle, une voix noire lui jeta ces mots :

— Donnez moi la lettre et retournez à votre travail.

C'était le secrétaire du patron, Antonio Armensor, devant qui toute cette valetaille se courbait sans jamais répliquer.

Le valet de chambre remit l'enveloppe au nain et retourna la tête basse à son service.

Antonio tourna et retourna la précieuse enveloppe, comme s'il ne la connaissait pas.

Il réfléchissait dans l'ombre, de ces paroles amères s'échappèrent de ses lèvres :

« Le soit n'est pas juste.

« Il donne tout à l'un, rien à l'autre.

« Il fuit des heureux qui ne savent même pas apprécier ses bienfaits, il cré des désespérés, dont les justes plaintes lui sont indifférentes.

« Piéto Ramez est beau, plein de santé, de caractère heureux à force d'égoïsme, et il possède cent millions qu'il a trouvés en naissant dans son berceau !

« Antonio Armentzor est laid, plus que laid, monstrueux, souffreteux et pauvre. Sa mère est morte en le mettant au monde et il n'a jamais connu d'amis. . . .

« Antonio Armentzor a pris, comme Figaro, le parti de ricaner de tout ; mais cela ne l'empêche pas de pleurer quand il est sûr de n'être vu de personne ! . . .

Et le bouffon de Piéto Ramez poussa un sanglot, suivi d'un cri de révolte.

— Pourquoi, se disait-il encore, Dieu m'a-t-il fait ce misérable que jamais une belle fille, comme cette Savinia, ne daignera m'honorer d'un sourire ? . . .

Il n'aimait pas Savinia. Il la haïssait, au contraire comme tous les autres.

Quant à se maître, ah ! celui-là, il passait ses jours et ses nuits à l'exécuter. Et pourtant, il lui montrait visage souriant.

Pour le récréer, les jours de pluie, il trouvait toujours des singeries, des plaisanteries nouvelles.

Lui seul capable de le dérider par un bon mot, par une contorsion.

Il s'était fait l'esclave de son rire, de son besoin de fantaisie à outrance.

Une merveille ! avait-il dit en parlant de Savinia, et le maître lui donnait pleine raison.

Jamais aussi le maître ne s'était montré aussi enthousiaste, aussi sérieusement épris, pensant déjà à épouser et à enrichir l'orpheline.

Dans sa reconnaissance pour ce qu'il appelait le *flair* de son bouffon, il le comblait de petits mots affectueux assaisonnés de cadeaux princiers.

Mais plus il se montrait heureux d'aimer, plus il s'abandonnait à l'espoir de plaire, plus Antonio le jalousait.

Et voyant que les jours s'écoulaient sans entamer la volonté de Savinia, le nain se réjouissait en son for intérieur.

— Enfin, se disait-il, cet homme connaîtrait donc comme moi la souffrance, le dépit, l'angoisse !

Le nain sentait qu'il aurait en elle une ennemie implacable et il enrageait d'être son messager.

Il était neuf heures du soir, quand il se décida à faire atteler le coupé.

Il se mit en route par une nuit profonde.

Hisé sur le siège, tout seul, le nain se faisait un plaisir de conduire à sa guise le superbe attelage de Piéto Ramez.

— Rien ne nous presse, disait-il à ses chevaux. Les bonnes nouvelles arrivent toujours trop tôt pour celui qui les porte.

Mais Antonio pensa que le maître lui demanderait compte de son retard et le lui ferait payer de quelques coups de pieds supplémentaires.

Il levait son fouet lorsqu'une main de fer le lui arracha des mains et s'empara des guides.

Un homme, surgissant de l'ombre, venait, d'un bond, de sauter sur le siège.

Les chevaux, effrayés, se dressèrent. L'homme les maîtrisa.

— Halte ! cria-t-il.

Un rayon de lune glissant furtivement entre les nuages permit au nain de distinguer son agresseur.

— Lui ! grogna-t-il entre ses dents.

Il avait reconnu Jacques Brémont.

Il essaya de sauter à terre ; mais il ne put se dégager de l'étreinte du jeune homme.

— Si tu tiens à ta peau, lui dit le fils de Rassajou, écoute et obéis. Sinon, je t'étrangle. Tu m'as compris ? . . .

— Il faudrait être bien obtus pour ne pas saisir la logique de cette proposition.

— Trêve de bouffonnerie !

— A vos ordres, Excellence !

— Tu vas rentrer avec moi à ton repaire et tu me conduiras à la chambre de ta victime. Je te suivrai pas à pas. Garde-toi d'avertir tes complices.

Tirant de sa poche un revolver et le lui mettant sous le nez :

— Naturellement, ajouta-t-il, la première serait pour toi.

Il ne restait plus à Antonio qu'à payer d'audace.

— Jo ne sais seulement pas de quoi vous voulez parler, dit-il en jouant l'étonnement.

Mais Jacques précisa :

— Je tiens par Savinia elle-même que ton maître la retient prisonnière dans sa villa. Elle m'a écrit ; elle m'appelle à son secours

Donc, si tu ne t'exécutes pas sur le champ, je formulerai une plainte au procureur de la République, avec pièces à l'appui ; la justice vous demandera un compte sévère de cette séquestration. C'est le bain qui vous attend,

Antonio avait étudié la loi française à ce point de vue.

Il n'était déjà pas sans inquiétude ; la menace de Jacques le frappa de terreur.

Il fit tourner bride aux chevaux et les ramena devant la villa.

Jacques saisit Antonio sous les bras et sauta à terre.

— C'est à elle seule, dit-il, que j'entends avoir affaire. Marche devant, je te suis.

Antonio sonna trois fois ; c'était le signal convenu avec le gardien de nuit.

Ce dernier vint ouvrir.

Habitué à obéir au secrétaire comme au maître, il ne manifesta aucune surprise.

Jacques gardait son revolver en main, mais il le tenait caché sous son manteau.

Au fond, il n'était rien moins que rassuré. Il redoutait de tomber dans quelque guet-apens habilement tendu par le Brésilien, de complicité avec son âme damnée.

A leur entrée, tout s'était éclairé magiquement.

Le silence qui régnait dans cette somptueuse habitation avait quelque chose de tragique en la circonstance.

Antonio monta au premier étage.

Jacques le suivait de près.

Le nain s'arrêta devant la porte de Savinia. De sa main longue et sèche, il cogna doucement.

Personne ne répondit.

— Elle est là ? demanda Jacques à voix basse.

— Oui, Excellence.

— Seule ?

— Oui, Excellence.

Jacques cogna à son tour.

— Ouvrez, Savinia, dit-il ; c'est moi. . . Jacques Brémont.

La porte souvrit et Savinia apparut, pâle, défaillante.

— Savinia, s'écria Jacques, vous m'avez appelé à votre secours. Je n'ai pas hésité à venir de Paris jusqu'ici.

— Sauvez-moi ! supplia-t-elle.

— Partons, Savinia, dit Jacques.

Elle s'accrocha à son bras, se serra contre lui.

Comme ils allaient franchir la porte, le nain rappela à la prisonnière qu'elle oubliait son portefeuille.

Jacques s'arrêta.

— Ne l'écoutez pas ! lui dit-elle.

Mais Antonio présentait déjà à Savinia l'objet précieux.

— Ces vingt mille francs vous appartiennent, lui dit-il. Mon maître serait désolé que vous sortiez d'ici les mains vides.

Vingt mille francs ! . . . Que signifiait ce don ? . . .

Jacques, étonné, la regarda.

— C'est, dit-elle, le prix qu'on a fixé, sans mon consentement, à mes quinze jours d'esclavage ! je n'en veux pas.

Jacques, attendri, reconnaissant, lui saisit les mains et les porta à ses lèvres.

Le nain se tenait prudemment à l'écart.

Il ouvrit le portefeuille, laissant voir la pointe du papier bleu.

Jacques estima que, si Savinia était héroïque de les mépriser, elle aurait grand tort de ne pas les toucher à titre de dommages-intérêts.

Il s'emparra du portefeuille et, le fourrant dans sa poche :

— Cet argent, dit-il, vous mettra à l'abri du besoin.

Il ne lui laissa pas le temps de protester et, poussant le nain devant lui, il fit prendre à sa compagne le chemin de la liberté.

Antonio leur ouvrit la porte de sortie.

— Son Excellence n'a plus besoin de mes services ? demanda-t-il.

— Son Excellence, répondit Jacques, t'envoie, ainsi que ton maître, te faire pendre ailleurs,

La porte se referma bruyamment derrière eux.

Les deux jeunes gens n'avaient pas fait trois pas qu'un éclat de rire strident retentissait dans la nuit.

Et la voix du gnome cria, glapissante :

— Ton sang ! . . . J'aurai ton sang ! . . .

Jacques frissonna sous la menace.

Il avait mis revolver au poing et scrutait l'ombre tout autour de lui.

Ils arrivèrent sans prononcer une parole au bout du long chemin qui aboutit à la grande route.

Jacques y retrouva sa voiture, y fit monter Savinia et donna l'ordre au cocher de les conduire à Nice.

XXIII

LUNE DE MIEL

Et de Nice, nos amoureux partirent pour Paris, par le premier train.

Installée dans un logement de la rue d'Assas, Savinia mena, pour commencer, la vie de l'étudiante sérieuse qui suit des cours à la Sorbonne.

Elle préparait l'examen du brevet supérieur. Elle ambitionnait de devenir institutrice, de se vouer tout entière à l'enseignement.

Jacques, de son côté, s'était rangé.

Stimulé par l'ambition, soutenu par l'amour, il consacrait sa journée à l'étude.

Le soir, au lieu d'aller, comme en ces derniers temps, perdre de l'argent aux Amateurs-Réunis, il allait rejoindre Savinia dans un petit restaurant du quartier, puis il l'emmenait faire un tour jusque sur les grands boulevards et la ramenait à sa porte.

Là, ils se quittaient après avoir échangé une bonne poignée de main.

Lui parlait-il de son amour, elle lui répondait :

—Plus tard... Vous êtes trop jeune pour vous marier. Nous aurons ainsi le temps de nous connaître, de savoir vraiment si nos goûts, nos caractères concordent. Pour l'instant, faisons-nous une position honorable. C'est le principal.

Au fond, malgré les assiduités du jeune homme et ses protestations enflammées, elle n'était pas sûre de lui.

Dans la douceur étudiée de son regard, elle découvrait parfois des flammes inquiétantes. Mais quand elle le crut assez éprouvé, elle consentit à l'épouser, renonça à toute autre ambition que celle de le rendre heureux et prit en main la direction de son intérieur.

Jamais femme ne se montra plus dévouée, plus attachée, plus soumise !

Jacques ne se connaissait plus.

Il vivait en homme content de son sort.

Il cessait de faire de grands projets. Les théories de "La lutte pour la vie" sortaient encore de sa bouche, mais par simple habitude et sans grande conviction.

—Ne sommes nous pas heureux comme ça ? lui disait-elle ; ne le serons-nous pas toujours ?

Il s'étonnait de trouver le bonheur dans cette médiocrité et de ne porter envie à personne.

Auparavant, la vue d'un équipage luxueux, d'une demeure seigneuriale suffisait pour éveiller en lui ces appétits furieux de jouissances matérielles, de domination.

Maintenant, il savait se contenter et pour le présent et pour l'avenir.

Il limitait ses espérances à un bon petit emploi, soit dans la culture, soit dans le professorat.

Il ne comptait plus, pour réussir, que sur ces succès universitaires. Aussi, ne négligeait-il aucune partie de son programme d'examen. Il mettait toute sa gloire de sortir de l'Institut agronomique avec la plus haute note.

Tel était le raisonnement de Jacques Brémond.

Mais, bientôt, il s'aperçut que les goûts de Savinia étaient plus que modestes.

Elle s'appliquait à lui épargner toute dépense inutile ou exagérée. Elle vaquait aux soins du ménage avec l'ardeur d'une ouvrière.

Elle obtint de lui, non sans peine, qu'ils cesseraient de prendre leurs repas au restaurant. Et, vaillamment, elle fit la cuisine.

A cette besogne, ses jolies mains s'abîmèrent. Il s'en aperçut le premier et se fâcha tout rouge.

Ce fut son premier accès de fureur. Il ne laissa que trop voir l'égoïsme de sa nature mauvaise.

—Est-ce fille de ferme ou une princesse que j'ai été prendre à Nice ? s'écria-t-il. Arrange-toi pour rester belle si tu veux continuer à me plaire !

—Oh ! Jacques, fit-elle, c'est à moi que tu tiens un pareil langage et sur un tel ton !

Elle le considérait, les larmes aux yeux.

Mais lui ne voyait que ses doigts rougis par le frottement des casseroles.

—Je parle comme j'ai le droit de parler ! poursuivit-il sans pitié. Qui est-ce qui commande ceci ?

Elle joignit les mains, disant :

—Calme-toi !... On t'obéira... Tu ne veux plus que je fasse la cuisine, et bien, je m'en abstiendrai. Mais il faudra prendre un domestique et cela coûte cher.

Jacques avait horreur de ces calculs, qui lui rappelaient sa situation d'enfant abandonné.

—Il en coûtera ce qu'il en coûtera ! s'écria-t-il. Je me fous de l'argent comme d'une guigne ! Tu gémisses comme si nous étions à la mendicité. Et tu as à peine écorné les vingt mille francs du Bré-sillien !

Savinia se cacha le visage dans les mains.

Il l'avait forcée à accepter le ton de Piétro Ramez, elle n'en parlait jamais et voilà qu'il lui jetait ce souvenir, comme un insulte, avec un cynisme révoltant.

Elle éclata en sanglots.

—C'est ça, fit-il, pleure comme une Madeleine ! Esquinte-toi les yeux ! Rougis-les comme tu as rougi tes menottes et tu seras complète !

Il prit son chapeau et sortit en battant la porte.

Savinia resta près d'une heure à pleurer.

Elle le savait personnel, égoïste, emporté ; mais elle ne l'aurait pas cru si froidement cruel.

Jacques venait de se montrer dans toute sa laideur morale.

La mauvaise impression qu'il lui avait faite à première vue revint à l'esprit de la pauvre enfant.

Ah ! qu'elle regrettait de s'être laissée prendre à ses belles paroles et de l'avoir pris pour mari.

Et elle allait bientôt être mère.

Comment accueillerait-il cette nouvelle ?...

Déjà, il lui avait dit dans un de ces accès d'ambition effrénée :

—Dieu nous préserve d'avoir des enfants avant que nous soyons en mesure de les élever supérieurement !

Et il ne songeait qu'à augmenter son train de maison, sans souci du lendemain !

Savinia commençait à se calmer lorsqu'on frappa à la porte.

C'était l'ami Marcel, le bon et doux poète qui venait de temps en temps passer la soirée avec eux et qu'elle estimait pour sa franchise, ses idées élevées, ce je ne sais de quoi supérieur qui se dégageait de toute sa personne.

Il vit qu'elle avait pleuré et craignant d'être importun :

—J'avais deux mots à dire à Jacques. Je reviendrai ce soir si cela ne vous dérange pas.

—Vous êtes toujours le bienvenu, monsieur Marcel. Jacques n'a pas de meilleur conseiller que vous. Il m'écoute si peu, moi !

—Il vous aime, et cela suffit.

Elle se reprit à pleurer.

Son chagrin allait au cœur de Marcel ; mais il lui répugnait de la question et il regrettait d'être venu.

—J'ai tort de pleurer devant vous, dit-elle. Je vous fais de la peine et vous n'y pouvez rien.

Où voulait-elle en venir ?... Il était de plus en plus embarrassé.

—Allons ! dit-il avec un sourire triste, je devine que vous avez eu une petite scène de ménage. Je ne vous demande pas de détails, Jacques ne sera emporté à propos de rien et vous voilà tout bouleversée. Il ne faut pas acheter trop d'importance aux divagations de la colère. Jacques est nerveux, pas toujours commode ; mais vraiment vous l'avez transformé. Je ne l'aurais jamais cru capable de s'amender à ce point. Il ne pense qu'à son travail et il vous consacre tous ses instants de liberté. Le voilà sérieux, il ne tient plus les mêmes raisonnements. Il voit juste maintenant, il ne parle plus d'écraser le monde pour se faire place. Il saura se contenter de son sort.

Le brave garçon parlait sincèrement.

Il avait été heureux de constater le changement de caractère de son camarade d'enfance et il s'était repris d'une sincère affection pour lui.

—Je voudrais vous croire, monsieur Marcel, dit Savinia ; mais Jacques a bien changé depuis quelque temps.

Elle lui raconta la scène qu'il venait de lui faire au sujet de ses mains rougies par le travail.

Marcel l'écouta avec attention.

Il la plaignait du fond du cœur.

—Je n'ai rien exagéré, monsieur Marcel, ajouta la pauvre fille. Vous n'osez pas me dire ce que vous en pensez....

—Un ami, répliqua-t-il, est toujours embarrassé en pareil cas. Cependant, puisque vous m'avez fait ces confidences, je dois vous donner mon avis. Jacques ne m'a jamais parlé de vous qu'avec un enthousiasme sincère. Oubliez les mots un peu durs qu'il a eu tort de vous dire dans un moment de colère.

... "Donnez-lui satisfaction en prenant une domestique et en vous évitant les corvées du ménage...."

... "Son grand défaut, c'est la gloriole. Il souffre de vous voir peiner à l'ouvrage. Il aimerait à se faire servir au doigt et à l'œil par des cadavres et il admet pas que sa femme s'abaisse à des travaux de mercenaire. Ce sont des idées fausses dont il ne se séparera jamais.

Ces bonnes paroles la reconfortèrent et le sourire revint sur ses lèvres.

—Je suivrai votre conseil, dit-elle. Dès aujourd'hui, je vais me mettre en quête d'une femme de journée. En trouverai-je une assez patiente pour supporter le caractère de Jacques !

—Prenez une personne d'un certain âge et par conséquent rompue au service. Elle fera sa besogne en conscience et ne donnera lieu à aucune observation.

—A qui m'adresser ?

—J'ai votre affaire, à deux pas d'ici, dans la maison : ma voisine, que vous connaissez sans doute de vue.

—Serait-ce la dame à cheveux blancs que je rencontre de temps en temps dans l'escalier ?

—Elle-même !

—Oh ! ce n'est pas possible. Jacques n'en voudra pas.

—Pourquoi donc ?

—Parce qu'elle a l'air trop triste.

—Dame ! on n'est pas gai quand on cherche de l'ouvrage et qu'on n'en trouve pas.

—Vous vous intéressez beaucoup à elle ? demanda Savinia . . .

—Certainement. Vous savez comme j'étais souffrant, le mois dernier. J'avais attrapé une bronchite et vous m'engagiez à consulter un médecin. Même que Jacques m'a offert de l'argent . . .

—Que vous avez refusé.

Marcel ne releva pas l'observation.

—Ma voisine, continua-t-il, m'entendait tousser toute la nuit sans discontinuer. Un matin, elle est venue frapper à ma porte. Elle m'apportait une tasse de tisane.

—Vous jugez de ma surprise. — C'est un remède de bonne femme, me dit-elle, mais ça vous dispensera d'acheter des drogues. J'ai bu de confiance. Elle m'a fait prendre trois tasses par jour ; au bout de la semaine, j'étais guéri.

—J'ai voulu le récompenser. Elle a refusé mon obole en me disant :

—Vous n'êtes pas plus riche que moi. Entre pauvres gens, il ne faut pas s'écorcher. Je lui ai apporté un bouquet, un pauvre petit bouquet. Elle a pleuré d'attendrissement.

—Tout, dans sa chambre, respire l'ordre ; vous n'y trouveriez pas un grain de poussière !

—La bonne femme m'a conté ses peines. Elle est veuve, son mari tenait un restaurant dans une station thermale, je ne sais plus où, en Auvergne. Elle est revenue à Paris relancer des débiteurs de mauvaise foi. Elle n'a recueilli en tout et pour tout que deux cent cinquante francs sur trois mille qu'on lui doit.

—Aussi est-elle déçue à entrer en condition. Elle ne sera pas exigeante quant au salaire.

—Elle n'a donc personne, demanda Savinia, pour l'assister dans sa famille ?

—Personne. Elle a perdu deux enfants, elle est seule au monde.

—Pauvre femme !

—J'ajouterai, dit Marcel, qu'elle serait heureuse d'entrer à votre service.

—Sans me connaître ! . . .

—Elle vous a remarquée et elle ne tarit pas en éloges sur votre compte. Elle me parle souvent aussi du "beau jeune homme". Vous devinez de qui il s'agit ?

—Le beau jeune homme, répondit Savinia en soupirant, manque de chance quand il est en colère. Si votre protégée entre à son service, elle aura l'occasion de s'en apercevoir.

—Je la préviendrai. Elle sera patiente, j'en suis convaincu. Du reste, elle est résignée. "Les maîtres ne sont pas toujours agréables, m'a-t-elle dit ; quand on tient à gagner sa vie, faut les prendre comme il sont."

—Comment s'appelle-t-elle, votre bonne femme ?

—Augustine Virieu.

—Envoyez-la-moi demain matin et ne manquez pas de l'appuyer auprès de Jacques, à qui j'en aurai parlé d'abord.

—C'est entendu.

Quand Marcel revint, le soir, il retrouva Savinia toute seule et encore plus désolée.

Jacques n'était pas rentré dîner.

—Il ne m'a même pas envoyé un mot ! dit-elle.

Ils l'attendirent ensemble jusqu'à onze heures.

Le poète ne savait que dire pour la consoler.

—Je vous promets, assura-t-il en partant, de lui faire toutes les observations que peut me permettre un vieil ami d'enfance.

Savinia, restée seule, s'abandonna à son désespoir. Avec le chagrin, les malaises, qui tant d'inquiétaient pour l'avenir, avaient augmenté.

Elle regrettait d'avoir retardé la confidence.

—S'il l'avait su, pensait-elle, il m'aurait ménagée. Nous n'aurions pas eu ce malentendu.

Elle le croyait meilleur qu'il n'était !

Jacques ne rentra qu'à cinq heures du matin.

Sur son visage pâli par la veille, se lisait une violente contrariété.

—Comment ! s'écria-t-il, tu ne t'es pas couchée !

Voyant les deux couverts restés intacts sur la table :

—Et tu n'as pas dîné !

Elle l'entoura de ses bras, disant :

—D'où viens-tu, mon chéri ? Comme tu as l'air bouleversé.

Il lui rendit son baiser et se mit à arpenter la chambre, sans prononcer une parole.

De temps à autre il s'arrêtait, frappait du pied les meubles, poussait de véritables rugissements.

Elle n'osait le questionner.

Elle avait peur de sa colère.

—Tu t'imagines peut-être, s'écria-t-il soudain, que je viens du bal ?

—Oh ! Jacques . . .

Il ricanait comme un fou.

Savinia le croyait en proie à un accès d'aliénation mentale.

—Couche-toi, Jacques, dit-elle, je vais te préparer une tisane calmante.

—C'est cela. Sers-moi une décoction de chance continue, j'en ai rudement besoin.

Il tomba à genoux devant elle et, lui saisissant les mains qu'il couvrait de baisers :

—Imbécile que je suis ! Au lieu de rester chez moi, à filer le parfait amour, j'ai été me faire plumer chez l'épouse du roi de pique. Savinia poussa un cri de joie.

Elle comprenait enfin.

—Ce n'est pas cela, fit-elle : tu as perdu de l'argent au jeu. Et moi qui croyais qu'il t'était arrivé malheur !

—Enfant, dit-il, tu fais peu de cas de l'argent ; mais sans ce métal prétendu vil, que devient l'homme ? Une épave dans la mer sociale, une misérable épave battue et rebattue par les flots contraires, une chose, une chose qui souffre et qui pense !

—Combien as-tu donc perdu ? . . .

—Dix mille francs, dont cinq mille sur parole !

La somme était forte ; mais peu importait à Savinia. Elle espérait que cette dure leçon ne l'en corrigerait que mieux.

—Eh bien, dit-elle, il ne te reste plus qu'à payer et à oublier. As-tu dîné, au moins ?

—Ma foi non ! Mais tu n'y comprends rien, ma pauvre enfant ! Il faut que je t'explique ; en sortant d'ici, j'ai été pris d'une folle envie de gagner de l'argent, beaucoup d'argent. J'avais des idées de grandeur. C'est de naissance ; mon père devait être *quelqu'un* et c'est pourquoi je veux arriver à *quelque chose* !

—Calme-toi . . .

—Ecoute donc ! Pour mon malheur, je suis membre d'un cercle de Paris, le cercle des Amateurs-Réunis. On appelle ça un cercle, un club ; en réalité, c'est un tripot. On n'est reçu dans ce tripot que sur la présentation de deux parrains. Je dois cet honneur à Pelligrani

—Le docteur ?

—Docteur ès-racolage ! Au fond j'ai tort de me plaindre de lui. Il m'a d'abord présenté dans un tripot du quartier Latin où j'ai amassé, à force de veine insolente, une petite fortune. Plus tard, j'ai voulu me faire recevoir d'un cercle. Pelligrani, qui a des accès de sentimentalisme, refusa de me servir de parrain ; j'insistai tellement, qu'il finit par céder . . .

Elle l'embrassa de nouveau et lui mettant la main sur la bouche :

—Tu me raconteras cela demain matin. Mettons-nous à table, je meurs de faim.

—Moi aussi, fit-il.

Elle servit de la viande froide et ils mangèrent silencieusement, d'un fort appétit.

Parfois, Jacques levait les bras au plafond en s'écriant :

—Quelle guigne ! . . . Quelle deveine ! . . . Je n'ai pas gagné un traître coup ! . . . Je me suis fait plumer, en taillant des banques à cinq louis, contre des types qui n'avaient ni sou ni mailles ! . . . J'ai peloté le carton de cinq heures du soir à trois heures du matin ! . . .

Elle lui laissait exhaler ses plaintes. Elle se gardait de l'interrompre.

—Que veux-tu ! mon pauvre Jacques, dit-elle, nous en serons quittes pour nous rationner un petit peu. Cela ne nous empêchera pas de nous aimer comme auparavant.

—Nous rationner ! fit-il en frappant du poing sur la table, jamais ! Je ne me soumettrai contre le destin que lorsqu'il m'aura terrassé. J'entends que tu prennes une domestique : je te donne quarante-huit heures pour la trouver.

(A suivre.)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va si rapidement que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

Hommage respectueux à Mademoiselle Marguerite LECAT

GRANDE VALSE DE CONCERT

FACILE

POUR PIANO

L. VANLERBERGHE

Chef de l'Harmonie municipale de Cambrai.

Tempo.

cedez

Tempo.

cedez

cedez

Tempo.

cedez

(A suivre.)

LE SAMEDI

2

Musical score for system 2, measures 1-6. The system consists of six staves. The first staff is the right-hand piano part, and the second is the left-hand piano part. The music is in 3/4 time and features a variety of dynamics including *pp*, *p cresc.*, *mf*, and *ff*. There are several slurs and phrasing marks throughout. A *sfz* marking is present in the second measure of the right-hand part. The key signature has one flat.

3

Musical score for system 3, measures 7-12. The system consists of six staves. The first staff is the right-hand piano part, and the second is the left-hand piano part. The music continues from the previous system. Dynamics include *mf*, *p*, *mf*, *p cresc.*, and *ff*. There are several slurs and phrasing marks. A *sfz* marking is present in the second measure of the right-hand part. The key signature has one flat.

L'ANNIVERSAIRE DE RACINE

—Monsieur, dit le régisseur général en entrant dans le bureau, avez-vous pensé que nous allons avoir bientôt l'anniversaire de Racine ?

M. Saint-Gratien, directeur du théâtre municipal de la petite ville de Rubis-sur-l'Angle, se renversa dans son fauteuil :

—Eh bien, qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ?

—Je ferai respectueusement observer à monsieur le directeur que monsieur le directeur touche de la ville une subvention annuelle de six cents francs pour donner au théâtre municipal des matinées classiques populaires. Je crois donc que monsieur le directeur ne peut faire autrement que de célébrer cet anniversaire.

—Ils m'embêtent avec leurs matinées classiques populaires !... Je leur ai flanqué la *Dame de chez Maxim* et la *Grâce de Dieu*, et ils ne sont pas encore contents ?...

—La question n'est pas là, monsieur le directeur... Chacun sait ici qu'il n'y a que des éloges à adresser à votre habile et intelligente gestion... C'est pourquoi je crois qu'il serait à la fois utile et adroit de reconnaître les libéralités de la ville à votre égard en célébrant l'anniversaire de Racine...

—Mais comment voulez-vous que je célèbre, ce bougre d'anniversaire ?...

—D'ordinaire, dans les théâtres de Paris, à l'Odéon, entre autres, à l'époque où j'en faisais partie, on représente un à-propos en vers dû à un jeune poète plein d'espérance, et l'on couronne ensuite le buste du poète, en présence de toute la troupe, vêtue de costumes du temps.

—Est-ce que vous vous fichez de moi, Firmin ?... Un à propos en vers dû à un jeune poète, où voulez-vous que je trouve ça ici ?...

—Mais il me semble que moi-même...

—Vous ?... D'abord, vous n'êtes pas jeune... pour ce qui est d'être poète, j'aime mieux vous croire que d'y aller voir...

—Mais, monsieur le directeur...

—Suffit... Qu'est-ce qu'il a fait, en somme, ce Racine ?... Des pièces comme tout le monde ?...

—Des tragédies, monsieur le directeur, de superbes tragédies...

—Qu'est-ce qui lit ça, aujourd'hui ?... Je vous le demande...

—Moi, monsieur le directeur... Voici ses œuvres complètes, un de mes livres préférés.

—Ce petit bouquin ?... Eh bien, il ne s'est pas foulé, votre Racine !... Enfin, laissez-moi ça... J'y jeterai un coup d'œil.

—Alors vous approuvez, vous adoptez mon idée ?...

—Dame, du moment que ça se fait à Paris, on peut bien servir ça ici... Et puis, d'ailleurs, ça ou autre chose...

—Et vous voulez bien que je me charge de la composition du programme ?...

—Ah ! ça, non, par exemple !... Un à-propos de vers, des costumes du temps... Ça nous coûterait les yeux de la tête !... Et je ne veux pas dépenser un centime, pas un centime, entendez-vous... Je vais étudier la question moi-même, et je m'en vais vous élaborer un de ces programmes qui ne sera pas piqué de hannetons, je vous le garantis !...

—Je me fie à la haute compétence de monsieur le directeur.

—Il y a bien la question du couronnement du buste de votre ami... de chose... de Racine... Cela me paraît indispensable... Et, pour cela, il nous faut un buste...

—Il me semble qu'en écrivant à Paris...

—Oh ! naturellement... Seulement est-ce que c'est vous qui le paierez, ce buste ?... Non, n'est-ce pas ?... Ce sera encore le père Saint-Gratien !... Il faut nous arranger autrement... Voyons, nous avons, aux foyer, le buste de la République... Est-ce qu'on ne pourrait pas le couronner ?

—Monsieur le directeur, cela me fend le cœur... Quand je pense que, pour une pièce de douze francs, on pourrait avoir un si beau buste en plâtre de Racine, avec sa magnifique perruque de Louis XIV !

—Une perruque ?... Vous en collerez une à la République... Ça nous fera un superbe Racine !...

—Mais, monsieur le directeur...

—Voilà qui est entendu... Occupez-vous du buste de la République et de la perruque... Et maintenant laissez-moi seul... J'ai besoin de bûcher la question du programme... Je vais commencer par lire votre bouquin... Allez, Firmin...

* * *

Resté seul, M. Saint-Gratien entreprit de lire les œuvres complètes de Jean Racine. Mais ainsi qu'il venait de le faire entendre à Firmin, les vers n'étaient pas son fort, et il affectait pour eux un certain mépris.

Aussi se borna-t-il, pour commencer, à jeter les yeux sur la table du volume.

Puis il se mit à réfléchir profondément.

Au bout de quelques instants, il se leva. M. Saint-Gratien était de ces hommes qui ne peuvent réfléchir dans l'inaction. Ses idées ne lui venaient qu'en marchant.

Il prit son chapeau et se rendit sur le mail qu'il se mit à arpenter de long en large, la tête baissée, les mains croisées derrière le dos, sans voir personne.

Les Rubiconds, — c'est ainsi que l'on appelle les habitants de Rubis-sur-l'Angle, — habitués à considérer, en M. Saint-Gratien, un homme bien élevé, courtois, saluant les gens plutôt deux fois qu'une, n'en croyaient point leurs yeux. M. Saint-Gratien venait de les croiser à diverses reprises, et il n'avait même pas porté la main à son chapeau :

—Qu'a donc M. Saint-Gratien ? se demandaient-ils. Il n'est pas dans son assiette.

Soudain, M. Saint-Gratien sembla prendre un parti !

Il quitta le mail, et se rendit sur le quai, où la foire se tenait.

Il entra successivement au cirque des Familles, au théâtre des Merveilles animées, au théâtre forain des Folies-Bergère, dans la baraque des Surprises de la science.

Puis il quitta le champ de foire, remonta, perpendiculairement aux quais, la rue de la Manutention, tourna à droite, par la rue des Dames-Protectrices, et pénétra à l'Olympia-Coquenard, le plus grand en même temps que le seul café-concert de Rubis-sur-l'Angle.

M. Saint-Gratien faisait là une chose extraordinaire.

En quelques secondes il reniait tout son passé.

M. Saint-Gratien, en effet, n'avait jamais mis et n'avait jamais voulu mettre les pieds à l'Olympia-Coquenard.

Il avait toujours affecté de considérer cet établissement comme n'existant pas. Quand quelqu'un en parlait devant lui, il paraissait ne point comprendre.

Pour un peu, s'il n'avait craint qu'on lui répondit, il aurait demandé :

—L'Olympia-Coquenard, qu'est-ce que c'est que cela ?... Cela existe donc ?

Or, l'Olympia-Coquenard existait, et au grand dam de M. Saint-Gratien, car il faisait au théâtre municipal une désastreuse concurrence, en raison de ce que le directeur, M. Coquenard, avait eu l'heureuse idée d'installer dans l'immeuble un bar communiquant directement avec les coulisses.

M. Saint-Gratien, surmontant ses répugnances, franchit donc le seuil de l'Olympia-Coquenard, et resta une demi-heure enfermée avec M. Coquenard.

* * *

Bientôt le bruit se répandit dans Rubis-sur-l'Angle que le théâtre municipal préparait une représentation extraordinaire pour célébrer l'anniversaire de Racine.

On en parla, le soir, au Café du Commerce.

Le sous-préfet fit retenir une loge.

Ce fut un événement, car, jamais, jusqu'alors, le sous-préfet ne s'était rendu au théâtre, vu ses démêlés constants avec le conseil municipal.

Aussitôt chacun voulut faire comme le représentant du gouvernement et assister à la représentation extraordinaire.

Le bureau des locations fut assiégé, ce qui ne s'était pas vu depuis Louis-Philippe, le jour de la représentation de gala à laquelle avait assisté le duc d'Orléans.

Les dames se firent des toilettes. Modistes et couturières furent sur les dents.

Enfin, le jour de la représentation arriva.

Le matin, de grandes affiches furent apposées sur les murs de la ville.

La soirée fut d'un bout à l'autre un vrai triomphe. Néanmoins, M. Saint-Gratien se vit retirer, le lendemain même, la subvention annuelle de 600 francs que lui allouait la ville, dans le but de faire connaître aux Rubiconds les chefs d'œuvre de notre littérature.

EFFET CONTRAIRE



— Cette bouteille de médecine a-t-elle fait du bien à ta tante ?
 — Non. A peine eut-elle lu l'imprimé qui l'enveloppait qu'elle s'est découvert trois autres maladies.

Téléphone des Marchands 182

N. LÉVEILLÉ
 Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent
 MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille piastres.
 Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait à 24 HEURES d'AVIS
 COUPE GARANTIE

Quand on aime, c'est le cœur qui juge, et le cœur a toujours le droit de grâce.

Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin
 éclairent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.
J. A. GODIN, Fabricant
 898 Rue St-Laurent, ———— Montréal
 TEL. HELL 8ANT 1114

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

— PRIX, 10 CENTIMS —

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",

516 rue Craig, MONTREAL

Le compte du docteur est de quatre piastres. Monsieur Taupin a abandonné un voyage d'affaires qui devait lui rapporter deux cents piastres ; Madame Taupin a perdu trois nuits de sommeil et est plongée dans un gouffre de prostration nerveuse, et le jeune George Taupin qui a causé tout cela en tombant du toit d'un hangar sur cinquante-six jarres à fruits, est étendu dans son lit regardant le soleil qui filtre à travers les rideaux.
 — Tante, dit-il.
 — Oui cher.
 — C'est une bonne chose qui est arrivée, n'est-ce pas ? Cette dent qui me faisait mal et qu'il m'aurait fallu faire arracher, je l'ai cassée en tombant et c'est cinquante cents que nous n'aurons pas à payer au dentiste.

AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.
Machines à Coudre
 De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.
Machines à coudre à Louer
 Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR
 1686 rue Notre-Dame
 Près de l'Eglise Notre-Dame

112 Rue Vitré
 Coin St-Laurent



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

MONUMENTS FUNERAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

J. BRUNET

COTE-DES-NEIGES

MONTREAL

Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine
 Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français.

Les suppléments illustrés du Petit Journal et du Petit Parisien, et l'Illustré National à \$1.50 par an, franco, chacun. Une nouveauté : La Revue pour Tous Illustrée. Agent direct pour le Monde Moderne : 30 cts le numéro.

Commandes remplies à 3 semaines d'avis.

Le bonheur se fait avec des rêves.

 Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante.

 Les jolies femmes meurent deux fois.

 Le voyageur dont la poche est vide passera en chantant devant les voleurs.

PLUS DE MAUX DE DENTS!
 PAR L'EMPLOI DES
DENTIFRICES
 Elixir, Poudre et Pâte

DES RR.PP. **BÉNÉDICTINS** de l'Abbaye de Souillac

Dom **MAGUELONNE**, Prieur

Inventé en l'an 1373 par le Prieur P. BOURSAUD

VENTE EN GROS : **SEGUIN, BORDEAUX**
 MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES PHARMACIES et DROGUERIES.
MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

EXIGER LA SIGNATURE DU PRIEUR
 Dom Maguelonne

GRAND PRIX LYON 1894. EXP. INT. BORDEAUX 1895. MEMBRE DU JURY 1895.

Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.

ROYER & ROUGIER FRERES

1597 Rue Notre-Dame, Montreal

LA RAISON



L'abonné.—Comment se fait-il, monsieur l'imprimeur, que le SAMEDI de cette semaine ne soit pas encore paru ?

L'imprimeur.—Écoutez, mon cher monsieur, les dessins du SAMEDI sont tellement drôles cette semaine que mes compositeurs ne cessent de rire depuis quatre jours, et sont absolument incapables de travailler !

LES CLOCHES

*Tintez ! clochettes du bon Dieu !
Carillonnez aux petits anges
Vos jolis tintins, frais mélanges
De matin rose et de ciel bleu !*

*Chantez ! vibrez ! cloches d'hymen !
Jetez du soleil dans l'espace :
C'est l'amour radieux qui passe,
Et les fleurs couvrent le chemin.*

*Cloches pleurez... Sonnez moins fort...
Les printemps meurent sous le givre,
Soupirez la douleur de vivre...
Pleurez, ô cloches de la mort !*

*Tintez ! Vibrez ! Pleurez !... Toujours
Les cloches diront à la terre
L'espoir, l'amour, le mystère
Dont vivent et meurent nos jours...*

LUCIEN CHAZE.

COMMENT ILS SONT ARMÉS

A propos de la guerre du Transvaal, il est intéressant de rechercher comment les deux peuples ennemis sont armés, et en particulier quelle est la valeur de leurs fusils et de leurs projectiles. Précisément le *New York Herald* a étudié récemment cette question.

Les fusils des soldats anglais sont du système Lee-Netford et ceux des Boers sont du système Mauser. Nous ne nous arrêterons pas à étudier le mécanisme de ces armes et dirons seulement quelques mots sur leurs effets. A un certain point de vue, le Mauser possède une supériorité incontestable : la vitesse initiale de ses projectiles est sensiblement plus grande que celles des balles lancées par le fusil Lee-Netford. Il en résulte qu'ils ont plus de force de pénétration et que, les deux armes étant chargées de balles identiques ou équivalentes, celle des Boers est plus dangereuse que celle des Anglais et fait des blessures plus graves.

Mais le fusil Lee-Netford comporte l'usage de plusieurs espèces de projectiles. Celle qu'ils ont employée jusqu'à présent dans la plupart de leurs combats avec les Boers (la marque n° 2, comme on l'appelle) n'est pas la plus terrible. Les dommages qu'elle cause peuvent en général se réparer, s'ils ne portent pas sur les organes les plus essentiels du corps. Ils consistent en perforations et fractures pures et simples. Leur innocuité relative tient à ce qu'elles sont recouvertes d'une enveloppe métallique très difficilement déformable, et qu'elles conservent, par suite, en traversant les corps, une forme à peu près constante. Tout autres sont les effets des balles *dum-dum*, et des balles dites n° 4, dont les Anglais se sont servis il y a peu de temps contre les nègres du Soudan, qui, paraît-il, n'abandonnent le combat qu'une fois blessés à mort. Les balles *dum-dum*, une fois qu'elles ont pénétré dans un corps humain, s'y dilatent et s'y étalent ; elles n'ont pas d'enveloppe métallique résistante. Les balles n° 4 s'étalent également à l'intérieur des blessures qu'elles produisent, mais par un mécanisme particulier : elles sont partiellement creuses et remplies d'une quantité d'air qui fait explosion juste au moment de la pénétration.

Tandis que l'effet des balles n° 2 est comparable à celui des balles

Mauser, les projectiles n° 4 et les balles *dum-dum* sont d'une puissance beaucoup plus grande.

Un journal médical de Londres a donné la photographie d'un os traversé par une balle *dum-dum*. Cet os est transformé en une véritable bouillie, où nagent dispersés une quantité de petits débris métalliques. En présence de blessures semblables un chirurgien doit se trouver désarmé. Un organe ainsi frappé est à peu près incapable de recouvrer jamais son intégrité et ses fonctions, et il y a lieu de l'amputer ; mais les opérations chirurgicales accomplies près d'un champ de bataille, dans de mauvaises conditions d'hygiène et un milieu infecté, réussissent beaucoup plus rarement qu'en temps de paix, à l'hôpital ou à domicile.

Les balles n° 4 sont peut-être encore plus à redouter que les balles *dum-dum*. Elles produisent des plaies bizarres, en se déformant à l'intérieur du corps tantôt sur un point, tantôt sur un autre, tantôt dès leur entrée, tantôt seulement à leur sortie. Sur leur trajet, naturellement, les tissus sont lacérés, les os mis en bouillie, les nerfs déchirés en lanières, les artères tordues, les veines brisées. En un mot, les balles *dum-dum* et les balles anglaises de la "marque n° 4" constituent des moyens de destruction extraordinaires, et tels qu'on n'en a jamais vu de plus épouvantables.

UNE RECETTE

—Mon vieux, je suis très malheureux.
—Marie-toi !
—Je le suis...
—Divorce !
—C'est ce que viens de faire.
—Eh bien réépouse ta femme !

LA NATURE HUMAINE

Quand il commence à faire chaud, les gens disent qu'ils ne peuvent supporter la chaleur parce qu'ils n'y sont pas habitués, et ensuite, ils ne peuvent plus la supporter parce qu'elle se prolonge trop longtemps.

LE CONTRAIRE

Le touriste.—Appartenez-vous à ce village, monsieur ?
Le seigneur.—Non, mais ce village m'appartient.

A PROPOS DE COLLABORATION

—Monsieur le directeur, je vous apporte un dessin.
—Très bien, mon ami, mais comme je suis très occupé, ayez donc la bonté de le jeter vous-même au panier.

LES DISTRAITS



—J'ai pourtant bien mis mes bretelles, et mon pantalon ne tient pas aujourd'hui.

YOU CAN MAKE 12 TO 20 PAIRS PER DAY

Klondike Knitter.

YOU CAN GET 10, 15, & 20¢ PER PAIR.

ATTACHMENTS: SWEATER, WINDER, RIBBER, MACHINE, MAKER.

INSTRUCTION BOOK

ALL FOR \$20.00

FREE CATALOGUE

AGENTS WANTED

ADDRESS: **CREELMAN BROS.** GEORGETOWN ONT. CANADA.

SEND TO US WITH BALANCE IN CASH.

GOOD FOR \$3.00 WITH ORDER.

Pour Machines à Tricoter à moteur et pour Typewriters à écriture visible, écrivez-nous. Catalogues gratuits. (Coupez cecl et envoyez-nous le).

LES DISTRACTIONS DE MONSIEUR POTASSON



Le savant M. Potasson était si distrait qu'un soir, avant de se coucher, il déposa sur la chandelle un baiser, — brillant — croyant embrasser sa femme...

PLUMES ET DUVET et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud. Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix!

Montreal Feather Co.

476 rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et Sherbrooke. Tel. Bell Est 290.

Soyez Toujours sur vos Gardes

Bout de conversation :
— Alors vous dites que vous avez doublé le cap de Bonne-Espérance ?
— Oui, monsieur Maboulin.
— Sapristi ! ça a joliment dû vous prendre de l'étoffe.

Au restaurant :
Un client s'évertue à disséquer le rôti qu'on vient de lui servir.
— Pristi, que c'est dur ! grommelle-t-il... c'est du cheval au moins, dites-moi, garçon !
Le garçon impassible :
— Non, Monsieur, c'est de la bicyclette.

Le silence devant une injustice est de la complicité.

Premier citoyen.—J'espère que la législature n'apportera aucun changement à la charte.

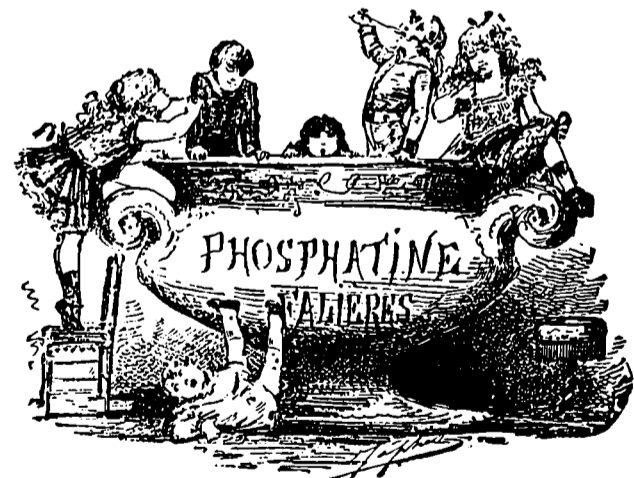
Second citoyen.— Vous n'admettez pas que la charte ait des défauts ?

Premier citoyen.— Elle en a beaucoup, mais je ne tiens pas à en voir augmenter le nombre.

A cette saison de l'année votre santé réclame nécessairement un voyage dans le midi, si vous avez de l'argent.

Madeleine (indignée).— Il m'a dit que j'étais une de ses vieilles amours. Quelle idée !

Julia.— Oh ! je ne pense pas qu'il ait voulu dire que vous étiez vieille alors.



La **Phosphatine Valières...**

Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

PARIS
6 Avenue Victoria

Montreal : - R. J. DEVINS, depositaire, No 1886 rue Ste-Catherine



A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL

MENTHOL COUGH SYRUP

GUERISON CERTAINE POUR Les Premiers Attaques de Consommation, le Rhume, la Toux, l'Asthme, la Bronchite, la Grippe, la Coqueluche, l'Enrouement, et toutes les Maladies des Poumons et de la Gorge.

PRIX, 25 CTS.

Prepare seulement par **Roy & Boire Drug Co.,** 1129 BLM AND 5 & 9 WASHINGTON STREETS. Manchester, N. H. et Montreal, Can.

Ne vous laissez point tromper par des gens peu scrupuleux qui ne cherchent pas votre bien mais qui veulent faire de l'argent au détriment de votre santé en substituant ou contrefaisant notre remède infailible contre la Toux et les Rhumes, le

MENTHOL COUGH SYRUP

Pour ne pas vous laisser induire en erreur, demandez toujours le Sirop Menthol de Roy & Boire Drug Co., pour la toux et les rhumes, et veillez que notre nom et les trois feuilles, tel que le fac-similé ci-contre soient sur chaque bouteille. Le

MENTHOL COUGH SYRUP

Est en vente partout au Canada et aux Etats-Unis, 25c. la Bouteille, 3 onces, 50 doses, deux fois la quantité de tout autre sirop vendu pour ce prix.

PRÉPARÉ SEULEMENT PAR

ROY & BOIRE DRUG CO.,

Manchester, N. H.

Montréal, P. Q.

Dépôt Général pour la Puissance du Canada : JOSEPH CONTANT, Pharmacien en Gros, Montréal, P. Q.

Boulev.—Taupin est fou de vouloir aller au Klondike. Il est si sensible au froid.

Boulev.—Il a fait doubler son habit avec des emplâtres de moutarde.

L'aveu d'un défaut rend l'indulgence nécessaire.

Il est bien singulier que l'homme qui dit qu'il est bien, soit toujours mieux que l'homme qui dit qu'il est mieux.

Comme matière de fait, personne ne croit à l'enfer, excepté pour son voisin.

LES DISTRACTIONS DE MONSIEUR POTASSON -- (Suite et fin)



II
...et posa, croyant éteindre la lumière, l'éteignoir sur le nez de la charmante madame Potasson.

Comme par Enchantement

Une maladie particulière au beau sexe, la chlorose ou, autrement dit, les pâles couleurs. Cette affection atteint surtout les jeunes filles; elle est caractérisée par une pâleur jaune-verdâtre de la peau, avec décoloration des lèvres et des ongles; de la nausée physique et morale; de la tristesse; des pleurs sans sujet, du mal de tête, des névralgies dans les côtés, dans les flancs, au cœur; des étouffements, des battements de cœur, etc., etc. Toutes ces maladies qui provoquent chez les malades d'insupportables souffrances, parce que le système nerveux est ébranlé, disparaissent comme par enchantement au moyen des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, recommandées par les sommités médicales du monde entier.

Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard sont en vente dans toutes les pharmacies à raison de 50 c. la boîte, trois pour \$1.25, six pour \$2.50. Sont expédiées à n'importe quelle adresse, soit aux E.-U., ou au Canada, en s'adressant à la Pharmacie Bavidon, coin des rues St Denis et Ste-Catherine, Montréal, Qué.

—Je ne connais pas, dit quelqu'un d'animal plus poltron que le lièvre.

—Possible, répond un chasseur. Mais, mon pauvre garçon, il faut quelquefois se mettre à la place des autres. Que feriez-vous devant un bon fusil et avec les jambes d'un lièvre ?

UNE PERLE

Une des perles de la science humaine, c'est le *Baume Rhumal* et qui guérit les affections de la gorge et des poumons. 16

Pour Guérir le Rhume en Un Jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

Bonleau. — Que pensez-vous de Tautpin, c'est un homme comme il faut, n'est-ce pas ?

Bonleau. — Oui, c'est un homme comme il faut, mais il n'a pas d'instruction, il épelle éléphant avec un seul f.

Les définitions drôles.
Garde. — Poignée d'épée que l'on monte près d'un malade.



\$395
Décompez cette annonce et envoyez nous la avec votre nom et celui de votre bureau d'express le plus près de vous ferons parvenir cette montre, d'un grandeur pour dame ou messieurs, pour que vous l'examinez. Quez automatique, d'appointe, à l'épreuve de la poussière, à remonter avec régulateur, plaque en or, très bien gravée, pourvue d'un mouvement Américain, oric de pierres. Elle a l'apparence d'une montre de \$25.00. Nous la garantissons tenir bien le temps et elle est justement la montre qui convient aux hommes d'affaires. Si après l'avoir examinée avec soin vous trouvez que la montre est tel que vous le désirez, payez à l'agent d'express \$395 et les frais et la montre vous est apportée.
Terry Watch Co., Boite "L.S." Toronto, Can.



Comme Apéritif
Le Vin St-Mchel

est incomparable.

C'est un tonique stimulant qui aiguise l'appétit, sans jamais fatiguer les organes digestifs. C'est un vin géné-

reux qui réchauffe l'estomac et le prépare au travail de la digestion. Sous l'influence de ce tonique apéritif, le palais retrouve aux aliments une saveur oubliée, les sucs gastriques se renouvellent et reconquièrent leur efficace énergie et la faim qui est l'assaisonnement de tous les mets se fait sentir à chaque fois que l'heure du repas sonne.

BOIVIN, WILSON & CIE, Montréal seuls agents pour le Canada et les Etats-Unis.

Bébé (à sa maman). — Petite mère, aimes-tu les histoires ?

Maman. — Oui, mon enfant.

Bébé. — Veux-tu que je t'en raconte une ?

Maman. — Je veux bien.

Bébé. — Est-ce que cela te fera plaisir ?

Maman. — Mais oui, mon chéri !

Bébé. — Mais elle n'est pas longue.

Maman. — Ça ne fait rien, raconte toujours.

Bébé. — Eh bien, voilà : Il y avait une fois... une carafe... et je viens de la casser...

Elle. — Quel est cet affreux individu, là-bas, près du piano !

Lui. — C'est Monsieur Vasolla, le fameux musicien.

Elle. — Bien, si c'est un musicien, je n'ai pas d'objection à ce que ses cheveux soient *embroussaillés* mais il n'a pas le droit de porter des manchettes aussi outrageusement sales, par exemple, il n'est pas un littérateur.

Entendu hier soir au Grand-Café :
— Tu sais, notre ami Alfred vient de tomber malade !

Le bel Alfred ?

— Lui même.

— Quel fat alité !

C'est pour confondre les mots que l'on confond toujours les choses.

Pourquoi ?

Pourquoi le VIN DES CARMES est-il si recherché des malades et des convalescents ? C'est bien simple : avant de le mettre sur le marché ses propriétaires ont commencé par le soumettre aux médecins. Partout où pénètre le VIN DES CARMES, à Montréal comme ailleurs, c'est ainsi qu'il procède. C'est avant tout un tonique sérieux.

Se trouve dans toutes les pharmacies de la Province.



Aux Dames

EN CAS de Gerçures, Cuissons, Rougeurs

ET POUR

Adoucir, Velouter, Blanchir la peau du Visage et des mains

rien n'égale la

Crème Simon

Se défier des Contrefaçons et Imitations

Poudre de Riz et Savon




DE LA MÊME MAISON

CREME SIMON	
Petit modèle	\$0.50 le flacon
Moyen "	0.75 "
Grand "	1.00 "
SAVON SIMON,	0.50
POUDRE SIMON,	0.50

PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD

MERVEILLES ACCOMPLIES CHEZ Mme A. BURNS, MONTREAL.



La Hausse
De la Baisse à  **La Force**
De la Faiblesse à  **La Santé**
De la Maladie à 

Madame A. BURNS, de Montréal, nous écrit en date du 28 Décembre 1899 :

CHER M. BARIDON,

Il y a à peine trois mois, j'étais pâle, d'une pâleur malade.

Aujourd'hui..... J'AI DES COULEURS DE SANTE.

J'étais faible..... JE ME SENS FORTE.

J'étais malade... JE ME SENS BIEN.

J'étais abattue.. JE SUIS FORTE ET VAILLANTE.

Tout cela grâce aux PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD. Ma reconnaissance vous est acquise.

A. BURNS, Montréal.

LES PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD se vendent 50c la boîte, six boîtes pour \$2.50, et seront envoyés franc de port à n'importe quelle place, soit aux États-Unis ou au Canada, sur réception du montant, en s'adressant à LA PHARMACIE BARIDON, Montréal, Qué.

PAS LA BONNE SORTE

Madame (jeune mariée) — Je voulais faire moi-même un "sponge cake" pour te causer une surprise, mais j'ai manqué mon coup.

Monsieur. — Comment cela ?

Madame. — Je ne sais pas trop, mais je crois quasiment que le pharmacien ne m'a pas envoyé la bonne sorte d'éponges.

SON AGE

La veuve XXX est fort riche et le capitaine Machinchouette, qui n'a que des dettes, ne serait pas mécontent de l'épouser. Il s'informe donc de ce qui touche à la dame et finit par demander son âge.

— Oh ! lui répond-on, il est très difficile de préciser, mais il est certain qu'elle est dans l'âge d'or.

Le Français ne sait pas conspirer ; tout secret lui brûle les lèvres.

EN COUR

1er avocat (au témoin). — Vous êtes allé chez M. X ; que vous a-t-il dit ?

2me avocat (excité). — J'objecte à cette question.

Tous deux argumentent au moins vingt minutes et le juge permet la question.

Alors le témoin de répondre sans surveiller :

— Il ne m'a rien dit, il n'était pas chez lui.

LOGIQUE

— C'est assommant, vous savez : mon oncle est devenu tellement sourd qu'il répond constamment *non* à toutes mes demandes...

— Naturellement, puisqu'il a perdu l'ouïe !...

La croix d'honneur est le coquelicot de la littérature : plus le champ se fleurit, plus la moisson devient maigre. — LOUIS VEUILLOT.

COUP DE... DENT

Lui. — Mlle X. n'a-t-elle pas de jolies dents ?

Elle (dépité). — Oui, et si peu chères !

RÉCIPROCITÉ

Madame (du haut de l'escalier, à la cuisinière qui reçoit à l'office). — Brigitte !

Brigitte. — Oui, madame.

Madame. — Il est dix heures.

Brigitte. — Merci, madame, et voudrez-vous être assez bonne de me le dire quand il sera minuit.

MAUVAISE AFFAIRE

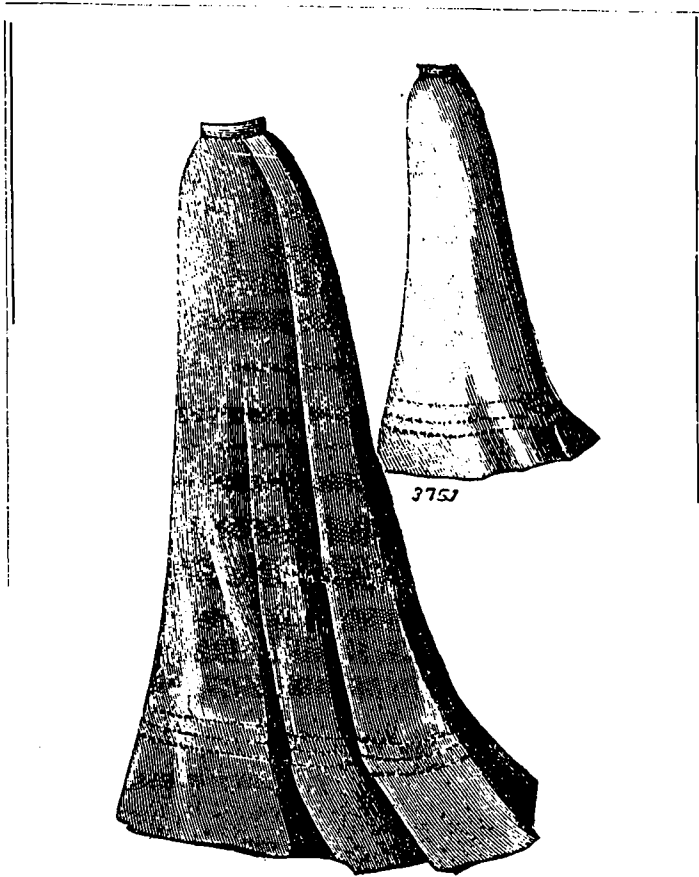
— Sacré... C'est une querelle que vous voulez, jeune homme ?

— !!!... ???

— Voyez pas que vous marchez sur mon ombre ?



MODES PARISIENNES



Cette jolie jupe, de coupe et confection soignées, en belle cheviotte noire très épaisse et très chaude, n'exige pas de doublure qui, la plupart du temps mal ajustée, donne une vilaine forme. Elle sera très appréciée des dames et jeunes filles.

Mesures à indiquer : 1^o Longueur de jupe de la ceinture au bas ; 2^o Tour de taille ; 3^o Tour des hanches.

CAUSETTE SUR L'AMOUR

(Compilation de Jules Bourbannièr)

L'amour orne de roses les précipices qui bordent le chemin, aussi plus le chemin est fleuri et plus la vertu court de grands dangers.

L'amour fait trop de promesses pour pouvoir se les rappeler.

L'amour tient rancune aux infidèles et les punit par la peine du talion.

L'amour tient un pinceau couleur de rose, et la haine trempe le sien dans la bouteille à l'encre.

L'amour commet des fautes et non des erreurs, car il est très changeant, et s'il marche quelquefois en tâtonnant, c'est pour mieux faire croire à la vérité.

L'amour enrôle partout ses soldats, pour lui tout est bon : la cour, la ville, le théâtre, la campagne, l'atelier ; il fait main basse sur tout, il recourt au hasard et ne pardonne pas à ses déserteurs.

L'amour ennoblit et purifie tout ce qu'il touche.

L'amour embellit la beauté même ; il embellit toujours la laideur.

L'amour met le trouble dans le sein des jeunes cœurs pour mieux s'en emparer.

L'amour veut toujours savoir à quoi s'en tenir : vaut mieux tenir que courir, dit le vieux proverbe.

L'amour rend superstitieux et timide ; quand on aime, on doute de tout et surtout de soi-même, aussi veut-on toujours consulter les augures.

L'amour voit partout des ressemblances. Tel aime toutes les blondes, parce que son premier était blond. Il ne faut pourtant pas abuser des ressemblances, car les mauvaises lames sont souvent dans les plus beaux fourreaux.

L'amour cesse comme le soleil : c'est lorsqu'il luit pour une autre planète.

L'amour comble toutes les inégalités : il ne nivelle pas, il exhausse.

L'amour lance des flèches qui ne sont terribles que lorsqu'on veut les arracher des blessures qu'elles ont faites.

L'amour dompte les plus rebelles, et devant lui il faut toujours filer doux.

L'amour respecte les convenances, mais il est bon enfant, bon vivant, et déteste les cérémonies.

L'amour promet monts et merveilles : fiez-vous à lui, il vous laisse dans l'embarras.

L'amour enchaîne avec un fil de soie plus solidement que ne le feraient les plus lourdes chaînes, et c'est en vain que le monde essaye de dénouer ce fil semblable au nœud gordien, il faut le trancher.

L'amour possède un baume souverain qui guérit les blessures qu'il a causées.

ÊTRE TIRÉ A QUATRE ÉPINGLES

Cette façon de s'exprimer vient certainement de l'époque où les femmes portaient des fichus dits mouchoirs de cou.

Ce fichu, ployé sur lui-même, devenait de cette façon triangulaire. Il avait une de ses pointes dans le dos et les deux autres croisées sur la poitrine ou vers la ceinture.

Or, comme la bonne tenue de ce fichu exigeait qu'il fut bien tendu sur le buste, cette tension était obtenue à l'aide de quatre épingles placées l'une à la pointe, dans le milieu du dos, deux autres pour l'assujettir sur chaque épaule, et la dernière pour le tenir croisé sur la poitrine.

SAGACITÉ D'UN CALCULATEUR

Une réflexion d'avare au coin de Craig et St Laurent.

Il veut prendre le char pour se rendre à Mile End :

— Pourquoi n'en aurais-je pas pour mon argent ! Je vais aller monter à la rue Bleury, afin de faire toute la ligne !...

ENFANTILLAGE

Le petit Louis.— Dis, Brigitte, parle-moi donc et raconte-moi quelque chose de drôle ?

Brigitte.— Pas en ce moment, tu vois bien que je suis occupée à faire des gâteaux !

Le petit Louis.— Eh bien. Si tu me disais seulement : Petit Louis ! veux-tu un gâteau ! Ça serait drôle.

Brigitte.— Pour toi !

UNE AUTRE DÉFINITION

Les philosophes sont tout simplement des gens qui n'ont pas besoin de ce qu'ils ne peuvent avoir.

JUSTE L'AFFAIRE.

M. Bahouin (à la fille du restaurant).— Apportez-moi donc un autre journal que celui-là, il me faudrait avoir à regarder quelque chose de comique en prenant mon repas.

La servante.— Il y a justement un miroir en face de monsieur.

PATRONS "UP TO DATE"

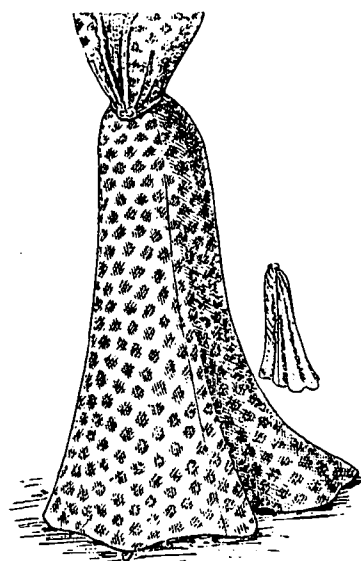
(Primes du SAMEDI)

No 757.— Les derniers patrons pour jupes comportent ampleur à l'arrière. Dans celui-ci la grande largeur est triangulaire au bas. Le haut est partout arrondi comme si ouaté. Les couleurs préférables sont le brun et la nuance pourpre.

Le grand tour du bas mesure 3 verges $\frac{1}{2}$ et 4 verges $\frac{1}{2}$ d'étoffe suffiront pour taille moyenne.

No 769. Corsage Eton pour demoiselles.

No 757.— Jupe pour dames.



NO. 757 LADIES' SKIRT.



NO. 769 MISSES' ETON WAIST.

No 769.— On peut à volonté adopter pour ce patron le genre Boléro ou purement Eton. Le devant se rapproche quelque peu de la blousette. La soie est recommandée comme étoffe de fond. Le reste est une question de goût, mais on recommande de suivre autant que possible le patron découpé et expliqué pour la partie ornement. Les manches sont à deux coutures avec terminaison semblable à l'ornement de devant.

1 verge $\frac{1}{2}$, 14 pouces de largeur, suffiront pour demoiselles de 11 ans.

No 769 est coupé pour personnes de 11 à 16 ans.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 38 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou en timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 10 centimes chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

UN SAGE CONSEIL



Le vieux lièvre. — Des empreintes de pas, mes enfants ! Nous sommes sur la piste d'un meurtrier.

Les jeunes. — Et qu'allons-nous faire ?

Le vieux lièvre. — Nous allons imiter la généralité des détectives et nous éloigner de la piste.

Ne Nous Embrouillons Pas

Mes amis Bierla et Goubaudi, employés tous deux à la grande société des "Déraillements à prix fixe pour sportmen blasés", professent pour leur commune administration un mépris parallèle et touchant. Uniquement passionnés pour le jeu, ils passent toutes leurs après-midi aux courses et se retrouvent ensuite au Café de l'Infini, autour d'interminables manilles. Bons mathématiciens, du reste, leur habitude de se rejoindre à l'Infini les a fait surnommer les "vieilles branches paraboliques".

Avant-hier, ô deuil ! Bierla se vit forcé de passer l'après-midi à son usine. Il s'agissait d'une grosse commande, un déraillement de six wagons pour un riche Américain qui rendait indispensable au moins la présence de l'un des deux compères.

— Ecoute, Goubaudi, dit Bierla, je ne peux pas aller aux courses : mais rien ne t'empêche d'y faire nos affaires. J'ai un tuyau sûr : Hetman gagnant et place. Voici 10 francs, ce soir ce sera la fortune.

— Bien, bien, dit Goubaudi en se grattant l'oreille d'un geste élégant, je ferai comme toi, puisque tu es si sûr de ton renseignement.

— Un placement de père de famille, mon cher.

— A ce soir, alors, n'est-ce pas ?

Mais Goubaudi n'avait pas fait trois pas que Bierla le rappelait, anxieux :

— Ah ! à propos, mon vieux, c'est que je n'ai plus le sou. Ces 10 francs, c'était toute ma fortune, et c'est sacré, n'est-ce pas ? on ne peut pas y toucher. Prête-moi donc trois francs pour aller déjeuner.

— Voilà tes trois francs, dit Goubaudi. Seulement je suis presque dans le même cas que toi et, maintenant, il faut que tu me prêtés cinquante centimes pour prendre le tramway.

Eh bien ! quand on régla les comptes, jamais Goubaudi ne voulut comprendre que Bierla ne lui devait que deux francs cinquante.

Sécor.

Chronique des Théâtres

Tous nos théâtres se sont ressentis de l'élection municipale. C'était une attraction rivale de quelque importance, mais, somme toute, la semaine n'a pas été mauvaise.

HER MAJESTY'S

Le grand drame de Chs W. Chase — "Quo Vadis" — joué pour la première fois à Montréal, croyons-nous, remporte un franc succès. La mise en scène est exceptionnelle. Rien n'est omis. Quant à la distribution des rôles, il suffira de dire que la plupart des interprètes ont appartenu aux plus grands théâtres de New-York.

PARC SOIHER

Le programme de dimanche prochain, dont on nous a fait voir l'ébauche, est à coup sûr l'un des meilleurs. Comme variété et "spécialités" ce sera le clou de la saison d'hiver.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Félicitons M. Chaput de l'heureuse idée qu'il a eu de transporter sa troupe dans un local plus vaste et plus confortable.

"Berthe la Flamande" a fait salle comble à chaque représentation, et, disons-le avec plaisir, chaque artiste a interprété son rôle avec un talent et un brio remarquables.

Cette semaine, "Jean Bart". Un autre succès.

ELDORADO

Deux nouveautés, cette semaine, comme comédie, sans compter une série de variétés musicales et littéraires comme seul Harmant sait en trouver. Voir l'annonce qui est suggestive dans la force du mot.

SOIRÉES DE FAMILLE

Avec "Un roman parisien", le cercle des Soirées de famille abordait un genre à peu près neuf mais, comme d'habitude, a su sortir vaillamment de l'épreuve.

STRAPONTIN.

MENU LIMITÉ

— Gigot ? Rosbif ? civet de lièvre ? ...

— Je prendrai volontiers un potage, auparavant ...

— Au paravant ? .., je regrette, monsieur, mais nous n'en avons qu'au vermicelle.

PHILOSOPHIE COURANTE

Les dames combattent avec de jolis mots qui sont pleins de coups de poing.

JAMAIS DE MÊME OPINION

Madame (convaincue). — La foi remue les montagnes.

Monsieur (avec un soupir). — Oui, mais je n'ai jamais entendu dire qu'elle ait remué les meubles.

MOUTARDE APRÈS DINER

Du civet, à la fin du repas ! Pas besoin,
Trop tard... je n'ai plus faim, ayant un peu de fièvre.

Il y a loin

Entre la soupe et le lièvre.

Je ne crois qu'à la culture française... Les quelques cas de haute culture qu'on rencontre en Allemagne sont tous de provenance française.

FRIEDRICK NIETZSCHE.

RÉFLEXION A HAUTE VOIX



— Faut vraiment que tes parents aient de la fortune pour avoir pu t'offrir un nez pareil.

Au Feu! Au Feu!!

Le Grand Incendie qui a éclaté dans notre Magasin a causé des
MILLIERS de PIASTRES de DOMMAGES Par le Feu,
 la Fumée et l'Eau

En face de ces dégâts—des plus évidents—nos assurances ont été réglées pour la pleine valeur, ce qui nous permet d'offrir à vil prix—à des prix incroyables de bon marché—de bonnes, belles et nouvelles marchandises épargnées par l'incendie.

Il va sans dire que toutes les Marchandises Endommagées seront **PRESQUE DONNÉES!**
Jamais à Montréal, on n'aura pu trouver, dans une occasion semblable des Bargains plus Extraordinaires! Des Sacrifices Incroyables à chaque Comptoir sont maintenant offerts aux acheteurs vraiment économes.—PAS DE RÉSERVE!
 Notre Stock de Nouveautés, de Merceries, de Draperies et de Fournitures de Maisons était reconnu comme l'un des mieux choisis et des plus complets.—Vous y trouverez donc du choix.

Tout Sera Sacrifié!

Des étalages entiers de marchandises intactes sont marquées presque aussi bas que les marchandises endommagées!

ARCAND Frères, Le vrai magasin des familles!
 Coin des rues...
 St-Laurent et Lagachetière

AMUSEMENTS

ELDORADO

Café-Concert Français

Etablissement unique en son genre à Montréal

... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

Semaine commençant le 5 Fev. '00

BROUILLÉS DEPUIS WAGRAM

Pièce en un acte

UNE BELLE-MÈRE A POIGNE

Comédie-Bouffe en un acte

Mlle **MARTHE TREMONT**

dans son répertoire.

Le 19 Février ...

Le Grand Bal du Grand Coq d'Argent

Pièce à grand spectacle

CHAQUE JOUR { Matinée... à 2 heures
 Soirée... à 8 heures

Prix d'Entrée, Saison d'Hiver:

Admission, 10c; Loges, 25c; Loge entiere, \$1.

Tel. Bell: Est 1621

MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en cire, il y a au delà de

1000 Curiosités à Voir

A L'ODEON...

CINÉMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc.
 La Passion de Jésus en 20 tableaux représentée à Oberammergau.

Voyage Autour du Monde

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.

ADMISSION: Au Musée 10c, — à l'Odéon 10c, — Autour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

Epitaphe cueillie au cimetière La Salle:

X... CHIMISTE

Inventeur de l'Elixir de longue vie

MORT A 27 ANS.



Grayon a Charme Pour introduire notre catalogue illustré, nous en avons tiré un par la poste, ce crayon magnifiquement gravé, fini en argent, pour dix centimes, il fait une broche de montre en même temps jolie et utile, et on peut faire entrer ou sortir en vissant le mine de plomb tel que désiré. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Canada.

Un inspecteur visite une école communale, interroge plusieurs bambins qui ne répondent pas d'une façon très satisfaisante et fait en outre la remarque que beaucoup d'entre eux sont enrhumés.

Avant de se retirer, il dit au maître:

—Il serait à désirer que ces enfants sussent un peu mieux leurs leçons... et des pastilles contre la toux!

BOITE DE TRUCS.
 Illusion étonnante et agréable. Ouvrez le couvercle et la boîte paraît remplie de bonbons. Répétez de nouveau cette opération et les bonbons auront disparu, et seront remplacés, si vous le desirez par une pièce de monnaie. Dites tout avec chaque boîte. Par la poste de Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Canada.

Jules a épousé Laure qui fait le malheur de son existence. Aussi lui arrive-t-il souvent de murmurer les vers célèbres: Ni Laure et la grandeur ne nous rendent heureux.

10c
402 Pages, 402
 L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles:
LE FILS DE L'ASSASSIN
 ... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.
 Prix, au bureau:
10c
 Par la poste: 15 cents. C'est véritablement pour rien.
 LE SAMEDI,
 516 rue Craig, Montréal.

Avez-vous Vu

Les grands escomptes que nous offrons durant notre Vente de Janvier? Des étiquettes de couleur indiquent les différents escomptes, et vous reconnaissez le prix vous-mêmes. Par exemple, si vous voyez une étiquette rose accrochée sur une chaise et que l'étiquette originale blanche soit marquée \$5.00, vous constatez que vous pouvez avoir 40 pour cent d'escompte sur le prix original et vous payez seulement \$3.00 c'est simple, n'est-ce pas?

Les Etiquettes Jaunes signifient 20 pour cent d'escompte.
 Les Etiquettes Rouges signifient 30 pour cent d'escompte.
 Les Etiquettes Roses signifient 40 pour cent d'escompte.

Renaud, King & Patterson
 652 RUE CRAIG,
 (Près Bleury)
 2442 RUE SAINTE-CATHERINE,
 (Près Stanley)

50 ANS EN USAGE I
DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU D^r CODERRE

PILULES DE Noix Longues De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.



La Fontaine de Jouvence ...

... Les sources qui produisent l'EAU MINÉRALE RADNOR sont, on dirait, une succursale de la célèbre fontaine de Jouvence. Cette eau pétillante qui réconforte tant dans les grandes chaleurs, est un garant pour la santé. Non-seulement elle rafraîchit le système, mais elle purge sans secousse de toutes ses impuretés et lui donne une force à toute épreuve. De toutes les eaux minérales c'est la plus recommandée, la plus agréable à prendre et celle qui coûte le moins cher.

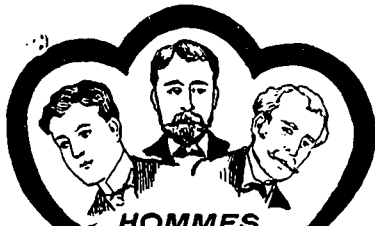


MEN CURED FREE.

HOMMES GUERIS GRATUITEMENT
 Un remède absolument silencieux a été découvert pour guérir chez les hommes certains maux spécifiques qui sont le résultat des erreurs de la jeunesse ou des excès commis durant l'âge mûr. Rien ne rend plus malheureux que ces déperditions de vitalité qui se font sentir à l'époque où un homme songe à remplir sérieusement tous ses devoirs de père de famille et de bon citoyen. Le remède dont nous parlons redonne la vigueur perdue, répare les ruines semées dans l'organisme et fait disparaître toute trace de désordre. Le médecin qui l'a découvert veut en faire part à tous. C'est pour cela qu'il sera heureux d'envoyer la recette (dont les éléments n'entraînent qu'une dépense insignifiante). La recette est donnée gratuitement. Tout ce que le lecteur a à faire est d'envoyer son nom et son adresse à L. W. Knapp, M.D. 2149 Hull Bldg. Detroit, Mich. et de demander la recette annoncée dans le SAMEDI. C'est une offre généreuse et tous devraient être heureux d'en profiter.

Relevé cette phrase dans un roman en cours de publication :

" Les réverbères qui n'existaient pas encore à cette époque rendaient les rues encore plus obscures. "



HOMMES JEUNES OU VIEUX

qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons

GRATIS

Une boîte de Remèdes valant \$1.00. Avec ces remèdes, nous enverrons notre livre qui traite des maladies particulières à l'homme donnant une description des organes spéciaux. Nous enverrons cette boîte de remèdes, le livre et les directions nécessaires pour vous guérir, sur réception de 12 cents pour payer les frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous encourage à faire cette offre libérale. Ne laissez pas passer cette occasion de reconquerir la santé et le bonheur.

THE QUEEN MEDICINE CO.

Boîte A, 947, Montreal.

LA SITUATION



L'aveugle.—La situation n'est pas claire !
Le cul-de-jatte.—Ah ! nous marchons d'un rude train !
Ensemble.—C'est à se demander si nous ne sommes pas dégénérés.

Maux de Tête

Les Pilules C. T. C., Headache Pill.

Elles sont infaillibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c la boîte.

PRÉPARÉES SEULEMENT PAR ROY & BOIRE DRUG CO.

Entre Français et Anglais :
Le Français.—La langue anglaise est la plus bizarre de toutes pour la prononciation. Ainsi vous écrivez *Shakespeare* et vous prononcez : *Cheqspir*.
L'Anglais.—Aôh ! le vôtre il être beaucoup plus bizarre : vô écrire *clastique* et vô prononcer *canutchou* !

De tous les Toniques en existence

Le "BROMA" est incontestablement le seul qui guérisse les maladies du sang et des nerfs. Prenez-le avec courage et donnez-le à vos jeunes enfants et à vos vieux parents. Se vend partout et rapidement. Essayez-le et vous en serez fort satisfait.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque en prenant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celle qui ne pourrait venir et en ferait la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant J. B. LALIMÉ, 572 rue Saint-Ignace, Montréal.

Monsieur Jeunemarié (rentrant tard pour la première fois).—Je sais que je suis un peu en retard ma chère Alice; tu n'aurais réellement pas dû m'attendre pour souper, chérie.
Madame Jeunemarié.—Souper, mon cher ? Il est trop tard pour souper. J'ai dressé la table pour le déjeuner. Il n'est jamais rentré tard après cela.



PLAISIR

Miroir Convexe—fait paraître malgré les yeux gras et les yeux malades. La nouveauté la plus amusante et la plus romanesque qui existe. Ce curieux miroir, dans une belle boîte en velours, avec notre catalogue illustré, envoyé franco par la poste pour seulement 10 cents. Agents demandés.
 Johnston & McFarlane,
 71 Rue Young, TORONTO, CAN.

\$1000.00

Nous ne garantissons pas \$1000 à chaque consommateur de notre grand remède contre le rhume

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

Mais nous garantissons un soulagement immédiat. Guérit promptement. Bon pour enfants et adultes.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

Les "Pilules Cardinales" Du Dr ED. MORIN

Sont indispensables pour les femmes pâles, maigres et incapables de travailler, AUSSI pour les personnes nerveuses, mélancoliques et sans courage.

Prenez-les avant que votre mal soit déclaré incurable, il sera trop tard alors. Se vendent partout.

L'homme qui fait le moins d'ouvrage est toujours celui qui est le plus fatigué.

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m

Tel. Bell : Main 2818

Charmant et Dangereux

Beaucoup de personnes, à la suite de travaux excessifs ou de surmenage intellectuel, perdent l'appétit; il y a déperissement, les forces disparaissent, le visage devient pâle, le sang perd sa belle couleur vermeille naturelle et toutes ses qualités. Il importe de remédier sans retard à un état de choses alarmant et dangereux, s'il venait à se prolonger. Si vous consultez votre médecin, il vous dira que c'est votre sang qui fait défaut, qui ne renferme plus les éléments nécessaires et il vous ordonnera les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard qui vous rendront rapidement la force et la vigueur perdues.

Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard sont en vente dans toutes les pharmacies à raison de 50 c. la boîte, trois pour \$1.25, six pour \$2.50. Sont expédiées à n'importe quelle adresse, soit aux E.-U., ou au Canada en s'adressant à la Pharmacie Baridon, coin des rues St-Denis et Ste-Catherine, Montréal, Qué.

Les monuments indestructibles ont été bâtis sur du papier.

NOUVEAU RESTAURANT GUST. BOURRASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.

32 Cote St-Lambert

Une Recette par Semaine

SAIGNEMENTS DE NEZ

Un remède simple et pouvant se trouver facilement sous la main pour arrêter les saignements de nez et aussi le sang répandu trop abondamment par les coupures :

Un accident vient-il à se produire, coupures ou hémorragies nasales, vous prenez un peu d'alun et vous saupoudrez la plaie si c'est une blessure, ou vous prenez la poudre d'alun pour un saignement de nez.

C'est un remède qu'il est facile d'avoir toujours chez soi ; il n'est pas dangereux, il est prompt à préparer, et ses résultats sont rapides.

Madame (toute en pleurs).—Alors, il n'y a plus d'espérance, docteur ?

Le médecin (ému).—Non madame, point du tout. (à part lui). Comme cette femme aime son mari.

Madame.—Vous en êtes bien sûr ?

Le médecin.—Parfaitement sûr.

Madame.—Bien, je vais risquer, mais je ne voudrais pas acheter ce lot de marchandises noires et ensuite le revoir bien portant devant moi.

Elle.—On dit que c'est Madame Assoc qui a poussé son mari à boire.

Lui.—C'est la sorte de femme qu'il faut chercher maintenant.

LA GRIPPE NE PEUT RESISTER

A l'action puissante du "VIN MORIN CRESO-PHATES". Prenez-le d'après les directions indiquées sur les bouteilles. Ne pas accepter de contrefaçons.

Mme. Mathilda Mitchell

HOUGHTON, Mich.

Dit : "Pendant 25 ans, j'ai souffert du beau mal, je m'étais fait soigner par plusieurs médecins, mais tous m'avaient abandonnée en me disant que je ne guérirais jamais. Je souffrais aussi d'une maladie de cœur et je passais des nuits entières assise sur une chaise, incapable de me coucher. Je m'étais tant fait soigner que je n'avais plus de confiance en rien, cependant je consultai les médecins spécialistes et je puis dire que si je suis si bien maintenant, je le dois à eux et aux Pilules Rouges du Dr. Coderre."



Nos médecins donnent des consultations gratuites, soit par lettres ou à leurs Salons de consultation, tous les jours, de 9 hrs. a.m. jus- qu'à 6 hrs. p.m. Dimanches exceptés. Écrivez pour blancs de traitements gratuits. Toute commande ou consultation par lettre devront être adressées à "Cie Chimique Franco-Américaine" Dept. Médical, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre ne sont pas purgatives. Les femmes qui souffrent de constipation devront prendre les Tablettes Purgatives du Dr. Coderre en même temps que les Pilules Rouges.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre se vendent 50c. la boîte ou \$2.50 pour 6 boîtes, les Tablettes Purgatives, 25c. la boîte, chez tous les pharmaciens. Ou par la maille.

Vous pouvez aller consulter nos médecins soit au No. 274 rue St-Denis, Montréal, soit au No. 66 rue St-Jean, Québec ou soit au No. 241 rue Tremont, Boston, Mass.

Le révérend M. Moryll se faisait raser. Le barbier avait la main tremblante et son haleine sentait le whisky. Enfin, l'accident prévu arriva, le rasoir mal dirigé fit au menton du révérend une légère entaille. Alors regardant sévèrement le barbier.

—Voyez, dit-il, ce qu'il advient de l'usage du whisky.

—Oui monsieur, répliqua le barbier, cela rend la peau très tendre.

Madame Cumso.—Madame Gazzam a un nouveau bébé.

Madame Canker.—Oui, je sais. Un garçon, n'est-ce pas ?

Madame Cumso.—Oui.

Madame Canker.—C'est bien madame Gazzam. Elle n'est jamais fin de siècle. Elle doit savoir que les filles sont les bêtes à la mode cette année.

Voyez le bébé de madame Harrison, celui de madame Carnegie et celui de madame Schofield.

Un gentilhomme devenu riche avait l'habitude de conduire ses enfants hors de la ville pour la promenade et là, leur désignant une vieille demeure historique, il leur disait avec orgueil que c'était la maison dans laquelle ils étaient nés. Un jour un cyclone démolit la maison et à la visite suivante des enfants, l'un d'eux, contemplant les ruines s'écria :

—Mon Dieu, mon Dieu, nous ne sommes plus nés nulle part maintenant.

Monsieur Taupin (à sa femme qui vient d'entrer).—Quel a été le sujet de la discussion à votre assemblée ?

La grand-mère (soupirant).—Comme les temps sont changés. Quand j'étais jeune on disait : "Qui a été le sujet de la discussion".

La nourrice.—Henri, les sauvages viennent justement d'apporter un beau petit bébé. N'aimerais tu pas à le voir, c'est ton petit frère ?

Henri.—Non, mais j'aimerais bien à voir les sauvages.

Dégout Insurmontable

Chez quelques jeunes personnes affectées de pâles couleurs, l'estomac manifeste une répulsion extraordinaire pour les aliments et les boissons. Les viandes rouges, les rôtis, les vins quinquina sont l'objet d'un dégoût insurmontable ; tandis que les pauvres malades réclament avec instance des aliments doux ou des salades et des sauces acides, des radis, des pommes pas mûres et d'autres crudités. Dans ces circonstances, il faut simplement faire droit aux exigences de l'estomac qui commande en maître. En même temps, vous ferez prendre à ces intéressants malades des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard qui, dans un laps relativement court, rétabliront parfaitement la santé et feront disparaître les dispositions anormales.

Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard sont en vente dans toutes les pharmacies à raison de 50 c. la boîte, trois pour \$1.25, six pour \$2.50. Sont expédiées à n'importe quelle adresse, soit aux E.-U., ou au Canada, en s'adressant à la Pharmacie Baridon, coin des rues St-Denis et Ste-Catherine, Montréal, Qué.

ÊTES-VOUS SOURD ?

On peut de nos jours guérir toutes les déficiences de l'ouïe ; il n'y a que les sourds-muets incurables. Méthode simple et nouvelle. Les bourdonnements cessent de suite. Décrivez votre cas, nous l'étudierons et donnerons les consultations gratuitement.

DR. DALTON'S AURAL CLINIC,
596 Ave. LaSalle, Chicago, Ill.



The Jones Umbrella "Roof"

Put on in One minute. No Sewing. Fits any Frame.

MEASURE FROM TIP TO TIP OF RIBS

\$1.00 for a new UNION TWILLED SILK Adjustable Roof

Recouvrez votre Parapluie

Ne jetez pas votre vieux parapluie ; renouvelez la couverture pour \$1.— Ceci ne prend qu'une minute.— Pas de couture. L'homme le plus maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1. et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union", une "Couverture Ajustable", de 26 pouces (28 pcs, \$1.25 ; 30 pcs, \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la À NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE —Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des laines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyées sur demande. Demandez notre brochure : "Umbrella Economy", expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New York.

Chez le coiffeur parisien :
—Taillez-moi la barbe on fer à cheval.
—Impossible, répond le garçon ; tous les travailleurs doivent se solidariser avec les maréchaux ferrants qui sont en grève !

LA COQUELUCHE

Chez ces pauvres enfants, elle ne résiste pas au *Raume Rhumal*.

Bébé.—Papa n'a pas besoin de dire sa prière.
Maman.—Pourquoi ?
Bébé.—Parce que c'est déjà le matin quand il se couche.

100 CARTES

Étudié à cartes en aluminium. Son action automatique retient fermement les cartes jusqu'à ce que la dernière soit employée. Grande grandeur 1 1/2 pouces. Nous garantissons sur l'état le neu que vous voyez y mettre. Envoyez soigneusement emballée avec 100 cartes de visite de la meilleure qualité pour seulement 25 cts. Envoyez votre nom libéralement. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto.

UNE SEULE BOUTEILLE DE "VIN MORIN CRESO-PHATES"

Guérit un Gros Rhume

Le jeune enfant de Madame J. BELLEY, du SAULT MONTMORENCY, ALBERIC, sauvé par cette POISSANTE PREPARATION

MADAME J. BELLEY, du Sault Montmorency, nous écrit que son fils, ALBERIC, a été guéri d'un gros rhume en prenant une seule bouteille de "VIN MORIN CRESO-PHATES".

"Mon fils, Alberic, souffrait d'un rhume grave. Le pauvre enfant passait ses jours et ses nuits à tousser ; se plaignant de douleurs dans tous les membres et de maux de tête qui ne lui laissaient aucun moment de repos. Je fis appeler le docteur qui, l'ayant examiné, me donna quelques remèdes pour lui ; me recommandant bien de lui faire prendre aux heures indiquées. Je me conformai à toutes ses ordonnances, mais mon enfant ne prit aucun mieux. Quelques jours après, son état devenant plus grave, je résolus d'appeler de nouveau le médecin. Au même mo-

ment l'idée me vint de lui faire prendre une cuillerée de "VIN MORIN CRESO-PHATES". J'en avais en une bouteille quelques semaines avant, pour ma toux qui s'était passée immédiatement. C'est singulier, j'avais oublié qu'il me restait encore quelques cuillerées de ce fameux remède.

"A peine avait-il pris cette dose que sa toux commença à s'améliorer. J'étais heureuse de voir ce pauvre petit reposant un peu. La nuit fut comparative ment bonne. Je continuai à lui faire prendre de ce célèbre remède. Après quelques jours de traitement mon enfant était parfaitement rétabli, pouvant boire, manger et dormir".

SE VEND PARFAITEMENT ET PARTOUT.

Romeo et Juliette

LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigaro l'Étiquette Rouge HADD & PELLETIER

Extra Bon :

LE "LIBERTY" La Crème... des Cigares à 10c.

SUCCÈS INOUI! Sans précédent ... à Montréal!

Les foules succèdent aux foules!

... Les acheteurs entrent par centaines à la fois. Nos portes se ferment pour faciliter les ventes; cependant, chaque client trouve son tour à cause de l'excellente organisation de notre service. Les marchandises innombrables que nous offrons à des prix qui éclipsent tout ce qui s'est offert de meilleur marché jusqu'ici à Montréal, nous attirent des acheteurs de partout — de près et de loin, les riches et les pauvres, tout le monde élégant et toutes les classes modestes. C'EST UN SUCCÈS PHÉNOMÉNAL!

<p>Etoffes à Robes</p> <p>75 pièces de belles et bonnes Etoffes à Robes brochées et fleuries, assorties de couleurs, valeur 30c, nous les vendrons, la verge, 15c</p> <p>115 pièces de qualité meilleure, prix ordinaire 40c, nous les vendrons au prix ridicule de seulement..... 20c</p> <p>50 pièces, qualité extra, patrons choisis, valant 50c, seront vendus à..... 25c</p> <p>Crépon Noir</p> <p>2,500 verges de Crépons noirs, de tous les patrons les mieux choisis, ainsi qu'un lot d'Etoffes en broché noir, tout laine, seront vendues depuis 25c la verge à \$1.00; il y en a parmi de \$2.00 la verge. Pas une seule de ces étoffes à robes ne vaut moins du double du prix demandé.</p> <p>Avant d'entrer, regardez nos vitrines et examinez bien les prix</p> <p>Coupons d'Etoffes à Robes</p> <p>500 coupons d'Etoffes à Robes mis de côté durant l'inventaire seront sacrifiés, c'est-à-dire que nous les vendrons de 10 à 15c la verge.</p> <p>1 lot de Mousseline de couleur..... 5c</p> <p>Corsets</p> <p>25 doz. de Corsets français, les meilleures marques, 25c chaque en montant; il y en a parmi qui ont coûté 75c chaque. C'est presque pour rien.</p> <p>50 doz. meilleures, 50 à 75c; il y en a parmi qui ont coûté \$1.75.</p> <p>VENEZ CHOISIR.</p> <p>Bas</p> <p>1,200 doz. de Bas de cachemire et laine, 15c en montant. Vous achetez pour 25c un beau Bas de cachemire qui vaut partout ailleurs 50c.</p> <p>[Il est un fait reconnu que ces marchandises sont augmentées de beaucoup, c'est donc le bon temps de vous approvisionner.]</p> <p>Les BRODERIES, DENTELLES, GARNITURES de toutes sortes, toujours à prix réduits.</p>	<p>Coupons de Coton</p> <p>Plusieurs caisses de Coton blanc, Coton Jaune, Coton carreauté, Coton à Draps, Coutil, seront vendus à 1c. en montant.</p> <p>1 caisse de coupons de Coton blanc aussi 1 caisse de Batiste de fil à prix réduits.</p> <p>250 pièces d'Indienne, tous de jolis patrons, couleurs garanties, valant 10 et 12c seront vendues au prix de..... 5c chaque clients aura droit à 8 vgs</p> <p>Mouchoirs en Soie</p> <p>25 doz. de jolis Mouchoirs en soie blanche, valeurs 15c..... 5c</p> <p>Venez les voir</p> <p>Epingles, Aiguilles, Broches à cheveux, 1c le papier</p> <p>Couvertes</p> <p>Couvertes en laine, en flanellette, Couvre-pieds assortis de couleurs, à moitié prix.</p> <p>1 caisse de Couvre-pieds blancs Honey Comb, prix partout ailleurs 75c... 48c</p>	<p>Articles pour Messieurs</p> <p>En grande variété, tels que: Cols, Collets, Corps et Caleçons, Bretelles, Boutons de Chemises à réduction de prix. Entrez voir.</p> <p>Les Articles de Mode</p> <p>Tels que: Chapeaux, Fleurs, Rubans, Plumeaux, seront vendus à 50 pour cent de réduction avant d'entrer le le nouveau stock.</p> <p>200 Manteaux</p> <p>200 Manteaux et Collerettes, la balance qui nous reste de notre commerce d'automne, seront vendus à 50c dans la piastre. Ne manquez pas cette unique occasion; vous achetez un beau Manteau de \$4.50 à \$10.00 à peu près moitié du prix qu'ils se vendaient avant les fêtes.</p> <p>Gratis.—Une paire de Gants de Kid, valant \$1.25, donnée gratis à chaque vente d'un manteau de valeur.</p> <p>100 pièces de Cambrai à carreaux, valeur de 12c pour..... 5c</p> <p>150 verges de Velours broché, noir, valeur de \$4.00 que nous offrons à... 95c</p> <p>10 caisses de Lingerie nouvelle venant d'être reçues. Sacrifices extraordinaires.</p>
---	---	---

Nous aurions beaucoup d'autres articles à vous offrir; vu le manque d'espace qu'il suffise de vous réitérer de nouveau de ne pas manquer l'occasion de cette vente gigantesque. RENDEZ-VOUS A BONNE HEURE.

... 1493 RUE SAINTE-CATHERINE ...

Maison ... Chez LETENDRE & ARSENAULT

Canadienne



Vieilles... Argenteries

Remises à Neuf

...Par la...
Royal Silver Plate Co.

PLAQUEURS EN OR ET EN ARGENT

Spécialité: Dorure et Travaux de Bijoutiers

40 COTE St-LAMBERT Montréal

Téléphone Bell: Main 1387

Un champion de la boxe, de passage à Tours, est allé se faire photographier. On cherche l'attitude de pose à adopter.

—Où faut-il mettre mes mains? demande le boxeur en avançant deux poings formidables.

L'opérateur avec effroi:

—Où vous voudrez, pourvu que ce ne soit pas sur ma figure.

LA RESSOURCE

Pour couper court aux suites souvent terribles d'un refroidissement, nous n'avons que le *Bonne Rhumal*, mais nous l'avons.



Longueur 25 pouces, bouchon nickelé, plié en argent. Contient 5000 pièces de 5c. Le registre montre le contenu de la banque qui s'ouvre d'elle-même quand elle est pleine. Par la poste 1c. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto.

Pitanchard rentre chez lui la démarche mal assurée et la langue pâteuse.

—D'où viens-tu encore? grogne sa femme.

—J'ai rencontré l'ami Mouillebec et nous avons taillé une bavette.

—Une bavette, tu veux dire!

IMPRIMERIE DE PETITS GARÇONS. Un bureau d'imprimerie comprenant une fonte de caractères en caoutchouc qu'on peut changer, "imprimeur" d'encre, plumes et support. C'est sous plusieurs rapports — pour imprimer des cartes, marquer les vêtements, les boîtes, etc. Chaque petit garçon devrait en avoir une. Franco par la poste, 15c. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Canada.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No _____

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Non.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

HOMMES FAIBLES

Pour tous les cas de faiblesses débilitantes—résultat des excès dans l'âge mûr ou des indiscretions de la jeunesse—j'ai trouvé que la meilleure manière d'appliquer le courant électrique est de le faire partir des régions lombaires dans le bas du dos et passer à travers les reins, l'estomac, le foie, la glande prostatée, etc., jusqu'à un endroit avancé vis-à-vis les organes. Tel est le mode d'appliquer ma



CEINTURE ELECTRIQUE

avec suspensoirs pour hommes, un appareil connu et employé dans toutes les parties du monde civilisé.

C'est un traitement populaire parce qu'il est efficace. J'ai annoncé cette Ceinture pendant vingt-cinq ans—pas dans son perfectionnement actuel—et au cours de cette période je lui ai gagné des centaines de milliers d'amis. C'est un plaisir de la recommander. Elle supprime toute médication et tout empoisonnement de l'estomac.

Elle supprime tout stimulant, parce que, de sa nature, l'Electricité NE PEUT PAS stimuler ; son rôle est de tonifier et de renforcer. Ma Ceinture Electrique est un idéal de traitement chez-soi. Vous la mettez autour de votre corps quand vous vous mettez au lit—vous sentez immédiatement les courants—et le lendemain matin vous l'enlevez. Agissez ainsi pendant deux ou trois mois et notez ce que devient votre santé générale. Ne faites pas de dissipation ; c'est tout ce que je demande.

Venez au bureau et consultez-moi—gratuitement—ou demandez par la maille ma Brochure—gratuite—qui explique tout ; elle est envoyée sous enveloppe cachetée.

Dr B. SANDEN, 132 rue St-Jacques, Montréal, Que.

Heures de Bureau : la semaine, de 9 h. à 6 h.

Le dimanche, de 11 à 1 h.

ALMANACH DES CERCLES AGRICOLES

Cette petite brochure, quoique publiée tout spécialement dans le but de procurer à nos cultivateurs Canadiens-français la connaissance des progrès de l'agriculture et des nouvelles méthodes de cette science, mérite non seulement l'accueil de la classe agricole, mais aussi celui de tout le public, car il renferme le plus heureux mélange de choses sérieuses, utiles, pratiques et en même temps récréatives. En vente chez tous les marchands au prix de six centimes l'exemplaire ; franco par la poste.

Monsieur Jennemarié.—Ma chère, ces œufs me semblent passablement cuits.

Madame Jennemarié (charmée).—Je penserais. Je les ai laissés bouillir pendant une demi-heure.



QU'EST-CE ?

L'appareil le plus simple. Fait à l'usage domestique. Facile à monter et à débrancher. Ne nécessite aucun entretien. Le plus économique et le plus durable. En vente chez tous les marchands au prix de six centimes l'exemplaire ; franco par la poste pour dix.

Dialogue :
—Comment ! tu as perdu ta belle mère sans m'en faire part ?
—Je ne tiens pas à exciter la jalousie de mes amis !



La lumière la plus économique, la plus puissante du monde. Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.

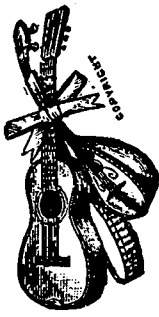
100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.

Pas de meches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Eclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.



A VENDRE PAR
The Modern Light
216 Ste-Catherine,
MONTREAL.
Agents demandés.



M. J. J. LEVERT

Professeur de... **Mandoline, Guitare et Banjo**

Et IMPORTATEUR DE CES INSTRUMENTS

Leçons données privément à mes salles ou à domicile. Instruments et accessoires FOURNIS GRATUITEMENT pour leçons à mon étude.

2232 RUE STE-CATHERINE

(Vis-à-vis le Queen's Théâtre) MONTREAL

Le Populaire Bain Turc

50 cts

Tous les soirs.

Aussi, bains de natation à la vapeur, privés et électriques.

JOURS DES DAMES. — Le lundi matin et le mercredi après-midi.

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

On parle de la guerre.

—Si les Boërs réussissent, ils entreront dans la colonie anglaise et détruiront le Cap.

Et la jolie Elvire de Bord de s'exclamer.

—Si seulement ils pouvaient détruire le cap de la quarantaine.



PIPE EN AMIANTE

On ne peut pas la distinguer d'un cigare. Contient autant de tabac qu'une pipe ordinaire. Durea ces années. Vingt pipes de tabac de la Havane pour le prix d'un cigare commun. C'est il y a ce plus nouveau sur le marché. Echantillon gratuit. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Can.

LA VELOUTINE

Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth
HYGIENIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE.

Seule récompensée à l'Exposition Universelle de 1889.

CH. FAÏ, Inventeur, 9, Rue de la Paix, Paris.

(Se méfier des Imitations et Contrefaçons. — Jugement du 8 Mai 1875.)

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 218



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Aucune solution juste de ce problème ne nous est parvenue.

HEMORROIDES

Le célèbre Onguent Anti-Asaphe

DU PROF. N. CODERRE, 191 rue Beaudry

Est le seul remède qui guérit les Hémorroides ; une fois essayé toujours employé.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

PRIX : 50 CTS ET \$1.00.



Le père était un marin et après sa mort, un ami donna à la mère deux perroquets.

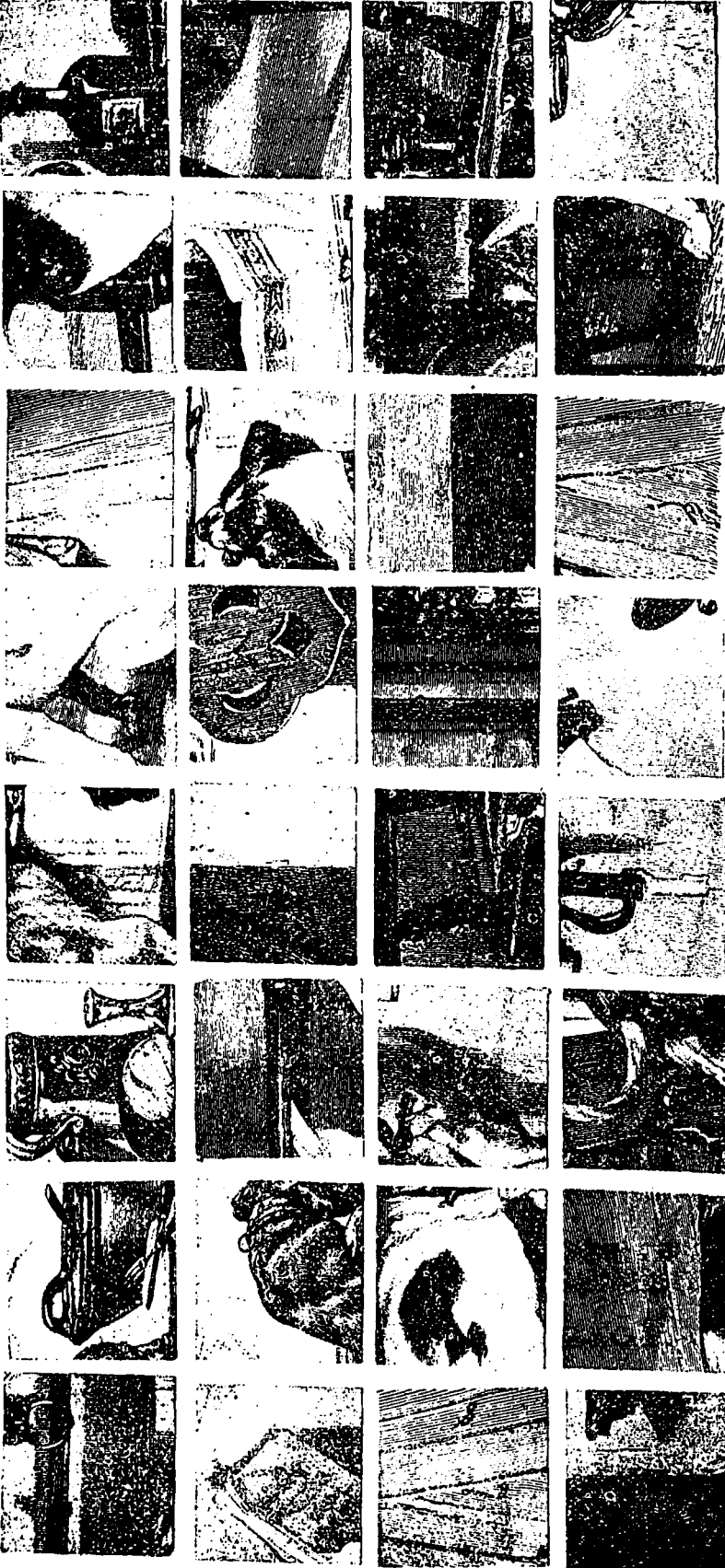
- Est-ce qu'ils jurent ?
- Pas le moins du monde.
- Combien votre mère va se trouver isolée dans sa vieillesse.

A la campagne.

— Dites donc, père François, votre nez est encore plus coloré que l'année dernière. On dirait un phare allumé.

— Peut-être bien un phare, Monsieur, mais sous lequel il ne passe pas beaucoup d'eau.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 220



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : LE CHIEN MANGEANT DES RESTES.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participerez au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 11 février, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

Aux Etats-Unis : G.-L. de MARIIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.

FEMMES ANXIEUSES



Si vous êtes menacées ou affligées de suppressions ou d'irrégularités vous pouvez obtenir un soulagement immédiat et à peu de frais. Vous trouverez toutes les directions et informations nécessaires dans notre

LIVRE GRATIS

"Le Guide de la Santé" envoyé gratis sur réception de votre nom et adresse.

The Dr. Wilson Medical Co., Box 1171, Montreal.

La plus belle vengeance, c'est l'indifférence et l'oubli.

La...

Société Nationale de Sculpture

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, au No 175 rue St-Jean,

Le 21 Février 1900

1 Lot de	\$10,000
1 " "	1,000
1 " "	2,000
1 " "	1,000
2 " "	600
5 " "	200
20 " "	60
66 " "	25
100 " "	10
200 " "	20
300 " "	12
500 " "	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de	\$ 20
100 " "	12
100 " "	8

LOTS TERMINATIFS

999 Lots de	\$ 1
999 " "	1

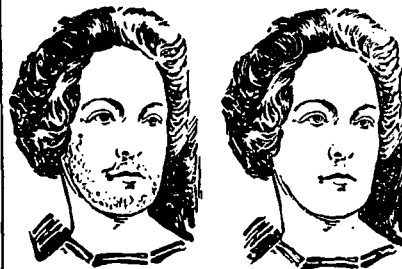
3,500 Lots valant . . . \$49,742

Prix du billet : 25c, 50c et \$1.00

En vente partout

Le Tirage se fait en public

ON DEMANDE DES AGENTS



AVANT L'EMPLOI.

APRÈS L'EMPLOI.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

Baume Magique de Cléopâtre

Prix \$2. la bouteille

OU PAR L'ELECTROSTIS

Aussi, Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la Chevelure, Cors, Oignons, Incarnation des Ongles, soignés par

Mme GEO. TUCKER

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la figure

A L'INSTITUT DU BAIN ORIENTAL

437 et 443 rue Craig

Vis-à-vis Champ-de-Mars. Tel Bell Main 312.

Les ennuyés sont excessivement ennuyés.

LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,

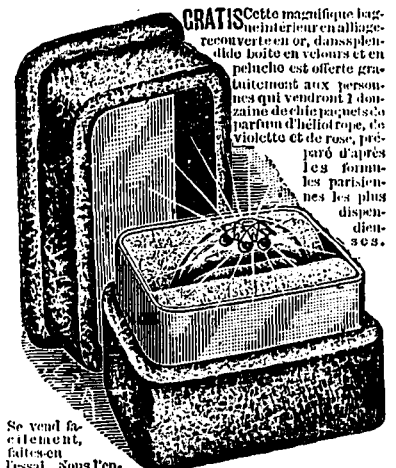
P. O. BOX 1142, MONTREAL.

GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 756 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicelle et de l'émaciation des parties. Envoyez sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui

Les définitions drôles :

Bavaroise. — Habitante de la Bavière, qu'on désigne aussi sous le nom d'entremets sucrés.



Se vend facilement partout. Surtout, nous l'envoyons gratuitement. Venez le voir. Le paquet renvoie nous \$1.20 et nous vous enverrons immédiatement la Bague. Commission libérale et en le prêt. Vous pouvez renvoyer le parfum que vous ne pouvez pas vendre. Soyez le premier à en vendre dans votre district. Home Supply Co., Toronto